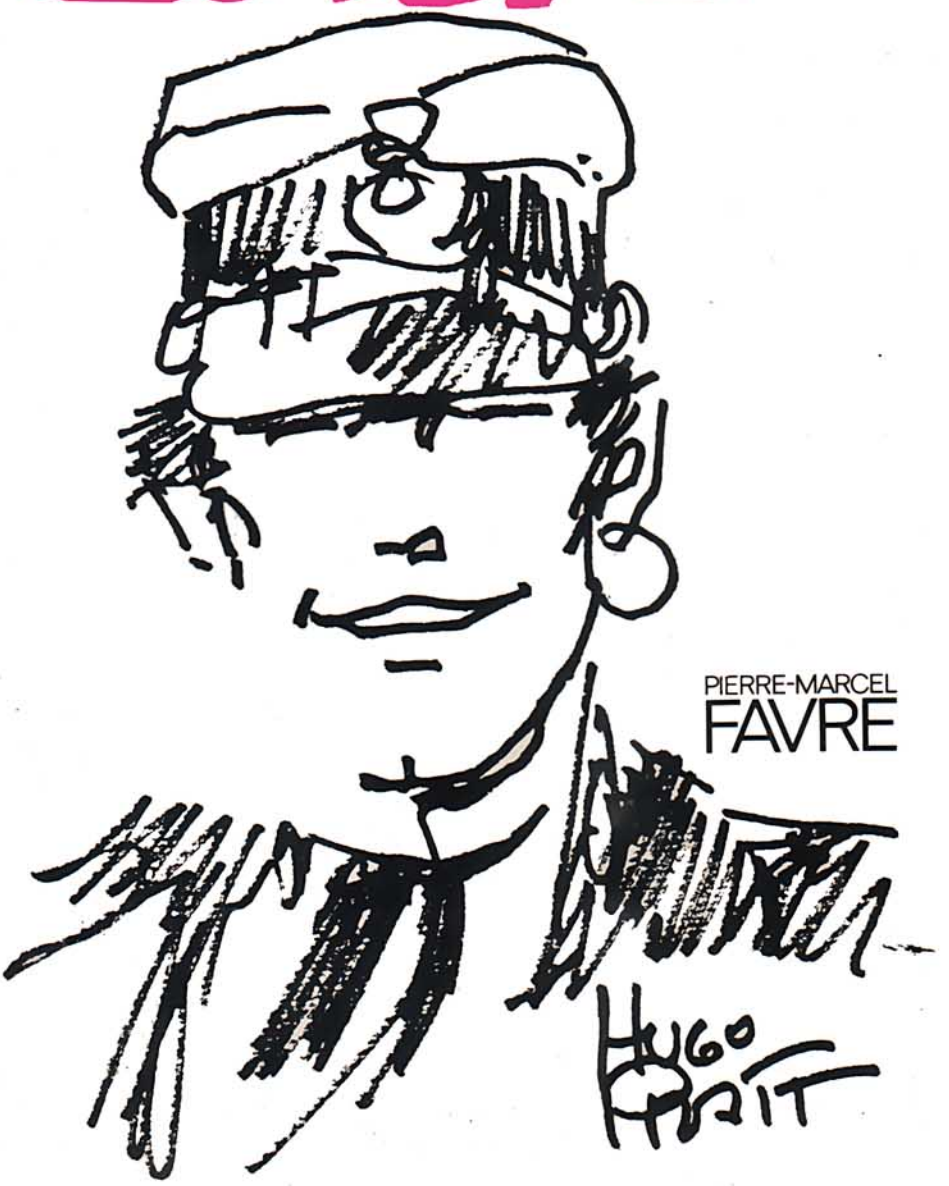
Hugo Pratt

AVANT CORTO



PIERRE-MARCEL
FAVRE

AVANT
CONTO

Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur de cet ouvrage, il vous suffit de nous envoyer vos noms et adresse.

© Copyright 1986 by **Pierre-Marcel Favre, Publi S.A.**

Siège social :
29, rue de Bourg, CH-1002 Lausanne, Suisse
Tél. : 021/22.17.17 (Tél. de Paris : 19.41.21/22.17.17)

Paris :
2, rue du Sabot, F-75006 Paris. Tél. : 45-48-68-85

Tous droits réservés pour tous pays. Toute reproduction même partielle, par tous procédés, y compris la photocopie est interdite.

Dépôt légal en Suisse en octobre 1986

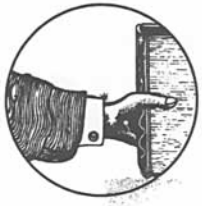
ISBN 2-8289-0245-5

Dessin de la couverture : Hugo Pratt

Traduit de l'italien par Martine Thomé et Livio Dibenedetti

Hugo Pratt

AVANT CORTO



PIERRE-MARCEL
FAVRE

Chapitre I

J'avais dix ans quand je suis allé en Afrique. Ce devait être au milieu de l'année 1937, je me rappelle que j'allais encore à l'école, au Lycée Marco Foscarini. J'avais un professeur horrible, la Cavezzana ; aussi étais-je content de partir, car le professeur de mathématiques était également très très méchant.

A cette époque, je ne rêvais pas encore d'avoir un commerce de parfumeur, j'espérais sincèrement réussir en mathématiques. Comme j'étais tombé sur le professeur Pavanini, c'était très bien que je m'en aille.

Mon père a dû partir en Afrique car il n'arrivait pas à trouver du travail en Italie. Au cours d'une bagarre de jeunes gens, il avait donné un coup de poing sur un nez, le déformant complètement. Le père de Tinto Brass, actuellement metteur en scène, défendit mon père, ce qui lui valut de faire quelques mois de prison. A sa sortie, il lui fut difficile de trouver du travail, même s'il avait participé à la Marche sur Rome, même s'il avait porté l'écharpe fasciste [1], ou autres foutaises...

Bizarres, ces mélanges en mon père, un Français d'origine anglaise. Toutes ses faiblesses, il dut les couver en lui, ayant grandi en ressentant l'absence du père. Mon grand-père

devait être un drôle de type. Il mourut de la grippe espagnole au cours de la Première Guerre mondiale. Tandis qu'on l'emmenait sur un brancard, il avait sous lui une bouteille de vin et la vidait à petits coups, à l'aide d'un tuyau de caoutchouc. Ce Joseph Pratt, Français, rendit l'âme sur ce brancard, saoul et heureux. Il enseignait à l'Institut Ravà, à Venise. Choses de juifs.

Cette partie de ma famille vivait à Lyon où elle s'était installée quand elle dut quitter l'Angleterre en 1745, à cause de son appartenance jacobite-catholique[2]. Elle attendit jusqu'à la Révolution française pour brûler publiquement son titre anglais de noblesse. Mon bisaïeul était savetier à Lyon.

Mon père, orphelin, dut grandir seul avec ses faiblesses et ses inquiétudes. Ainsi il entra dans la famille de mon grand-père maternel. Là, la règle était la suivante : « Tu manges ta soupe ou tu sautes par la fenêtre ». Mon grand-père, pédicure à Venise, était à l'origine des groupes de combat fascistes de cette ville. Grâce à son beau-père fasciste, mon père se débrouilla pour vivoter de travaux entrepris par le régime. Il avait travaillé entre autres à l'assèchement des marais Pontins.

En 36, il embarqua pour l'Afrique, il devait travailler au bureau d'exploitation de la main-d'œuvre indigène qui, bien sûr, portait un autre nom, du genre Bureau de production du travail[3]. Constatant que son destin était lié à celui de l'empire colonial, il décida de venir nous chercher. Je me souviens de cette lettre qui arriva, nous demandant de nous tenir prêts. On laissa tout tomber, adieu l'école, on fit les valises et on attendit. L'embarquement se fit à Venise, sur le bateau « Italie ». S'y trouvait aussi Mme Memma, avec ses deux fils, qui allait rejoindre son mari, capitaine dans l'armée à Addis-Abeba. Cette famille m'impressionnait

beaucoup car elle était de religion protestante. C'étaient des Piémontais protestants[4]. A Naples une famille anglaise monta à bord. Lui était officier, le lieutenant colonel A.R. Chater RM, CB, DSO, OBE. Un type au visage nouveau pour moi, complètement cuit par le soleil, avec cette moustache blanche et ces yeux clairs. Un air toujours ironique.

A bord, mon père « papillonnait », offrant des boissons aux dames et se sentant l'âme d'un chaperon.

Nous arrivâmes à Port-Saïd. Je me souviens de nombreuses felouques entourant notre navire. Nous eûmes l'autorisation de descendre à terre. Le consul d'Italie vint à bord. Nous étions invités au Consulat où devait avoir lieu une sorte de manifestation fasciste. Le discours habituel, en somme. Les fascistes s'inquiétaient. Le sujet était le suivant : le fascisme face à l'Egypte[5]. J'étais encore un gosse et ne pouvais pas tout comprendre, mais je devinais certaines choses. Je voyais tous ces Anglais en uniforme ou en civil, ces Egyptiens en habits blancs, coiffés d'un fez rouge, ils étaient venus en voiture particulière chercher notre officier au visage basané.

Peu de mots furent échangés, mais des saluts polis et sans chaleur. Il monta en voiture et partit, sans plus. Les fascistes, eux, criaient et gesticulaient.

Nous allâmes alors au Consulat où se trouvait cette fédération fasciste et le Faisceau des licteurs, afin de discuter de la position du fascisme face à l'Egypte. On se serait cru sur une scène de théâtre, avec tous ces fascistes en saharienne blanche et toutes ces femmes excitées. Même ma mère, dans son tailleur bleu, s'était mise à l'unisson et mon père, les mains sur les hanches, regardait autour de lui pour voir s'il reconnaissait quelqu'un. Très mussolinien avec ses mains sur les hanches et ses yeux scrutateurs, il cherchait à qui

pouvoir dire : « Venturi ! Toi aussi, tu es ici ! » Mais aucun Venturi. Personne. Qui diable pouvait connaître mon père à Port-Saïd ? Comme je m'ennuyais ferme, je sortis. Et là, j'eus mon premier contact avec l'Afrique. Il y avait un jeune Arabe qui montrait un numéro de prestidigitation, à l'aide d'un bouchon et d'un poussin.

Il enfilait le bouchon dans le cul du poussin et le lui retirait par le bec, puis il enfilait le bouchon dans le bec du poussin et le lui retirait par le cul. Ensuite, il enfilait le poussin dans le bouchon, puis de nouveau le cul et le bouchon dans le poussin. Fabuleux, un truc africain incroyable.

J'étais là, fasciné. Soudain, j'entendis éclater les applaudissements à l'intérieur du Consulat, puis la voix de mon père approuvant : « Bien ! Juste ! Très bien ! C'est exact ! » Le pauvre, si quelqu'un lui avait demandé : « Et toi, camarade Pratt, qu'en penses-tu ? », qu'aurait-il pu répondre ? J'entrai les rejoindre. Ma mère, dans son tailleur bleu, essayait de le retenir et lui disait : « Mais, Rolando... » « Allons, Rolando... »

Plus tard, nous sommes allés nous promener, mon père me regardait d'un air entendu, comme pour dire : « Tu es en train de découvrir l'Afrique, hein, petit ! » Le poussin et le bouchon.

Nous sommes entrés dans un grand bazar, grec ou arménien, où on vendait des marchandises africaines. Il m'a acheté un casque colonial blanc, en liège, et une canne en ébène plombée pour taper sur la tête des Noirs. Pour frapper les Noirs qui se trouvaient au milieu de la rue et qui dérangeaient. « Diable, pensai-je, quelle chose étrange, cette habitude qu'ont les Noirs de se tenir au milieu de la rue. » On lui avait vendu cette canne pour une canne en ébène, mais quand je la grattai avec un canif, le bois était

blanc ! Mon père commençait à se faire posséder par l'Afrique. Mais ma mère était toujours aussi excitée. Elle voyait son mari entrer, désinvolte, dans les magasins et y claquer des billets de cent. Un homme gagnait, au plus, deux mille lires par mois. Elle le voyait toujours payer ; cela l'excitait et elle pensait : « Ce colonial, cet homme qui dépense tout. » Enfin !

Nous retournâmes enfin sur le bateau, accompagnés des Italiens du Cercle fasciste qui, à nouveau, s'agitaient beaucoup sur le quai. « Attention, les gars ! Maintenant, vous êtes en Afrique. Montrez-leur qui on est. » Tout était fini, plus bas en Abyssinie, mais nous, nous devions continuer. Montrer quelque chose.

L'officier anglais revint, lui aussi. Trois ou quatre voitures particulières le raccompagnaient. Peu de mots. Salutations glaciales. Il monta à bord. Il gravit la passerelle le visage plus bronzé encore, les yeux ironiques et la moustache relevée, je comprenais, je ne sais pourquoi, qu'il y avait une grande différence entre lui et nous. Je me rappelle que mon père embrassait ma mère, tandis que ce Chater arrivait sur la passerelle. Il lui fit un signe de tête, comme pour dire : « Encore à bord, vieux... entre nous, les vieux coloniaux, peut être d'origine différente... mais coloniaux surtout... ! »

En route sur le canal de Suez, vers le sud. C'est une scène que je ne peux oublier. Je pense que je la dessinerai un jour, car il ne peut y avoir de photo : c'est une image qui m'appartient et que je garde en moi.

Sur ce bateau je regardais vers l'Orient, vers la péninsule du Sinaï et j'ai vu un camp militaire. Il y avait un grand nombre de tentes, toutes très bien alignées, un drapeau anglais flottait dans le ciel, hissé au-dessus d'un château de

bidons d'essence. Je ne voyais qu'un soldat, un Ecossais. Sûrement de garde. Il arpentait le désert à pas martiaux, exécutant de rigoureux maniements d'armes pour un public invisible. Il se déplaçait comme s'il était le maître de ces lieux, avec une chemise bleue, les guêtres blanches, les bandes molletières ornées de pompons rouges, un tablier kaki sur son kilt et un casque colonial surmonté d'un plumet : un Queen's Own Cameron Highlanders[6]. Chater aussi regardait ce camp. Avec son visage brûlé par tous les soleils d'Afrique, il avait peut-être combattu là aussi, et pensait : c'est à nous, peut-être...

Pendant que le bateau descendait le canal, nous avons croisé un navire russe. Mon père grimpa un peu pesamment sur quelque chose et se mit à siffler les Russes. Eux regardaient mon père et se taisaient. Seul le fascisme sifflait, le communisme s'en fichait complètement. Ce ne fut au fond qu'un coup de sifflet personnel de mon père, car aucun des soldats italiens qui étaient à bord ne siffla. Ils attendaient que vienne le soir pour se mettre à chanter les *Faccette nere* et les *Veroniche con le fisarmoniche*[7].

Pauvres gars. Soldats les plus mal habillés du monde. Ils s'étaient embarqués à Naples et allaient en garnison en Abyssinie. Ils n'avaient à proprement parler rien d'impérial, vêtus de cette saharienne sous laquelle ils portaient les habituels pantalons bouffants, parce que l'Italien doit beaucoup marcher, les poches pleines d'un tas de trucs dans lesquelles on trouve aussi un morceau de pain, une pelote de ficelle. Ces ouvriers italiens qui ont de si belles gueules quand ils sortent de l'usine en salopettes, ici, sur ce bateau, coiffés du casque colonial, n'étaient tout simplement pas à leur place. Le simoun venu du désert avait commencé à souffler et ils continuaient à se mettre de la brillantine sur les

cheveux. Ainsi, au bout d'un moment, ils étaient tout gris et avaient sur la tête un petit casque de sable.

Nous arrivâmes à Port-Soudan. Bon sang, là il y avait les mouches, et les mouches allaient toutes sur mon père, et aucune sur ma mère. Mon père était très agacé et disait : « Ces mouches africaines ! » Ainsi s'acheta-t-il un chasse-mouches en poils de singe et passait son temps à battre l'air.

A Port-Soudan aussi, ils vinrent chercher notre officier anglais avec des voitures particulières. Salutations glaciales. Quelques paroles. Il monta et s'en alla. Le soir, même scène. Mon père passait son bras autour des épaules de ma mère alors que l'Anglais réembarquait, de plus en plus bronzé. Mais nous continuions à passer devant les bases de colonies anglaises. Mon père faisait bien sûr son signe de tête, comme pour dire : « Toujours à bord, vieux colonial... encore sur l'"Italie" ! » Mais les colonies étaient toujours anglaises. « Drôle de bordel », pensais-je.

Enfin, nous arrivâmes à Massaoua. Plus de mouches encore, mais ce dont je me souviens, c'est de la chaleur. Je n'ai jamais retrouvé nulle part au monde une telle chaleur. Dans l'eau, il y avait de jeunes indigènes qui montraient comment faire pour donner un coup de talon à un requin. Mais il n'y avait pas de requins. Aussi se plaisaient-ils simplement à patauger et allaient cueillir les menues pièces de monnaie que nous jetions par-dessus bord.

Notre voyage en bateau était terminé et ainsi, quand nous sommes descendus, ce fut l'officier anglais qui mit un bras sur les épaules de sa femme et fit un signe de tête à mon père. « Il te faut descendre, vieux... »

Pour nous, il n'y avait pas de voitures particulières ; c'est un petit bus qui vint nous chercher et nous amena à Asmara. On y dormit dans un hôtel de Ciaosgao, compagnie

hôtelière italienne en Afrique orientale. En Italie, j'avais vu le film « Bozambo » [8] et je demandais à tous les enfants noirs s'ils connaissaient ce Bozambo. Cela me paraissait étrange, mais personne ne le connaissait.

Les Italiens ont dû brûler les semelles de leurs souliers à parcourir toutes ces routes sur lesquelles nous voyagions en autocar pour rejoindre Addis-Abeba : Macallé Tacazzé Dessié Amba Aradam [9] Am stram gram Pic et pic et colegram. Je me rappelle que je voyais des carcasses de vaches mortes ou de zébus morts. Je ne savais pas, je disais : « Regardez, là ! Un homme mort ! » Et mon père m'a donné une gifle, car il ne fallait pas troubler les dames. Il y avait Mme Memma et ma mère. On voyait bien, à un kilomètre, que ce n'était pas un homme mort quand j'ai dit : « Regardez, là, un homme mort. »

« On ne dit pas ces choses, on ne doit pas choquer les dames », dit mon père après m'avoir giflé.

Il était temps de tourner la page. Arrivé au *villaggio littorio*, ils m'ont immédiatement mis à l'école. Bon sang, mon Afrique ! J'avais lu les bandes dessinées de Cino et Franco, de Tim et Tom, Tim et Tom au cœur de la jungle, Tim et Tom au cœur du Congo, Tim et Tom au diable vauvert. La mystérieuse flamme de la Reine Loana, sous le drapeau du Roi de la jungle [10]. Rien de tout cela. Je me suis retrouvé au Lycée Victor Emmanuel III, à Entotto. Que pouvais-je y faire ? Le temps de l'amitié arriva et ma vie continua.

Nous habitions dans une belle petite maison devant le bureau où travaillait mon père. Pour rejoindre Entotto depuis le *villaggio littorio,* il y avait à parcourir de nombreux kilomètres, c'est pourquoi chaque matin des camions militaires passaient nous prendre. Nous voyagions debout

en nous tenant aux armatures des bâches ou appuyés contre la cabine. Nous partions de la place Littorio et sortions par le boulevard du 5-Mai. Il s'appelait ainsi pour rappeler le jour de l'entrée du général Badoglio dans Addis-Abeba.

Plus tard, quand les Anglais sont arrivés, ils l'ont rebaptisé boulevard du 6-Avril, et place Littorio est devenue place Roi George V. Peut-être les Ethiopiens ont-ils maintenant trouvé des noms définitifs. Tous les jours, donc, nous étions emmenés à Entotto par les camions militaires ; c'était un beau coin avec un grand parc, ancien siège d'une légation française.

Je me souviens encore de tous les goûters que je n'ai pas mangés pour voyager près des plus belles petites filles de l'école. C'était toute une compétition et un vrai commerce institué pour pouvoir s'installer derrière les fesses des filles. Biancorosso, un Sicilien, était très doué. S'aidant de ses genoux, il parvenait à occuper deux places qu'il laissait ensuite, contre les goûters. A la fin de l'année, il était devenu gros. Moi, j'essayais de me procurer la place derrière Nanda Brancati, une belle fille de Lucques : premières émotions au toucher, une entente tacite, jour après jour. Les premières amours, en somme, les mêmes dans tous les coins du monde. Mais ma première expérience vraiment africaine fut l'opération des *pulci penetranti*[11]. Il fallait alors aller chez le médecin, se faire faire des entailles dans les doigts de pied. C'était en effet le Docteur Pizzi, un ami de famille, qui entaillait les orteils de ses compatriotes. Bon sang, il coupait là où s'était formé le petit sac rempli de *pulci penetranti*. Ces puces se répandaient sous les ongles. On n'en finissait pas, avec le bistouri ; j'étais là, le pied à la main, quand Brahane, le domestique de notre maison, me vit.

« Allez, allez, n'écoute pas le docteur Pizzi », me dit-il. Il y avait là un arbre épineux, il a pris une épine, l'a écorcée et m'a débarrassé des *pulci penetranti*. « Regarde, me dit-il, quand tu as des *pulci penetranti*, ne va pas chez le médecin, arrête le premier Abyssin, demande lui de te les enlever. N'en dis rien à ton père. » C'est vrai. J'en ai toujours eu et, ensuite, j'ai appris à me les enlever tout seul.

Avec moi, Brahane se vengeait de mon père. C'était un jeune Ethiopien splendide, qui avait eu le temps de s'offrir la guerre contre les Italiens et qui maintenant devait faire le serviteur, il devait faire le domestique chez mon père qui était partisan de la défense de la race et recevait même la revue « La sauvegarde de la race ». Je me demandais comment, avec les Italiens dans les jambes, les Abyssins ne devenaient pas racistes. Brahane se vengeait de mon père en m'apprenant l'abyssin. Nous, nous parlions toujours abyssin devant lui : mon père ne comprenait absolument rien. Dans la position d'un défenseur de la race, il ne savait pas dix mots d'abyssin. Parce que c'était aux Abyssins de faire l'effort d'apprendre l'italien ! Commode, comme excuse. En attendant, ils te prennent pour un con et t'appellent « ras corcoro ». Toi, tu fais un sourire bienveillant et eux parlent de toi comme d'un chef qui fait « autant de bruit qu'un bidon d'essence vide ».

Cette complicité avec Brahane marqua le début de mon émancipation : parlant abyssin, j'échappais à mon père. Et il dut me l'apprendre vraiment bien ! A tel point qu'il y a quelque temps, je suis entré dans une boîte à Milan, et, accoudé au comptoir, j'ai vu un Ethiopien. Je me suis approché et j'ai commencé à parler, il me répondit et avait déjà les yeux pleins de larmes. Cela faisait quatre ans qu'il n'entendait pas la musique de sa langue, j'étais stupéfait de

voir comment, après vingt-cinq ans, je m'en souvenais encore, de cette langue. Je pensais à une chose et les mots sortaient. Lui ému, moi étonné, nous avons descendu un tas de whiskies, entre deux embrassades.

Le fait est que mon père devenait violet à nous entendre palabrer en abyssin ; il se mettait à tourner en rond, nerveusement, dans la maison. Puis, n'en pouvant vraiment plus, il ajustait sur sa tête, devant le miroir, son grand chapeau avec l'aigle impérial, et sortait en disant que, un de ces soirs, il tuerait mes singes à coups de fusil dans le jardin. Mes singes, rusés, l'attendaient tous les soirs à son passage. Quand il arrivait à bonne portée, sous une branche, blaf ! Ils faisaient voler son chapeau et sa « volaille », blaf ! Un coup de patte et le chapeau était à terre. Je dus défaire la chaînette et les libérer, parce qu'un soir, vraiment, il les aurait tués à coups de fusil. Et à propos de coups de fusil, on arriva à la guerre. Au début, il y eut beaucoup d'hystérie. Et, pendant quelque temps, la radio, les gens entre eux, les journaux parlèrent de la guerre en termes abstraits, comme si vraiment elle était en train de se dérouler sur une carte de géographie. Si tout va bien, la guerre est une affaire de généraux, et l'expression favorite est : « Brillante opération militaire ». Cela dura peu.

Très vite les communiqués militaires parlèrent de plus en plus souvent d'« héroïques sacrifices », d'« abnégation », du « miracle qu'est la valeur du soldat italien qui préfère mourir plutôt que de reculer ». Et cela signifiait que nous en étions déjà au massacre qui précède le désastre. Moi, tout cela, je le comprenais vaguement, j'avais pourtant l'impression que la guerre ne me concernait pas trop personnellement. Je faisais ma vie, mes amis étaient Abyssins. Brahane m'avait introduit auprès de nombreuses familles, même

aristocrates : j'étais un enfant et j'étais accepté. Je me souviens de ras Ailu qui faisait semblant de coopérer avec les Italiens, il feignait d'être en contact avec les guérilleros, et puis de nouveau avec les Italiens : ils ne nous prenaient pas au sérieux.

Mettons qu'un Anglais veuille, par un Musulman, obtenir des renseignements, des informations sérieuses. Bien ! Il l'emmène près d'un cochon mort, et lui dit : « Maintenant, soit nous avons une conversation sérieuse et tu me dis les choses comme elles sont, soit je te fais cuire dans cette peau de porc. » Eh diable ! si le Musulman n'est pas mort de peur sur le coup, il te raconte tout ce que tu veux.

Et comment dire non à un Abyssin ? Avec des bandelettes de toile serrées et minces, ils te saucissonnent comme une momie, puis imbibent l'étoffe d'huile et allument une petite flamme qui brûle très lentement. Ils te cuisent des pieds à la tête et cela peut durer des jours.

Non, les Italiens, eux, n'agissaient pas de cette manière et de nombreux « ras Ailu » pouvaient faire semblant de coopérer avec eux et applaudir les discours des dignitaires en scandant : « Ras corcoro, ras corcoro, ras corcoro. » Moi aussi, j'allais écouter ces discours, mêlé à la foule, avec mes amis abyssins. Je voyais avec leurs yeux ce type en uniforme qui, les mains sur les hanches, singeant le dominateur, style oratoire mussolinien, criait : « Et moi je déclare solennellement, de façon incontestable, que ces années d'empire fasciste qui vous ont libérés des chaînes de l'esclavage d'Ailé Sélassié... »

Ecoutant ces conneries, je percevais que la stupidité était maintenant un tic.

On ne nous emmenait plus à l'école à Entotto, où arrivaient déjà les premières incursions des rebelles. Ainsi

installa-t-on des salles de classe dans la villa de l'Ufficio produzione del lavoro : j'avais cours sous le bureau de mon père ! Avec le professeur Rocchi. Elle avait vingt-sept ans et quel beau morceau de fille ! Les fascistes employés à l'exploitation de la main-d'œuvre indigène lui faisaient sans cesse des propositions, des plaisanteries plutôt lourdes ; et la pelotaient au passage ; elle n'appréciait pas du tout. Un jour, elle se planta devant mon père, et lui dit : « Vous m'étonnez, monsieur Pratt ! » Mon cher pauvre père ! Il n'y était pour rien. Il devint tout rouge et ne savait que dire, le pauvre ! Le fait est que le professeur Rocchi me donna de mauvaises notes. De toute façon, cela n'avait plus d'importance : j'étais devenu le plus jeune soldat d'Italie, avec uniforme, petit fusil et tout le bastringue.

Les choses se passèrent ainsi : au bout d'un moment, mon père n'en put plus de supporter Foresti, son chef de bureau. Il s'enrôla pour être envoyé sur le front, pour combattre. Mais, avant de partir, il me fit engager dans la Police coloniale. Il me dit : « Il doit toujours y avoir un Pratt dans la Police coloniale. » Qu'a-t-il jamais voulu dire avec cette phrase ? Il n'y en avait jamais eu de Pratt, dans la Police coloniale !

Toujours est-il que je me suis retrouvé à faire ces marches de trente kilomètres sous le soleil ; j'arrivais toujours avant-dernier ; derrière moi, il y avait seulement un malheureux, assez gros, qui ne pouvait vraiment pas suivre. Notre tâche consistait à marcher, seulement à marcher, afin qu'on nous vît le plus possible alentour. Pour que l'on nous vît vraiment. Nous avions des balles à blanc, utilisées à l'entraînement. Quand le professeur Rocchi me vit dehors si mal fichu, elle s'exclama : « Mais ton père n'avait vraiment rien d'autre à faire ? »

Cela, je me le disais bien aussi. Car des choses, j'en savais, et bien plus que le professeur Rocchi et que mon père. Allons, bon ! Même s'il me fallait faire ces grandes marches sous le soleil, je savais bien où j'en étais. Je suis devenu ami d'un certain Ahmed Beni Qadimah, événement très important dans mon éducation.

Nous, nous habitions toujours dans ce *villaggio littorio*, un groupe de constructions entouré d'un petit mur, comme un petit morceau d'Italie posé là, et l'Afrique en dehors. Derrière chez moi, nous entendions des musiques de gens qui chantaient en chœur et, espérant toujours ne pas être remarqué, j'avais pris l'habitude d'aller voir par là, debout sur une échelle posée contre le mur. Mon flobert en main, je faisais semblant d'être posté là pour chasser les faucons et les colombes. De l'autre côté, il y avait une tannerie. Un jour un Arabe me fusilla des yeux, droit sur le visage ; je me suis caché. Mais une autre fois, il me sourit et me dit : « Viens ! »

J'y suis allé, il m'a donné des confiseries, des loukoums, des choses de chez eux. Cet Arabe dirigeait les travaux de la tannerie, mais sa véritable activité était de rassembler tout un réseau de donneurs et d'espions qui recueillait des informations ; lui, il les transmettait ensuite aux Anglais avec qui il entretenait des relations particulières. Mais avant tout, c'était un collaborateur d'Orde Wingate, un officier anglais qui, plus tard, rétablit Ailé Sélassié. Il arriva par le Soudan de Debra Marcos, avec sa brigade Gedeon, une sorte de Lawrence. Auparavant il avait combattu en Palestine. Il adorait les Hébreux et les Abyssins. Les Anglais l'avaient envoyé du Caire. Churchill disait : « Cet homme a un destin ! » Juste : ils l'ont tué quelques années plus tard en Birmanie. Il y en a qui disent que ce furent les Anglais eux-mêmes qui le tuèrent.

La brigade Gedeon [12] était formée de corps de chameliers soudanais et de réfugiés politiques abyssins. Elle avait des médecins hébreux. A l'intérieur de l'Abyssinie, elle bénéficiait de l'appui direct des guérilleros dirigés par Abebé Aregai : des types terrifiants. Depuis cinq ans, ils ne se coupaient pas les cheveux ; ils auraient tenu ce vœu jusqu'à ce qu'ils eussent jeté dehors tous les Italiens ; les chiftas.

Cet Arabe m'aimait beaucoup, me gardait souvent près de lui et essayait de m'expliquer comment allaient les choses. Combien était évident le pétrin dans lequel étaient les Italiens. En théorie, seuls les Japonais pouvaient nous en sortir en conquérant toute l'Asie, et l'Inde avec. De toute façon, les fascistes continuaient à faire semblant, et la guerre se poursuivait.

Un jour, finalement, je vis pour la première fois comment étaient faits les ennemis de la patrie : j'en restais stupéfait. Il s'agissait des gens les plus grands que je n'eusse jamais vus. La DCA avait abattu un avion, un vieux coucou, un biplan Gloucester qui tomba parmi les eucalyptus. Nous nous sauvâmes tous de l'école en courant, pour aller voir. Des hommes descendirent des arbres, ils étaient si grands que jamais je n'aurais imaginé qu'il pût en exister.

Complètement saouls, ils se soutenaient les uns les autres, riant comme des fous tandis qu'on les emmenait. Ils étaient Sud-Africains, des « bêtes » de Boers, bâtis comme des gens qui se nourrissent bien depuis trois générations. Ils me narguèrent beaucoup. A l'époque, je ne savais pas que, plus tard, j'en aurais dessiné des centaines dans mes histoires d'Ernie Pike. A l'époque aussi, je ne savais pas que le spectacle du monde était en train de devenir le réservoir vivant du dessinateur. J'avais treize ans !

Ainsi, il y avait la guerre et, de notre côté aussi, nous

prenions des initiatives : à un moment donné, ils firent construire des abris antiaériens, mais la chose finit mal. Ils prirent donc quelques Abyssins et firent creuser un trou, profond de deux mètres et long d'une vingtaine, puis le couvrirent de branchages. Voilà ce qu'était le refuge, mais les Abyssins y allaient faire leurs besoins et, en peu de temps, il devint un foutoir. En principe, j'y allais pour être seul, mais on le sait, la solitude stimule les envies et, moi aussi, j'y ai fait mes besoins. Tant qu'il fut praticable, il devint aussi mon lieu de rencontre avec Nanda Brancati. Je descendais y faire l'amour avec cette fille. Une Abyssine m'avait appris comment on fait. Elle s'appelait Myriam. Elle m'expliqua tout comme il faut et me fit passer aux actes.

Quand, dans le refuge, on ne put vraiment plus descendre, nous prîmes l'habitude de nous retrouver dans une maison vide, une petite maison préfabriquée en carton dur que le lieutenant Tonelli s'était fait construire quand il pensait encore à se marier avec une collègue employée de bureau, alors qu'il avait fait la fête et bu le champagne. Nous allions dans cette maison faire l'amour sérieusement, comme les grands. Mais je venais juste de lire Les Mille et Une Nuits, je me mettais un turban sur la tête et je faisais le prince arabe avec Nanda qui voulait être appelée Natacha, parce que, enfant, il n'y a ni Afrique ni guerre qui te fasse renoncer au rêve. Puis, quand j'appris que le lieutenant Tonelli était mort, je n'ai plus osé y amener Nanda ; j'y allais seul pour ressentir toute la tristesse du monde et je ne savais pas pourquoi, et je ne savais pas qui elle était, cette tristesse. A treize ans, on ne connaît pas encore les rêves manqués. Quel que soit le malheur qui puisse arriver, il ne s'agit que d'un incident ; on n'en arrive pas à la conclusion que la vie peut être irrémédiablement mauvaise. A treize ans, on ne

peut réfuter l'espérance. Mais Tonelli était mort, il était définitivement mort, il ne se marierait plus. La fête, le champagne et, maintenant, plus rien.

Tout était fini. Cette maison de carton dur resterait vide. J'allais dans cette maison pour me rappeler cet homme.

Tonelli travaillait dans le bureau avec mon père. C'était un type d'homme réservé, silencieux, assez petit. Tout le contraire de mon père qui, à le voir tourner dans les bureaux, se serait pris pour un commandant de cohorte, un centurion. Quand ils choisirent d'aller combattre, j'ai vu Tonelli habillé en lieutenant, mon père seulement avec les galons de sergent.

Ce Tonelli commandait un bataillon d'Abyssins irréguliers. Les choses allaient de plus en plus mal. Un soir, son ordonnance lui dit que le bataillon passait avec les Anglais et que les sergents avaient l'intention de le faire prisonnier et de le livrer. Il les fit venir sous sa tente ; quand il les eut tous autour de lui, il fit sauter les grenades qu'ils avait mises en poche et il mourut avec eux. En attendant, au *villaggio littorio* il commençait à ne plus y avoir beaucoup d'hommes : tous étaient au combat. Un soir, Brahane m'appela à l'écart et me dit qu'il partait. Il me dit : « Ecoute, Hugo, moi je m'en vais. Toi, tu restes avec les Abyssins et ne fais pas attention à ta mère. J'ai pris cette montre chez toi. Ciao, nous ne nous verrons plus. » Il avait raflé une montre et deux mille lires à ma mère.

On sentait dans l'air que pour tous, d'un côté comme de l'autre, quelque chose était en train de finir, là, dans le centre de l'Afrique : pour les Italiens, pour les Abyssins, pour les Anglais.

J'allai à la tannerie pour voir Ahmed Beni Qadimah. Il y avait beaucoup d'animation. Il trouva le temps pour me

parler ; il me dit : « D'ici peu, les chiftas arriveront. Réunis les femmes dans une maison du village et restez-y ensemble. »

Je restai à la tannerie jusqu'au soir, puis, sans préambule, je dis à Ahmed que je savais où un directeur de l'Ufficio produzione del lavoro avait caché une caisse remplie de thalers d'argent ; j'ajoutai que j'aurais pu l'accompagner pour la prendre. Il accepta. Je me rappelle que, de nuit, nous forçâmes une fenêtre de sa villa. Les thalers y étaient. Je suis encore reconnaissant envers Ahmed de ne pas m'avoir remercié ni demandé la raison de mon geste. Peut-être aurait-il été déçu d'apprendre que ce n'était pas le beau geste d'un renégat, que je n'avais pas de préoccupations d'ordre général, que je choisissais mes amis sans admettre les groupes.

Bien. Il prit les thalers. Ciao, ciao, dans la nuit et il partit.

Effectivement, quelques jours plus tard, les guérilleros descendaient en ville. Ils allaient dans les maisons à la recherche de choses comme du sucre, du café, du savon.

Quand ils frappèrent à notre porte, je suis allé ouvrir, mon flobert à la main. J'avais pris un air très méchant, décidé, à l'image de celui qui veut dire : « Qu'est-ce que tu viens foutre ici ? » Mais, quand j'eus ouvert, je me trouvai en face d'un personnage effrayant : en plus des cheveux longs de cinq ans, des armes, des cartouchières croisées sur la poitrine à la bandoléro, il portait, suspendus à la ceinture, des testicules, des verges et des oreilles qu'il avait coupés aux Italiens. Mon visage devint plus méchant, une volonté désespérée grandissait en moi. Heureusement, en courant et en hurlant comme un fou, vint se mettre entre nous Lupo, un de mes grands amis abyssins. Il se mit à crier avec ce chef rebelle. Il lui disait que j'étais un des leurs, un ami, et qu'il

ne fallait pas venir me « casser les couilles ». Le chef rebelle répondit qu'il ne voulait que du sucre et du café. Une foule s'était formée devant la porte. Mais comment inviter à entrer quelqu'un qui porte toutes ces choses suspendues à sa ceinture ? Quelqu'un arriva en uniforme anglais, avec des galons d'officier, le keffieh sur la tête : c'était Ahmed. Il ramena tout de suite le calme. Il mit les choses au clair. Le chef rebelle, avant de s'en aller, me regarda un instant. « Tu es trop jeune pour faire le méchant, dit-il, et puis, ce n'est pas le moment ! » Il parla en italien. Je ne l'avais certainement pas effrayé, mais étonné, tellement étonné ! Il s'en alla avec toute sa marchandise suspendue à la ceinture et avec, sur lui, ses cinq ans de guérilla. Probablement partait-il en pensant que tous les Blancs étaient des fils de pute, et que, quoi qu'il en soit, les Anglais préféraient se mettre d'accord avec nous d'une manière ou d'une autre, plutôt qu'avec eux, les Noirs, avec qui, pourtant, ils avaient gagné une bataille.

Pour tous, ces jours-là, quelque chose prenait fin : les Abyssins acceptèrent définitivement l'idée que les Blancs sont toujours du côté des Blancs. En effet, les Anglais émettaient quelque réserve quant au retour d'Ailé Sélassié ; ils avaient créé depuis longtemps une commission chargée d'examiner le problème abyssin. Cette commission n'était autre qu'une émanation des maisons royales européennes : elle tendait à séparer le fascisme de la maison de Savoie, afin de pouvoir toujours considérer Victor Emmanuel III comme roi ou empereur. Les habituelles conneries !...

Ahmed s'était donné la peine de m'expliquer ces histoires. Il me dit aussi qu'Orde Wingate se fichait complètement de ses compatriotes. Il avait déjà préparé l'entrée triomphante d'Ailé Sélassié dans Addis-Abeba, avec défilé, cheval blanc, et tout et tout. Même pour les Anglais, quelque

chose prenait fin : ils étaient en train de commencer à perdre le monde. Quel grand personnage, cet Ahmed ! Le jour de l'entrée d'Ailé Sélassié, il vint me chercher. « Allez, viens, je t'emmène voir le Ghebi impérial », me dit-il. Là, la première chose qui m'arriva, fut de recevoir un coup de fouet sur la tête. J'étais donc là, au milieu de la foule, en train de regarder le défilé. Un spectacle cruel, pas les parades qui se font de nos jours. Là, c'était la guerre qui défilait, avec tout ce qu'elle porte de précise signification de mort.

J'étais ensorcelé par le spectacle, quand, dans un groupe de chiftas à cheval, j'ai vu une splendide jeune fille, la fille d'un chef (plus tard, j'ai su qu'elle était la petite fille de ras Immiru) couverte d'argent et de cartouchières. Je posai mon regard sur elle. Je la regardais comme un garçon regarde une jeune fille pour lui dire en un regard : « Belle ! superbe nana ! » Celle-ci sortit du rang et vint me donner un coup de fouet sur la tête !

Sblaf ! Elle m'a brûlé les cheveux. Une douleur ! Une douleur à en pleurer au milieu de tout le monde. « Allons chercher Ahmed », me suis-je dit.

De nombreuses années se sont écoulées, mais ma rencontre avec Ailé Sélassié a dû se passer ainsi : je regardais une grande voiture avec, à l'intérieur, des guépards, quand je sentis une main me caresser les cheveux. Derrière moi, il y avait Ailé Sélassié, le prince Asfa Uossen, Orde Wingate et Ahmed, qui se mit à raconter l'histoire de la caisse aux thalers d'argent. Et Wingate se mit à parler : comme dans une page de Kipling, je devenais une sorte de Kim qui s'était élevé pour la cause abyssine et la Libera Italia, une association d'Italiens antifascistes qui servait de cinquième colonne aux Anglais.

Trois beaux personnages. Ailé Sélassié avait refusé de faire son entrée dans Addis-Abeba sur le cheval blanc. Il ne voulait pas se mettre sur le même plan que Badoglio. Mais Wingate, ce fou sympathique, Badoglio ou pas Badoglio, puisque le cheval blanc était là, le monta et il entra ainsi dans Addis-Abeba à la tête de sa brigade Gedeon. Heureusement pour nous, Ailé Sélassié ne voulut pas non plus répéter les exploits de Graziani, et quand les chiftas demandèrent cinq jours de carte blanche parce que la police italienne, avant de remettre les prisons aux Anglais, avait fusillé le plus grand nombre possible de prisonniers politiques, il répondit qu'il ne voulait même pas entendre parler de ces initiatives. « A part ses sentiments personnels vis-à-vis des Italiens, m'a expliqué Ahmed, il commençait à comprendre que les Anglais auraient été contents de trouver une excuse pour ne pas accorder leur confiance. »

« Comprends, me dit-il encore, qu'une opération prend tout au plus le nom représailles si elle est accomplie par les Blancs, la même devient carnage immoral, accomplie par les Noirs. »

Depuis toujours et dans toutes les parties du monde, peu de choses changent après que quelqu'un s'est battu et a gagné : je me rappelle que, depuis le premier jour, il y avait un garde sud-africain blanc devant les banques. Un sacré morceau d'Anglais, son lourd fusil Enfield au pied, devant chaque banque.

Mis à part les banques, pour le reste les vainqueurs mirent du temps pour s'organiser. Même mon père avait réussi à se sauver. Il s'était mis en civil et attendait que les jours passent. Ils le prirent après quelques mois, dans une rafle, et l'envoyèrent dans un camp de concentration militaire. Sa robuste constitution commençait à s'affaiblir. Il

avait contracté des amibes en Somalie britannique. Il ne pouvait pas se soigner, le pauvre homme.

Je me rendais compte que la fin de mon père arrivait : chaque fois, je le trouvais plus maigre, plus fatigué. Je me souviens de l'une des dernières fois où je l'ai vu. Je passais beaucoup de temps dans un bordel tenu par un Russe qui l'avait appelé L'Aigle blanc. J'étais le jeune homme qui faisait les courses là-dedans : j'allais acheter ces espèces de confitures, ces poudres, je procurais des cigarettes à toutes ces putains, de sorte que je commençais à me sentir mondain et émancipé. Un jour, justement, j'avais rendez-vous avec mon père au bar de la ligne de chemin de fer Addis-Abeba-Djibouti et, pendant que j'étais là à attendre, une femme superbe est entrée, une des plus belles qu'il m'ait été donné de rencontrer durant toute ma vie, une jeune Hongroise arrivée là Dieu sait comment. Je me suis approché. A brûle-pourpoint, je lui ai dit : « Ce que vous êtes belle ! Quel beau cul vous avez, madame ! » Elle resta bouche bée ; je me suis mis à rougir ; habitué au bordel L'Aigle blanc, ce compliment m'était sorti de la bouche tout naturellement. De toute façon, elle dut bien sentir quelque chose, parce qu'elle m'offrit une boisson et me fit asseoir avec elle. Ainsi, quand mon père arriva, il me vit installé avec cette beauté, tout excité à raconter mes histoires. Le pauvre, qu'aura-t-il dû penser ? J'étais cruel avec lui, vraiment comme seul un enfant peut l'être. Peu de temps après, je sus que les Anglais l'avaient pris lors d'une rafle et l'avaient envoyé dans un camp, à Harar. Il ne vécut même pas deux ans. Il mourut alors qu'on l'emmenait de Dirédaoua à Harar. Il mourut comme son père, sur un brancard, mais seul, loin de tout, sans un fiasque de vin et sans rien, comme un pauvre chien !

Ma mère et moi restâmes encore un peu à Addis-Abeba. J'étais souvent avec un groupe de pilotes d'Afrique du Sud et je perfectionnais mon accent anglais qui bien des années après, à Venise, me mettrait dans un sacré pétrin. J'avais aussi de plus en plus d'amis noirs. Ma mère vendait les montres que Brahane nous avait laissées et nous nous débrouillions. Nous habitions dans une maison que nous avait trouvée Ahmed. Mais ma mère, qui était enceinte, voulait s'installer plus près du camp de concentration où se trouvait mon père. C'est ainsi que nous nous déplaçâmes à Dirédaoua, une petite ville de Dancalie où nous fûmes internés, au terrain d'aviation.

Il semblait que nous nous étions donné rendez-vous : je retrouvais là mes copains d'école, Nanda Brancati, les fils de Mme Memma, les putains de L'Aigle blanc qui occupaient toutes la tente 33, et beaucoup d'autres gens. Ce fut une expérience importante pour moi et pour les quatorze autres gamins. Bon sang ! Il y avait 5 000 femmes au camp de Dirédaoua.

Admettons que, sur 5 000 femmes, il y en ait 2 500 de laides, vieilles et fichues. Il en reste 2 500 qui peuvent aller. Divisons encore et l'on en trouve 1 250 bien fichues. Divisons encore une ou deux fois et nous arrivons à un premier choix : nous avions tous, séparément, quelques belles filles à disposition.

Il suffisait qu'on tombe amoureux de l'une pour qu'on soit obligé de rester avec elle. Seulement voilà ! on ne pouvait plus regarder les autres. Je finis par m'éprendre de Clara Pecci, belle et douce, la Blanche-Neige de Walt Disney. Je me souviens du mur blanc d'un dépôt de dattes, criblé en haut par une rafale de mitraillette, le grand ciel

obscur d'une nuit africaine et nous, dessous : Clara Pecci, deux amis, des chameaux et moi. Elle me choisit.

Sous notre hangar, nous dormions filles et garçons, séparés par des sacs de sable. Chacun de nous cherchait à dormir à côté de sa belle : tête à tête. Nous faisions des trous dans les sacs de sable pour dormir en nous tenant la main, les doigts entrelacés ; moi, toujours avec une autre, parce que je n'arrivais jamais à trouver Clara. Je serrais cette main dans l'obscurité. Je ne pouvais sûrement pas imaginer que, seulement deux ans après, je courrais à Vicenza pour essayer de la voir encore une fois, morte sous un bombardement.

Ahmed ne m'avait pas oublié. Il faisait des incursions en Dancalie uniquement pour me voir. Il me fit aussi connaître des militaires anglais qui m'aidaient souvent à sortir du camp. D'après le règlement, nous n'avions pas le droit de sortir. Nous nous trouvions sous la surveillance de soldats sénégalais ; nous étions prisonniers de la France libre ; je me rappelle le bleu blanc rouge de ce drapeau français, sur les hangars et les tentes. Malgré le règlement, j'étais toujours dehors. Si personne ne venait me chercher, je me sauvais par une fenêtre des cuisines militaires. Je sautais et je m'en allais !

Une nuit, j'eus une grande frayeur. Un type qui s'était fait tirer dessus était venu mourir sous cette fenêtre. Je lui suis tombé dessus de tout mon poids. Dans l'obscurité la plus totale, je touchai de mes mains ce visage froid. Je sentis sous mes doigts ses lèvres tendues sur ses dents ; j'éclairai avec une allumette le sourire du diable : je me sauvai à en perdre le souffle, espérant que le noir de la nuit m'engloutisse avec toute ma peur. J'ai continué en ne voulant pas me souvenir de ce mort. Je savais qu'il était archivé dans un coin de ma mémoire, mais je ne le sortais jamais. Je l'ai retrouvé devant

moi vingt-cinq ans après. J'étais en train de faire un de mes voyages en Amérique du Sud. J'étais en Guyane et je voyageais sur une jeep que j'avais louée avec un Français et un Javanais. Ce fut vers le soir que des soldats nous arrêtèrent sur une piste. Des soldats noirs dans ces uniformes qu'on ne peut voir qu'en Amérique du Sud, la mitraillette en bandoulière et la machette sur la hanche. Bien ! Ils nous disent qu'il y a l'un des nôtres et que nous devons l'emmener. Nous allons derrière une masure ; sous une fenêtre, il y a un mort : criblé de balles, son visage couvert de mouches. Ils le chargent sur la jeep et nous disent de l'emmener. C'est un Blanc comme nous deux, nous disent-ils. Eux ne savent qu'en faire. J'ai voyagé avec ce mort à mon côté, vingt-cinq ans après la nuit de Dirédaoua.

Les morts mis à part, ça n'allait pas trop mal pour moi. Je n'arrêtais pas de faire de nouvelles connaissances ; même les incidents étaient bienvenus pour faire des amitiés. Une fois, j'avais trouvé de l'argent quelque part et je m'étais acheté un régime de bananes. Je me trouvai donc un endroit isolé, où faire ce gueuleton. Pour sûr, je n'ai plus touché une banane depuis. J'avais descendu tout le régime et je commençais à être malade, à en mourir : j'en rejetais par le haut et par le bas. Je m'évanouis en plein soleil. Des contrebandiers de « cat » et voleurs de chameaux dancali me recueillirent. En attendant, ces gens qui se mettent de la chaux sur la tête pour devenir roux me soignèrent et me guérirent. Pendant deux mois, mis à part la chaux sur la tête, je partageais tout avec eux. J'étais devenu plus noir qu'un dancali, toujours au milieu des chameaux, sous le soleil le plus brûlant du monde. Dirédaoua-Harar-Djidjiga-Hargeysa. Par la suite, ma mère dénonça mon va-et-vient et

une patrouille d'Ilalos SCCSP[13] me ramena aux maisons françaises de Dirédaoua.

La pauvre femme ! Elle acceptait sa grossesse difficile avec tout son courage. Mais elle n'y réussit pas. Pour les derniers mois, Ahmed avait réussi à lui trouver un arrangement hors du camp : un logement dans les maisons françaises.

Vint au monde une enfant mort-née. Je me rappelle le soir de l'accouchement. Je devais porter à ma mère une valise contenant la layette que les femmes du camp avaient rassemblée. Une sentinelle m'accompagnait, un Noir swahili au chapeau rhodésien, les pantalons jusqu'aux genoux, un Mokamba, un guerrier en somme, avec l'Enfield à l'épaule. Quand, à l'hôpital, je sus qu'était née une petite fille morte, de colère j'envoyai promener la valise et je m'assis par terre. J'avais toujours rêvé d'avoir des frères, une sœur surtout.

La valise s'était ouverte et toutes les affaires s'étaient éparpillées autour. Ce grand Noir vit tous ces petits vêtements, ces bonnets, ces petits chaussons et se mit à tout ramasser et à tout remettre dans la valise. Puis il vint s'asseoir à côté de moi et nous restâmes là, muets.

C'est après ce malheur que je commençai à m'attacher de plus en plus à Clara Pecci ; ainsi, quand, un peu plus tard, la possibilité de rentrer en Italie nous fut offerte, je fis pression sur ma mère pour qu'elle acceptât : tous les deux, nous avions le pressentiment que nous ne pouvions plus revoir mon père. L'occasion que l'on nous offrait se présentait de toute façon comme la dernière. Le Vatican s'était proposé de faire en sorte qu'un groupe de civils italiens, des femmes et des enfants surtout, puisse retourner en Italie. Deux cargos de la marine italienne pouvaient accoster à Berbera.

Nous décidâmes de partir. Je refis la route, mais cette fois avec des camions anglais : Dirédaoua-Djidjiga, puis la Somalie britannique, Hargeysa et enfin Berbera.

Là, je me mis à chercher Clara Pecci au milieu de milliers d'Italiens jusqu'à ce que j'apprenne qu'elle avait embarqué avec le dernier groupe du premier bateau : elle voguait déjà vers l'Italie.

J'étais au milieu de beaucoup de monde et me sentis seul ; j'étais au milieu d'Italiens et je ne m'y sentais pas à ma place.

Juste avant l'embarquement, nous rencontrâmes Chater, l'officier anglais qui avait voyagé avec nous quand nous descendions. C'est lui qui nous reconnut, ma mère et moi.

Mais qu'est-ce donc, la guerre ? Sur le quai du port de Berbera, nous nous sommes mis à nous raconter nos vies. Il nous parla de sa famille qui habitait maintenant Aden ; qu'il s'était enfui là-bas quand les Italiens avaient envahi la Somalie britannique. Il faisait partie de la police somalienne, officier dans les corps de chameliers somaliens. Il commandait des gamins qui, avant, avaient obéi à des officiers italiens : les pauvres, toujours impliqués dans des guerres qui n'étaient pas les leurs, obligés de passer d'un côté à l'autre pour ne pas se tirer dessus, entre cousins.

Six années s'étaient écoulées depuis que mon père m'avait offert, à Port-Saïd, cette massue plombée pour frapper sur la tête des Noirs qui gênaient au milieu de la rue... Allons bon... Nous sommes partis et, ne pouvant passer par le canal de Suez, il nous fallut faire le tour de l'Afrique ; nous rentrâmes en Europe en franchissant les colonnes d'Hercule. Je me rappelle que c'était la nuit, et je pensais que, au-delà de l'obscurité, il y avait d'un côté l'Atlantique et de l'autre le rocher de Gibraltar. De toute manière, je restai un

bon moment à rêver sur ce bateau arrêté dans la nuit en un lieu de la terre qui, depuis toujours, m'a fasciné ; à la fin j'allumai un projecteur, c'était la première fois que je voyais le rocher de Gibraltar. Mais ce fut comme la fin du monde ; j'avais brisé l'obscurité : des vedettes anglaises arrivèrent de tous les côtés. Leurs soldats s'emparèrent du commandant. Tous se mirent à crier, notre commandant en napolitain, les Anglais en anglais. Il fallut du temps pour que le calme revînt.

Au matin, après que notre escorte anglaise fut descendue à terre, nous repartîmes. Je compris tout de suite ce que j'allais trouver dans la patrie : les Italiens, dès qu'il n'y eut plus d'Anglais à bord, commencèrent à se battre. Chaque jour, il y avait du boucan, des représailles et des rixes entre celui qui était fasciste et celui qui ne l'était plus. Toutes ces conneries.

A Naples, comme si de rien n'était, Mussolini et le roi vinrent me souhaiter la bienvenue. Bienvenue... où ?

"Bactriae regionis
proximus amnis Bactros
vocabulum dedit."

Lo "PROF"
CAVEZZANA
LICEO MARCO
FOSCARINI
VENEZIA
1937

IL
PAVANINI

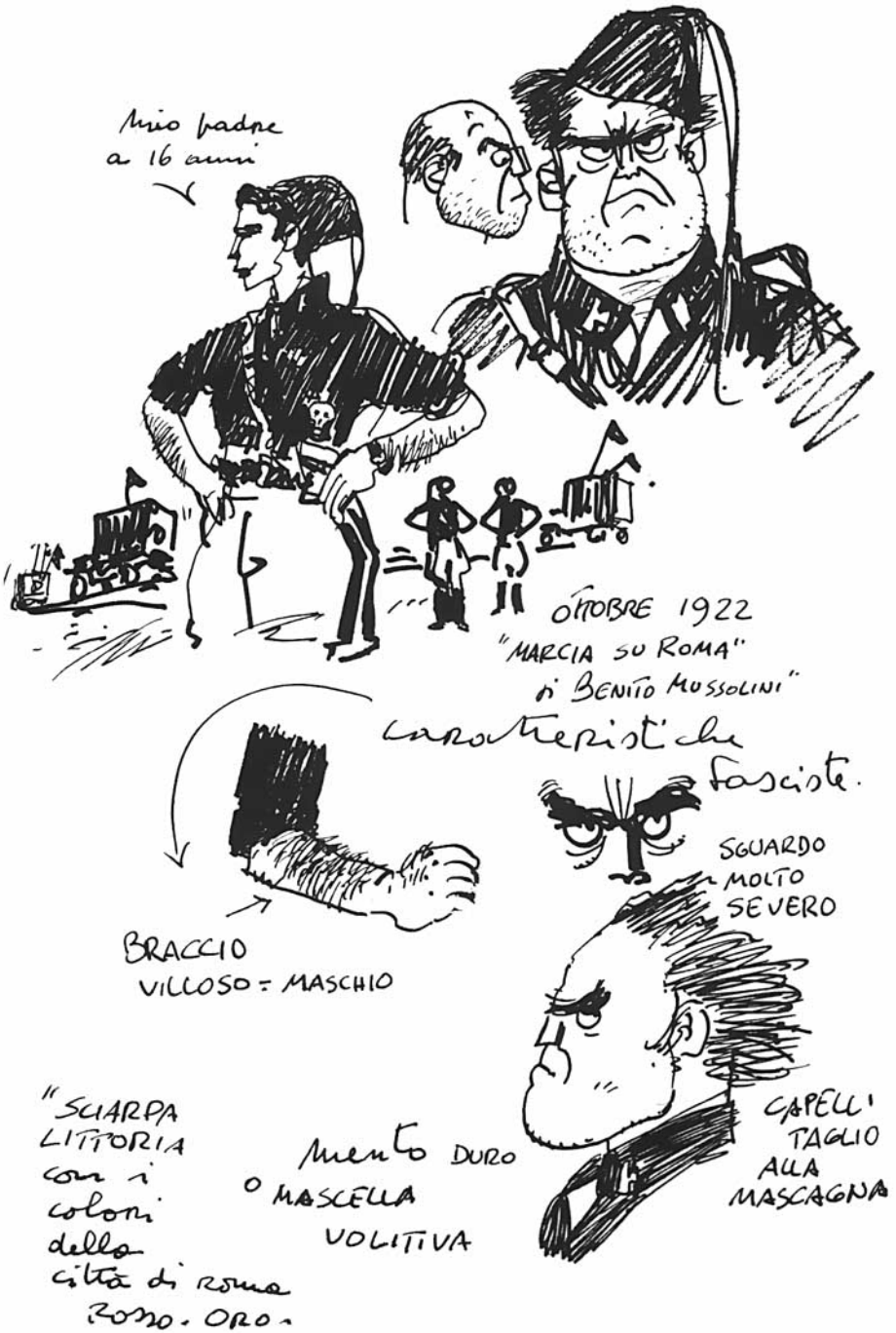
$0 = 01 =$
$10 \neq 1$

$0+0 = 0, 0+1$
$= 1+1 = 1$

$AX + B = C$

$ax = c - b$

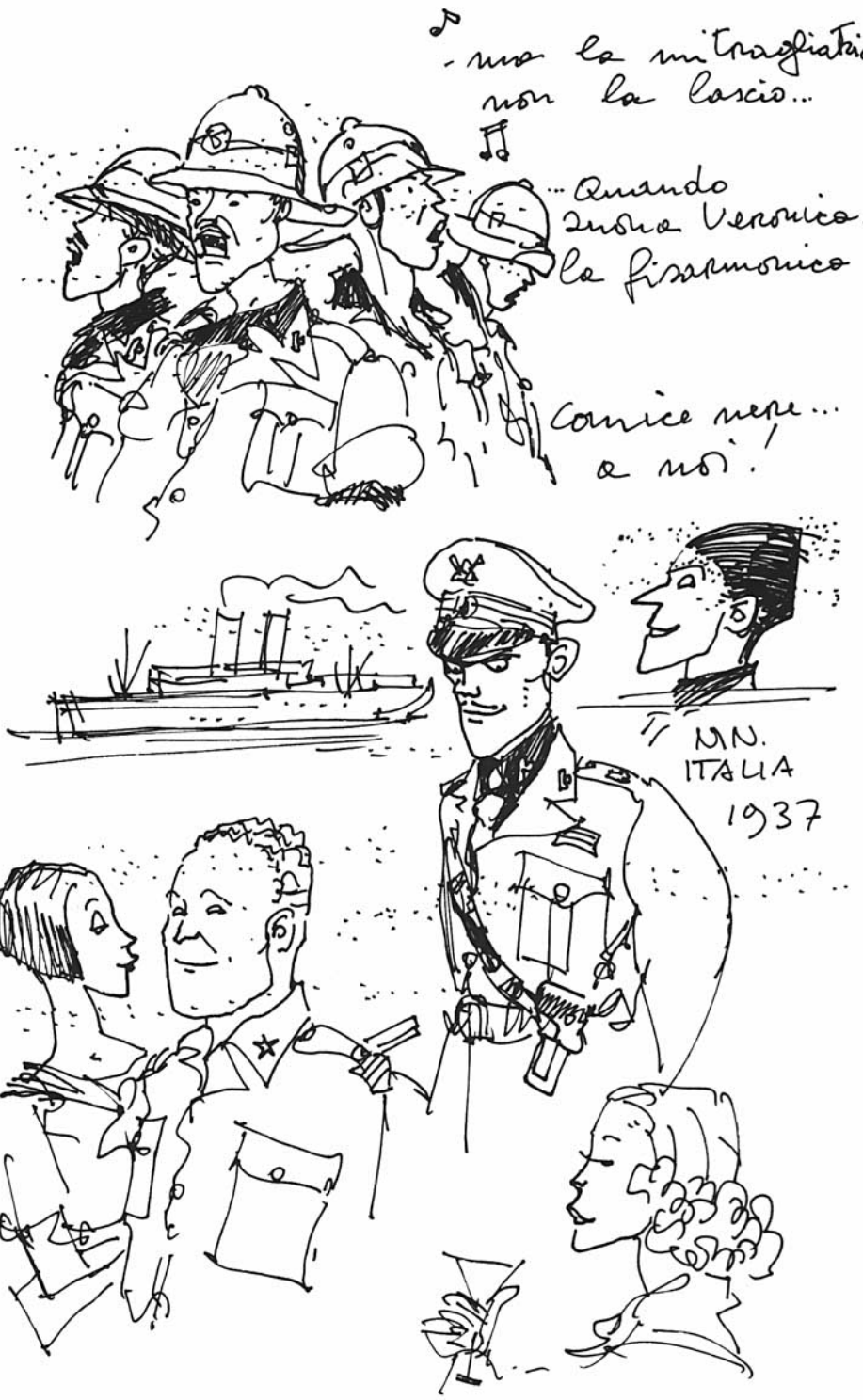
$x = \frac{c-b}{a}$


Mio padre
a 16 anni
OTTOBRE 1922
"MARCIA SU ROMA"
di BENITO MUSSOLINI"
caratteristiche
fasciste.
SGUARDO
MOLTO
SEVERO
BRACCIO
VILLOSO = MASCHIO
"SCIARPA
LITTORIA
con i
colori
della
città di
ROMA
ROSSO - ORO -
MENTO DURO
O MASCELLA
VOLITIVA
CAPELLI
TAGLIO
ALLA
MASCAGNA

A.R. CHATER R.M.,
C.B., D.S.O.,
O.B.E.
MRS. MELANIE
CHATER
1937

PORT-SAID
1937
1
2
MEMMA

SUEZ CANAL 1937
The British army
THE QUEEN'S OWN CAMERON
HIGHLANDERS
79TH FOOT
(NEMO ME IMPUNE LACESSIT)


- ma la mitragliatrice non la lascio...
...Quando suona Veronica, la fisarmonica
canta pure... a noi!
M/N. ITALIA 1937

ENTOTTO SCUOLE
AMARA
TIGRINA
NANDA BIANCATI TOSCANA
BIANCOROSSO

ADDIS ABEBA
1938
BRAHANE
l'angelo protettore -
MÄÄK 'UQABÈ

ABISSINIA 1938
ADDIS ABEBA-

FORESTI
PANZERA
Prof. ROCCHI
U.P.L.S.M.O.I.A.O.I
P.A.I
POLIZIA AFRICA ITALIANA
BTG. XI
ARABO SOMALO

AHMED
BENI QADIMAH
GORH
di DIHIL

BRIGATA GEDEON
FRONTIER BATTALION
SUDAN DEFENCE FORCE
ETHIOPIAN ARMY
HAILE SELASSIE
COL. ORDE WINGATE
ETIOPIA 1940-41

COLONEL
SIR HUGH (BOUSTEAD)
SANDFORD
101 mission
in GOJAM
ABISSINIA
1941
WILFRED
THESIGER
POLITICAL
ADVISER
Miriam
nipote di
RAS IMIRÙ
SHIFTA'

Casa
Tonelli
Villaggio
Littorio
Fernanda
Brancati
Addis
Abeba
1940
1941

a casa
TONELLI
GUERRA
1941

L'AIGLE BLANC
EGLE
Annette
SILVANA DOLLARO
SILVANA

CLARA PECCI
DIRE DAWA
1942

DIRE DRINK
1942
CALDO AVIO
SENEGALESI DI GUARDIA
FRANCESCA BONDUA'
ROBERTA BONDUA'
RENATA FORESTI
GILA ORNELLA
SARAH LEVI
MARISA ROSSI
MARISA LAMARA
LAURA ANASTASI

ILALOS
SOMALILAND
CAMEL
CORPS
HARGHEISA
1942
1943
BERBERA
SOMALILAND
1943

"TORNEREMO!"

1943

Luna
allegra
Tristezza ...

Chapitre II

A Venise, mon grand-père, le pédicure, continuait à réciter le rôle du fondateur des *Fasci di combattimento*. Je le retrouvais comme je l'avais quitté six ans auparavant. Pour lui, rien n'était arrivé et, ainsi que je le compris après quelques jours de cohabitation, il était surtout interdit d'avancer l'hypothèse qu'il se fût passé quelque chose.

Avec mon grand-père, il était inutile de commencer une discussion. Il se mettait à crier et disait que je devrais avoir honte de parler ainsi, issu comme je l'étais d'une famille comme la sienne.

Quand il employait cette formule « une famille comme la mienne », il était impossible de savoir à quelle famille il se référait : aux Genero, barbiers, ou aux Zen, bijoutiers ? Bon sang ! Si mon grand-père était né au Paraguay, il aurait eu une carte d'identité sur laquelle on aurait pu lire : Hijo de puta. Bon sang ! Là, oui, l'Etat et l'Eglise défendent l'institution de la famille. En Italie, par contre, l'affaire de mon grand-père avait été arrangée ainsi : une fille Zen, belle peut-être mais certainement « légère », s'étant fait sauter par un marin-cuisinier, se retrouva enceinte. Les Zen évitèrent le scandale en gardant cachée la fille enceinte qui accoucha dans sa famille. Restait à caser l'enfant, c'est-à-dire mon

grand-père. Pour cela, ils trouvèrent le barbier Genero qui lui donna nom et profession. Il était déjà grand quand il lui fut donné de connaître son histoire. Le vieux Zen, une fois sa « fille légère » morte, se rendit à la boutique et raconta tout à son petit-fils qui le rasait, en lui offrant d'aller vivre avec eux, les Zen. A l'argent, mon grand-père préféra la satisfaction de pouvoir répondre : « Non ! » Une satisfaction comme celle-là te nourrit toute la vie ! Il est étrange pourtant que mon grand-père, qui avait su à quel point il est important dans l'existence de savoir faire un choix, ne puisse même pas comprendre que je puisse choisir quelque chose. A mon retour d'Afrique, j'étais un garçon de seize ans partagé entre le désir de poursuivre mes études au lycée et celui de faire une tentative aux beaux-arts pour me rendre compte de ce qu'il pouvait bien sortir de mon penchant pour le dessin.

C'est ainsi que je me retrouvai à l'école prémilitaire de Città di Castello en Ombrie. Une fois encore en uniforme ! Une manie de famille semblait me persécuter. Mon grand-père, de toute façon, n'entrevit jamais pour moi d'autres possibilités que de devenir pédicure ou soldat. Sa bienveillance envers moi se manifesta quand, peu après la fin de la guerre, je l'informai que j'allais à Rome pour essayer de m'enrôler dans la Légion étrangère. Il devint alors solennel comme un patriarche et me tint des propos du genre : « N'aie pas de mauvaises fréquentations, rapproche-toi des officiers, sois toujours près des supérieurs. »

En tant que pédicure, je l'avais déçu. J'essayai d'aller dans sa boutique couper cors et durillons, mais je n'allai pas au-delà de la première semaine. Non pas que le travail me déplût par parti pris, ou que je me sentisse humilié ; le problème, c'étaient les vieilles.

Déjà, je ne pouvais pas supporter les vieilles dames. La chose avait dû commencer au camp de Dirédaoua où je dus vivre avec de nombreuses vieilles radasses ; et puis, ce n'est pas facile d'être l'orphelin unique d'une mère veuve ; ma mère ne voulait pas rester seule. C'est ainsi qu'il me fallait lui tenir compagnie, même aux toilettes. Avec de tels antécédents, il y en a qui grandissent avec une antipathie incontrôlable envers les vieilles. Mais mon grand-père, très certainement, ne me comprenait pas. Si dans la boutique entrait une montagne de vieille chair tremblante, tiens ! j'en étais certain, celle-là était pour moi. La position du pédicure, quand il travaille, est la même que celle du cireur de chaussures : le client assis sur un siège, et toi dessous. Ainsi je me trouvais avec un pied glacé dans la main, et je me défonçais pour en finir au plus vite. Ma plus grande peur était de lever les yeux par erreur et de voir une chose qui m'aurait castré pour toute la vie. Je ne pus résister qu'une semaine à peine. Ma carrière de pédicure finit avec le pied de la comtesse Montagna. Quand elle entra dans la boutique je faillis m'évanouir, je n'avais jamais rien vu de pareil.

Mon grand-père me l'offrit avec quelques paroles de convenance, du genre que je devais me sentir honoré d'avoir entre les mains les pieds d'une comtesse. Je me rappelle que je suffoquais, je gelais, je devenais rouge, je transpirais et je suais, puis je devenais blanc. Je restais là, tête baissée, et ne savais par où commencer. Elle avait même les pieds enflés. C'est alors qu'il dut me venir à l'esprit que, dans cette position, elle pouvait me toucher en pleine tête avec un jet d'urine. Je n'en pus plus et lui plantai un coup de ciseaux dans le pied. Je ne sais comment des femmes aussi grosses peuvent sortir des sons aussi aigus. Mais le cri que poussa la comtesse Montagna fut unique et impossible à répéter.

Etonnement et douleur. Même mon grand-père faillit s'évanouir, mais il comprit vite que c'était là un luxe qu'il ne pouvait s'offrir : avec l'entaille que je lui avais faite, elle pouvait mourir, vidée de son sang. Je revois mon grand-père, avec d'énormes tampons de coton qui essuyait le sang. Plus il essuyait et plus il en sortait. Il disait : « Madame la Comtesse, courage ! » Il essayait de jouer le chambellan de boutique, mon grand-père. Mais la Montagna, du courage, elle n'arrivait pas à en avoir. De temps en temps, elle ouvrait les yeux, voyait beaucoup de sang et s'évanouissait. Elle avait même commencé à glisser du siège. Imaginez une tonne de confiture sur un toboggan : la Montagne était en train de couler sur mon grand-père.

« Vaurien ! Tire-la vers le haut, Madame la Comtesse ! », me cria-t-il, paniqué. Ce n'était pas seulement un problème de force et de volonté. Par où la relever ? Je fournis quelques efforts mais ne parvins même pas à la prendre dans mes bras, comme ça, en tournant autour de la chaise, et je commençai à la tirer par les cheveux. Elle se mit à crier de tout son souffle, cette fois-ci de terreur. Pas loin de la scalper. Pris de panique, je me sauvai du magasin pour ne plus jamais y remettre les pieds. Je me retrouvai au collège prémilitaire de Città di Castello, en Ombrie. Je compris tout de suite que, là, il ne serait pas facile de bien s'installer rapidement. Imaginez-vous un asile d'aliénés avec des pensionnaires en bonne santé et des infirmiers fous. En effet, les officiers m'apparurent indistinctement tous fous, les élèves, des malheureux qui étaient arrivés avec une seule possibilité de s'en sortir : faire au moins semblant de devenir fous. Quand il s'agit de faire l'idiot, je m'en sors très bien. Là aussi, c'est une question d'expérience. Je les ai déjà côtoyés, les fous. Ma mère, alors que j'avais six ans, m'oublia sur la plage, en plein

soleil, tête nue. J'en devins idiot. Je passai six mois dans une école pour débiles mentaux. On me raconta que je sortis de l'idiotie d'un coup, que je me réveillai brusquement et me mis à crier et à demander ce que je pouvais bien faire au milieu de tous ces crétins et pourquoi j'avais sur moi ce tablier noir. Il y a, sur la place Saint-Marc, un vendeur de cartes postales qui, encore maintenant quand il me voit, peu importe qui m'accompagne, se met à m'interpeller : « Ohé ! Hugo ! Tu te souviens quand nous étions à l'école pour débiles ? Toi, tu es resté un peu « siphonné », c'est comme ça ! mon vieux... »

J'avais remarqué que l'Italien, du joueur de football au militaire, aime les pantalons courts. Il tient à montrer ses grosses cuisses ! En Afrique déjà, j'avais vu beaucoup d'aviateurs avec des shorts très très courts, du style couille qui dépasse, les grades sur le côté ; entre le masculin et le féminin, avec une odeur de talc et de sperme.

A l'école militaire, je m'arrangeai d'une tout autre façon : je portais les pantalons jusqu'aux genoux, un pull deux doigts seulement plus court, des chaussures de deux tailles en plus, cheveux ras. Ainsi affublé, je me mis à marcher comme un soldat au défilé : les bras tendus, en cadence, les jambes levées, baissées, les doigts serrés, la tête haute, le regard toujours devant moi. Et puis je saluais, je saluais tout le monde, en permanence. Quand il n'y avait rien d'autre à saluer, je saluais le drapeau. Comme le curé fait sa génuflexion chaque fois qu'il passe devant l'autel, comme un saint laïc de l'armée, je saluais le drapeau. Les officiers étaient déconcertés. Ils n'avaient presque plus le temps de se jalouser, se haïr ou se faire des vexations entre eux. Quand, pour eux, il fut clair qu'ils n'arriveraient à rien avec moi, je tirai le coup final pour me faire attribuer le

grade le plus envié de tous les élèves de l'école : commandant de bataillon. Dès le premier contact, ils m'avaient déjà nommé chef d'élite de compagnie, mais bien plus que des avantages, ce grade attirait des inconvénients.

Plus tard, je réussis à découvrir la raison pour laquelle la mère des deux frères Caviglia venait si souvent à Città di Castello voir ses fils : elle était la maîtresse du lieutenant Ribaldi, commandant en second. Je leur fis une belle surprise dans l'hôtel où ils se rencontraient. Puis je dis au professeur de mathématiques, qui était la femme du commandant en chef, que j'étais au courant d'un secret du lieutenant Ribaldi. Commandant en chef et commandant en second s'étaient donné comme but dans la vie de parvenir à se détruire l'un l'autre. Je jouais ainsi mes cartes de sorte que je devins commandant de bataillon et que je fus reçu dans toutes les matières. Quant à eux, ils n'eurent pas le temps de se détruire.

Si pour l'école le 25 juillet fut un énorme choc, le 8 septembre, ce fut un tremblement de terre : ils se sauvèrent tous. Laissés seuls, nous, les jeunes du collège, nous avons pu enfin imiter les hommes.

Je me rappelle que je signai les permissions pour tous et remplis les feuilles de route. Ensuite nous avons remis aux carabiniers les armes qui se trouvaient à l'école. Des Allemands vinrent aussi, mais ils s'en allèrent tout de suite. Je pense maintenant que, en fait, ils ne durent même pas comprendre qui nous étions. J'organisai même, avant de partir, un salut aux couleurs. Je réussis très bien. Nous étions tous émus comme si se tournaient les dernières pages des « Garçons de la rue Pal »[14]. Le drapeau, je le portai en cadeau à ma mère.

Septembre 1943 : pour les Italiens, les plus beaux jours

du siècle s'écoulaient. Il y avait dans l'air une gaieté désespérée. A part mon grand-père et quelques autres croupissants, tous étaient tragiquement contents. Dans l'air résonnait un irrésistible éclat de rire. Tout pouvait arriver. En ces jours, chaque Italien fit sa propre paix, chacun se mit, selon ses propres idées, en paix avec le monde : du roi au simple soldat, chacun le fit pour soi. Tout ce qui a été écrit à propos de ce 8 septembre est un colossal mensonge de convenance : personne ne se sentit trahi, tous se sentirent libres. Les Italiens n'attendent rien de l'organisation, du pouvoir, de l'Etat : ils les subissent et c'est tout. Les Italiens ont inventé les tribuns de la plèbe, il y a deux mille ans. Ils savent depuis un bon bout de temps comment avance le monde. S'il y a une crise du pouvoir, l'Italien ne se laisse pas démonter comme s'il était abandonné à lui-même, mais, au contraire, il s'enthousiasme et réalise de merveilleuses aventures, comme mon oncle Ruggero qui arriva à la maison en caleçon, avec une paire de souliers attachée au cou : il était revenu à la nage. Il m'a toujours été sympathique, cet oncle de la marine. Il m'apprit à nager et ce fut lui qui acheta mes premiers pantalons. Ma mère aurait voulu une fillette à ma place ; aussi, à cinq ans, elle me mettait encore des petites robes, elle ne me coupait pas les cheveux, qu'elle me bouclait. Comme petite fille, j'étais terrible, je battais toutes les autres et cassais les poupées ; je donnais tant de coups à la fille de madame Aida qu'elle aurait pu en rester demeurée. Une fois, mon oncle, qui revenait d'un long voyage sur un cargo, me retrouvant encore accoutré tel Achille qui ne veut pas aller à la guerre de Troie, devint enragé. Il me prit dans ses bras et m'emmena chez le coiffeur. Ensuite il m'acheta mes premiers pantalons. Il m'appela pour toujours « Bouclettes ».

J'étais à la maison quand, justement, j'entendis appeler depuis la rue : « Bouclettes, Bouclettes ! » Je m'avançai et restai là, quelque peu surpris de voir ce sportif avec les souliers autour du cou.

« Allez, Bouclettes, ouvre la porte, nom de Dieu ! » Il sautillait sur place comme si sa préoccupation eût été de venir en haut vite, parce qu'il devait faire pipi. C'est cela que je pensais. Quand il fut en haut, nous nous sommes embrassés et nous avions tant à nous dire que nous restions muets et nous nous regardions en souriant.

« J'ai tout lâché, Bouclettes », disait-il. A la nage. De lagune en lagune. A pied.

« Nous avons même les Japonais contre nous, Bouclettes. » Il me dit que les Japonais n'arrivaient pas à comprendre ce que nous avions réussi à combiner le 8 septembre. Cela dépassait leur imagination.

« Bouclettes, les fusiliers de débarquement du bataillon Saint-Marc qui se trouvaient à Tien-Tsin, en Chine, ont été faits prisonniers par les Japonais. Sais-tu ce qu'ils en ont fait ? Ils les ont mis dans un camp de concentration avec les Anglais. Tous contre, Bouclettes. » Il me raconta que, sur l'Adriatique, les Allemands avaient déjà repris en main la situation. Lui, il avait eu à peine le temps de se tirer. Il m'a toujours été sympathique, cet oncle Ruggero, un beau gars de la marine. Nous aurions pu nous la couler douce, ensemble, en attendant la fin de la guerre, s'il n'y avait pas eu mon grand-père. On reconnut immédiatement le fondateur des *Fasci di combattimento* quand les Allemands et les fascistes redonnèrent signe de vie à Venise. Il nous rendait la vie impossible.

A ma mère et à moi, il disait qu'il n'avait aucune obligation de nous entretenir ; chaque fois que nous voulions

échanger quatre mots, ce pain donné revenait toujours sur le tapis. A l'oncle Ruggero, par contre, il interdisait d'écouter Radio-Londres. Chaque époque a ses passions : aujourd'hui, les gens, le dimanche après-midi, veulent écouter les résultats des matches de foot, à l'époque ils étaient tous fous de Radio-Londres. Mais mon grand-père ne l'était pas du tout. Il criait : « Je suis chez moi, je suis chez moi... » Point de résultats de la guerre. Ainsi survint l'incident avec mon grand-père qui donne un coup de pied à la radio. Mon oncle veut lui renvoyer la balle. Les femmes se précipitent entre eux deux, et cherchent à pousser mon oncle dans la cuisine. Mon grand-père crie : « ... dans mon salon, dans mon salon... » Je me mets au milieu, en faisant semblant de m'interposer, espérant que la situation se précipite. Rien. Mon grand-père réussit à garder sa position. Il avait gagné et il nous interdit de rester au salon. Désormais, nous devions manger à la cuisine. D'accord ! Mon père, en Afrique, n'avait pas pu s'entendre avec son chef de bureau Foresti et partit faire la guerre, je ne la fis plus avec mon grand-père. Je m'engageai dans le bataillon Lupo [15]. Mais mon grand-père le paya par la suite.

Quand un an et demi plus tard je réussis à franchir les lignes et retournai à Venise avec les Anglais, habillé en Ecossais, mon oncle envoya mon grand-père à la cuisine. Le pauvre vieux ! Il avait, cette fois, arrêté pour toujours de jouer au fondateur des Fasci di combattimento. Mon oncle lui dit : « Vous avez perdu la guerre. » Il le vouvoyait. « Donc, à la cuisine ! Aujourd'hui, nous mangeons au salon, les femmes et les fascistes, à la cuisine. » Nous mangions et buvions servis à table comme des seigneurs, par ma mère et ma grand-mère, avec mon grand-père à la cuisine qui n'avait même plus envie de crier.

Je n'y restai pas longtemps, dans le bataillon Lupo. Ma grand-mère arriva comme une possédée et me ramena à la maison. Finalement je m'y trouvais bien, au milieu de tous ces fascistes, à prendre du poisson à l'explosif toutes les nuits. Nous attendions d'un jour à l'autre d'être envoyés sur le front. J'attendais aussi, mais pour franchir les lignes et aller avec les Anglais.

Sur le front de Jesolo, j'étais fusilier-marin de débarquement. Je veillais avec le fusil et sous la pluie à ce que personne ne débarque. Je vis à un certain moment avancer deux femmes. Je reconnus tout de suite ma grand-mère et ma mère. J'attendis qu'elles fussent près de moi, puis les sommai : « Qui va là ? Halte ! Les mains en l'air, le mot de passe ! »

Ma grand-mère était une Azim turque. En pleine santé, mais pas drôle du tout : elle me couvrit de coups de parapluie. Elle criait et portait des coups de pointe et de taille. Un calife déchaîné. Rien à faire. Comment essayer d'arrêter une scie électrique avec les mains ?

« Qu'est-ce que tu dis, polisson ? » Pim, pam, poum avec le parapluie. J'avais le fusil avec la baïonnette ! C'te vieille me pousse, ma mère pleurant. C'te vieille Azim turque ! Jusqu'au poste de commande. Tout le monde regardait. « Marin Pratt, que se passe-t-il ? » Et moi, sous ces coups de parapluie, devant le major : « Marin Pratt... ? » « Ma grand-mère, major. » « C'est vous, ici, le commandant... mon beau commandant ! Moi, j'ai déjà perdu des fils à la guerre et en Espagne et en Afrique, avec cette pauvre vieille qui n'a plus de mari, vous autres, que voulez-vous ? Vous devriez avoir honte ! Même mon petit-fils. Eh, non ! Eh non ! pas mon petit-fils, non ! Celui-là, non, eh ! Mon unique petit-fils, je le ramène à la maison. La guerre, allez la faire vous-même,

casse-bonbons ! » Les marins regardaient cette grand-mère si fière. Si quelqu'un s'approchait « Madame... » et allez, un coup de parapluie : « Bobards et bobards, allez ! Allez ... vous faire voir, vous autres. » « Mais, madame... » essayait de dire le major. « Quoi madame, madame... Allez au diable. »

Le major ne put rien lui dire de plus que « madame », il m'invita ainsi à débarrasser le plancher et à ranger mes affaires. Une demi-heure après et je me retrouvai en civil, sous la pluie de Jesolo, avec, derrière moi, ma grand-mère qui continuait à agiter son parapluie : elle n'arrivait pas à retrouver son calme. En effet, dans un café où nous nous étions abrités en attendant un autobus, elle se remit à crier. Cette fois avec les maquisards. Une espèce de paysan s'était approché d'elle pour la féliciter : « C'est bien ce que vous avez fait, madame, vous savez ... Nous, ici, nous les avions tous à l'œil, savez-vous ... Nous les connaissions tous, ces salopards. »

« Allez vous faire foutre ! », lui répondit-elle. « Que voulez-vous, vous autres ? Qui êtes-vous ? Allez donc travailler, vous autres, c'est préférable. » En réalité, elle ne permettait plus à personne de faire la guerre. Entre ses proches disparus et un mari croupissant dans ses idées, elle ne voulait plus rien entendre. Au fond, ma grand-mère avait une idée si claire de la situation qu'elle n'espérait ni ne redoutait plus rien, elle se contentait d'attendre que tout finisse. Je me retrouvai à Venise avec la ferme intention de me situer comme elle face aux événements. Pour manger le moins possible de ce pain qu'on me reprochait dans la maison de mon grand-père, j'avais mis au point une méthode qui marchait presque toujours : j'abordais des filles dans la rue en me faisant passer pour un pilote sud-africain évadé d'un camp de concentration. Elles t'amenaient tout de suite chez

elles, te gardaient caché à coups de pain, beurre, vin et tout et tout. Si ensuite tu laissais aller tes mains baladeuses, elles faisaient comme si de rien n'était avec l'excuse que, peut-être, à l'étranger il en était ainsi.

Mois après mois, nous étions arrivés à l'automne 44. Il faisait déjà froid ; c'était un jour de pluie ; alors que j'errais sur la plage devant l'Hôtel Excelsior, au Lido, je vis sortir de la mer une belle jeune fille, bien faite, grande, une sportive de race. Ce jour-là, nous avions froid, déshabillés. Je cherchai tout de suite à faire connaissance. Elle ne répondait pas, mais ne paraissait pas hostile. Je pensais : « Soit elle est sourde et muette, soit elle ne comprend pas l'italien ». Je fis l'idiot. Je me mis à parler anglais. Nous nous sommes compris à merveille. Je proposai de courir afin qu'elle ne prenne pas froid. Je la fis courir jusqu'à ce qu'on soit dans un lieu isolé et tranquille. Tout se passa bien : vue et prise. Temps héroïques que ceux-là ! Ce fut pendant que nous retournions tranquillement, main dans la main, vers l'Excelsior qu'elle me demanda où j'avais appris à parler anglais. Je lui racontai naturellement la même histoire : « Je suis un pilote sud-africain, mon petit... » et tout le reste, avec les combats aériens, mon avion qui s'écrase, fusillades, évasions... Quelqu'un à mi-chemin entre le Baron Rouge et Robin des Bois. Pendant que je l'attendais devant l'Excelsior où elle était entrée se vêtir, je me demandais où elle avait appris cet étrange anglais.

Je sentis mes jambes mollir quand elle reparut : elle était habillée en auxiliaire allemande. Me sauver où ? Comme mon oncle Ruggero, je n'avais que l'Adriatique ! Mais elle vint poser son bras sur mes épaules, et me dit de ne pas m'inquiéter et de rester tranquille : elle s'occuperait de moi. Notre histoire était devenue une histoire de fiancés de

guerre. Elle m'apportait margarine, pain, conserves et le ceinturon sur lequel était écrit « Dieu est avec nous ». C'est alors que je fus arrêté par trois hommes sur la place Saint-Marc. Ils s'approchèrent de moi et celui du milieu dit : « Nous sommes du Front de libération nationale. »

« Comment ? »

« Front de libération nationale. Marche, viens ici ! »

« D'accord ! » Et je les suis.

Nous nous frayons un passage entre les Allemands qui se promènent et quittons la place Saint-Marc.

« Tu le sais que les Allemands nous tiennent à l'œil ? »

« C'est possible... Et qu'est-ce que ça veut dire ? »

« Très bien ! Nous aussi, nous t'avons à l'œil. Toi, avec qui vis-tu ? »

« Moi ? Je ne suis avec personne. Je m'occupe de mes oignons. »

« Non ! Pour tes oignons, c'est pas possible. Il faut que tu le dises ce qui se passe. »

« Mais non... Moi, j'ai rencontré cette fille et je me sens bien avec elle. Nous sommes contents. »

« Vous êtes contents ? Eh bien ! mon vieux, l'affaire est sérieuse. Toi, tu ne dois pas te montrer avec les Allemands. L'affaire est sérieuse, très sérieuse. »

Celui qui m'avait parlé s'appelait Rino Tarella, un des chefs de la Brigade garibaldienne qui opérait sur le Cansiglio. Il existe une photo prise place Saint-Marc, pendant les journées de la Libération, où on nous voit ensemble. Je suis habillé comme un Ecossais, lui, il a sur la tête un immense chapeau de dignitaire fasciste, avec, à la place de l'aigle, une étoile rouge, la plus grosse étoile rouge qui n'ait jamais été cousue sur un chapeau. Il rit, heureux, sur cette photo, même si son estomac est abîmé pour toujours. Des mois

auparavant, il avait été fait prisonnier par les fascistes ; deux frères des Brigades noires posèrent devant lui un pot de chambre avec de la merde, puis lui mirent une cuillère dans la main et la lui firent manger. Il réussit à s'enfuir et ce qu'il fit ensuite aux deux frères fascistes, on ne peut pas le raconter. Du reste, si vous obligez un homme à subir une telle chose, mieux vaut le liquider tout de suite. Car si par hasard il parvient à s'enfuir, il peut revenir et vous couper les couilles.

Je tins compte de l'avertissement du Front de libération nationale, et je ne me fis plus voir de l'auxiliaire. Bien mieux, depuis qu'un jour je l'avais trouvée devant moi, Riva dei Schiavoni, et que j'avais dû filer à toutes jambes avec elle sur mes talons, habillée en Allemande, me criant après en anglais, j'évitais de trop m'éloigner de la maison. Je descendais seulement à Santa Maria Formosa : une petite glace, un échange d'illustrés, un coup d'œil à Leonora Schena et vite ! à la maison. Leonora Schena du reste m'ignorait. Je pouvais bien lui tourner autour et la braquer comme un pointer, elle levait un sourcil et continuait à parler avec ses amies.

Un jour, alors que je ne pensais même plus à l'Allemande, j'étais en bas à Santa Maria Formosa en train d'échanger un album de Gordon avec Bruno Fracassetti et Zanco, avec le regard toujours dirigé sur le pont de la Rugagiuffa pour voir si apparaissait Leonora Schena, je vis mon ami Lino Zavatta avec l'auxiliaire suivie de quatre Allemands se dirigeant vers moi. Je regardai autour de moi et j'en aperçus de tous les côtés : de la calle Longa, du fond de Santa Formosa. Un peu de glace, les illustrés dans la poche, je me précipitai dans la rue des Aveugles. Il y en avait deux, là aussi. « Hands up », crièrent-ils avec la mitraillette pointée vers moi. Ils m'arrêtèrent et m'emmenèrent au camp.

Il y avait là Lino Zavatta qui ne savait où regarder ; il restait les yeux baissés et faisait mine d'être mortifié. L'Allemande avait dû nous voir une fois ensemble. Ainsi elle s'était servie de lui pour me retrouver ; Lino Zavatta avait immédiatement accepté de faire le guide pour ne pas se retrouver, lui, dans l'embarras.

« Tu as vu que je t'ai fait prendre ? », me dit l'auxiliaire en anglais.

« Qui as-tu donc fait prendre ? », lui répondis-je en italien.

« Je t'ai fait prendre, hein, Sud-Africain ; tu as vu que je t'ai fait prendre ? », continuait-elle en anglais.

« Mais boucle-la ! Quel Sud-Africain ? Moi, je suis Italien. »

« Arrête de faire le malin et de parler italien », me disait toujours en anglais l'adjudant-chef qui commandait l'action. Ils étaient une quinzaine de la police maritime. Pour être sincère, à ce moment-là j'étais content. J'éprouvais en moi une étrange euphorie, j'étais comme ivre. Peut-être étais-je en train de me dédoubler inconsciemment dans l'inexistant Sud-Africain et je regardais tout de l'extérieur.

Bruno Fracassetti et Zanco étaient demeurés immobiles, les illustrés à la main. Les gens autour restaient à distance. Je savais bien à qui ils étaient en train de penser. Pour eux j'étais le héros d'un film, tourné en vrai. En réalité je me sentais dans la peau d'un acteur qui cherche à bien réciter son rôle. En effet, quand nous nous sommes mis à marcher vers Saint-Marc, je continuais à garder les mains en l'air, bien qu'un soldat m'eût demandé, dans toutes les langues qu'il connaissait, de les baisser ; et la chance me sourit : au bas du pont de la Rugagiuffa, nous avons croisé Leonora Schena.

Elle m'apparut très belle. Elle qui m'avait toujours ignoré porta sa main à la bouche et s'exclama : « Hugo... »

Très théâtral, je répondis entre les dents : « Laisse aller, petite... »

Quand nous fûmes près du quai des Schiavoni, ils s'arrêtèrent pour parler entre eux. Puis, ayant tourné derrière les Piombi, ils me poussèrent dans une petite cour et me firent mettre contre le mur.

« Bon Dieu, ils vont me descendre ici. » Je me suis mis à parler tout seul : « Ça fait rien, ça fait rien ! J'ai déjà tout fait. J'ai baisé. J'ai bouffé... J'ai tout fait, toujours content, je me suis beaucoup amusé... »

Ils m'avaient mis là pour que personne ne me voie, pendant qu'on attendait le canot armé qui devait venir nous chercher du Lido.

« Ils vont me flinguer dans la lagune », pensai-je. Quand nous fûmes loin de la rive, je dis à l'adjudant-chef : « Vous m'emmenez pour me flinguer ? » Maintenant que je parlais anglais, ils me répondaient.

Il me regarda, très surpris : « Pourquoi devrions-nous te tuer ? Reste tranquille ! »

« Eh ! Je sais comme vous êtes, vous autres. »

L'auxiliaire, qui était restée silencieuse jusqu'alors, recommença : « Tu as vu que je t'ai fait prendre ?... »

L'adjudant-chef lui donna avec la mitraillette un grand coup sur le pied : crash ! « Aaaah ! », cria-t-elle. Je n'y comprenais plus rien ; il l'appela « tas de merde » en allemand et il me demanda, très irrité : « Que sais-tu de nous autres ? »

« Je sais, je sais comme vous êtes, vous autres. Tirez-moi un coup dans la tête et qu'on en finisse, ne restons pas là à faire tant d'histoires ! »

Qu'il comprît ou pas, j'avais parlé en italien.

« Non, tu es Sud-Africain. Nous avons dit aux SS que nous avions mis la main sur un prisonnier de guerre ennemi et tu es Sud-Africain. Tu ne vas pas nous faire passer pour des cons. Et puis il vaut mieux pour toi être Sud-Africain. En tant qu'Italien, maintenant, tu finirais dans un camp de concentration en Allemagne. »

Ils m'emmenèrent à l'Excelsior où se trouvait le poste de commandement de la police maritime allemande. Ils commencèrent un interrogatoire bidon. Ils me demandèrent où et quand j'étais né. Je répondis « Rimini », ils se fâchèrent comme si je les avais personnellement offensés. Je compris qu'il n'y avait rien à faire. Avant le soir, ils m'auraient fabriqué un pedigree complet de Sud-Africain. Je me retrouvai de nouveau sur la vedette. Nous traversâmes la lagune dans l'obscurité, j'avais la bouche complètement sèche. Je pensais : « Maintenant qu'ils ont rempli tous leurs papiers, ils vont me liquider. » La nuit, on a toujours plus peur.

Sur la place Saint-Marc, deux soldats SS m'attendaient, pas très gais dans leurs longs imperméables goudron. D'après la direction que nous avions prise, je compris vite qu'ils me transportaient dans la prison de S. Maria Maggiore.

Je me rappelle encore la voix méridionale du gardien de prison, au bureau d'enregistrement. « Un insoumis, hein ! »

« Non, non ! Prisonnier de guerre anglais », dit un des SS.

« Ah ! Prisonnier anglais ! » Je me rappelle très clairement que le gardien ajouta un « bonsoir ». Je passai dix-huit jours en prison, ennuyeux et interminables ! En tant que Sud-Africain, on m'avait mis dans une cellule pleine de véritables Anglais.

Tout de suite, j'avais raconté ce qui m'arrivait, mais, eux, ne me croyaient pas.

Ils me prirent pour un mouchard et ne dirent plus un mot. C'était comme si on me donnait tort de tous les côtés. C'est cela la vraie solitude.

Jusqu'au jour où un monsieur me parla. Grand, avec une cicatrice au visage, il me raconta ce qui s'était passé depuis mon incarcération. Ma mère, avertie par Lino Zavatta, avait couru au poste de commandement SS. Mais là, ils ne s'étaient pas compris. Ma mère disait qu'ils avaient arrêté son fils, et eux répondaient qu'ils n'avaient arrêté aucun Italien. Quand Lino Zavatta lui expliqua qu'ils m'avaient arrêté en tant que Sud-Africain, ma mère commença à n'y plus rien comprendre. Quand elle retourna chez les SS, elle faillit elle aussi se faire arrêter comme maman d'un Sud-Africain ! Ce type au visage balafré me dit que les choses s'étaient arrangées grâce à l'intervention du secrétaire fédéral et du patriarche. Il m'expliqua que lui-même faisait travailler l'interprète pour les Allemands et que le capitaine des SS, Smuths, voulait me parler.

Juste avant d'entrer chez le capitaine, il me dit qu'il me ferait signe quand je devrais répondre oui ou répondre non. Le capitaine Smuths, c'était Dracula. Maigre comme un ermite, il portait un uniforme très bien coupé, le teint et les cheveux d'un même blanc, la face émaciée, la peau tendue sur les os du visage, les cheveux très courts pour bien montrer les oreilles en feuilles de chou. Sans lèvre supérieure, et des dents partout. Suivant les indications de l'interprète, je dis quelques oui, quelques non et signai quelques documents.

Le jour suivant, je sortais de prison pour avoir une autre surprise : avec ces signatures je m'étais engagé dans la police maritime allemande. En effet, dehors, je ne trouvai pas

seulement ma mère qui m'attendait avec ses « Mon chou-chou, bonjour ! », « Mon enfant, comment vas-tu ? », mais aussi deux marins allemands.

Quand l'adjudant-chef me revit, il sursauta. Il m'avait enfermé comme Sud-Africain et je revenais dans ses pattes comme marin allemand. Il me trouva, de toute façon, dans une situation très difficile. Nous allions en mer sur ces péniches armées qui servaient au transport du sel. En avant, en arrière de Chioggia, et par les vallées de Comacchio. Entre les Alliés en avion et les partisans armés, on pouvait à chaque instant y laisser sa peau ou la faire à quelqu'un.

L'armée, j'avais déjà donné en Afrique, par conséquent ça ne m'intéressait plus de voir comment cela se passait. De plus, je me trouvais du mauvais côté et dans le mauvais uniforme. Il me fallut de toute façon attendre vingt jours avant de pouvoir me sauver. Je dus dormir quelque temps dans les barques sous les ponts à Venise puis à Mestre ; je rencontrai Giorgio Bellavitis qui venait de faire sauter un pont quelque part avec une personne de l'« Osoppo ». Je me rendis sur l'Alto Tagliamento dans la maison d'un ami, Pemps Kellerman, un juif qui appartenait à une cinquième colonne en contact avec un certain major Schmit. Je trouvai beaucoup de vieux copains au milieu des partisans, mais je n'ai pas tenu le coup très longtemps, même pas une semaine : ils se prenaient terriblement au sérieux. Un soir, nous étions en train de faire un tour avec un chef appelé « Lolli Bacco » (celui-ci mourut ensuite, tué par un détachement cosaque aux ordres des Allemands de l'Adriatisches Küstenland), quand nous avons trouvé une sentinelle endormie. Ce type qui était avec nous s'est approché de ce malheureux qui dormait avec un fusil entre les mains et lui a mis le canon du pistolet sur la tempe. Je pensai qu'il voulait lui faire peur,

avec ce canon froid contre la tempe. Non. Il avait seulement attendu qu'il ouvrît les yeux pour appuyer sur la détente. Les yeux sortirent des orbites.

Peu de temps après, je passai les lignes où il n'y avait plus de soldats : enfin parmi les vainqueurs. Je me proposai — et ils m'engagèrent — comme interprète de la Popski's Private Army, de la Huitième armée, aux ordres du colonel belgo-russe Vladimir Peniakoff. Ils me donnèrent une tenue que, de jour en jour, je cherchais à améliorer. Quand j'arrivai à Venise dans une auto blindée canadienne, j'étais un magnifique Ecossais : pittoresque, presque autant que le Cameronian que j'avais vu monter la garde, huit ans auparavant, dans la péninsule du Sinaï. Les Vénitiens qui me reconnurent — le premier parmi eux fut le peintre Aldo Polato — ne savaient, au début, que penser : six mois auparavant, ils m'avaient vu arrêté par les Allemands comme quelqu'un d'important et maintenant je rentrais avec les vainqueurs, accoutré de cette façon ! Avec la guerre qui finissait, chacun rêvait d'héroïsme et d'aventure : jusqu'au soir, les Vénitiens parlèrent de moi, chacun avait l'air d'en savoir plus. Le peuple, dans son imagination, s'orienta sur un personnage du type Scarlet Pimpernel[16]. Pour Rino Tarella, au contraire, j'étais un agent de l'Intelligence Service.

J'allais souvent au poste de commandement des partisans. Ils s'étaient installés dans les bureaux de Marco Foscarini. Je trouvai Rino Tarella derrière un bureau ; bien sûr, tous à un moment donné finissaient par avoir envie de se trouver derrière un bureau.

Les avions avaient fait des lâchés parfaits sur le Cansiglio. Du ciel, avaient plu armes et médicaments. Il suffisait d'aller faire un tour pour les ramasser. Tarella était

convaincu que c'était moi qui avait indiqué les positions exactes des regroupements partisans.

« Intelligence Service... hein, Hugo », me dit-il.

« Mais Rino, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? »

« Même maintenant... tu ne peux pas le dire, Hugo ? »

Alors que nous étions là à nous raconter ces futilités, je reconnus, dans un groupe de prisonniers, assis par terre dans le salon, l'interprète qui m'avait sorti de prison. Je me rappelais son nom, et, l'air de rien, je demandai à Rino Tarella s'il savait quelque chose. J'expliquai que les Néo-Zélandais avaient besoin de l'interroger. Tout content d'être utile, Tarella m'en fit cadeau. Il voulait même me donner une escorte.

Quand nous fûmes dans une ruelle sombre, je demandai à ce balafré :

« Me reconnais-tu ? »

« Oui, tu es le fils de Rolando Pratt. »

« Bien. Tu m'as fait sortir une fois. Maintenant, c'est mon tour. Comme ça, nous sommes quittes ; d'accord ? »

« Bien, oui ! », répondit-il en regardant par terre.

« Et je ne t'enrôle nulle part... Va donc chez toi et reste caché. Compris ? »

Il me prit au mot, car je ne l'ai plus jamais revu. Le soir ne tombait pas sans qu'il ne se soit passé quelque chose. Il y avait une énergie dans l'air qui semblait faire couler la vie plus vite. Le soir venu, on s'éclatait en beuveries mémorables. Un jour — j'étais justement en train de me préparer — j'avalais, en prévision de ces excès, une grande assiette de pâtes et de haricots dans le restaurant « Alla Carbonara ». Pendant les derniers temps de guerre, ce restaurant fut un lieu important. En plus des putains, le soir, partisans et Brigades noires y mangeaient ensemble. A cette époque, je le fréquen-

tais avec Gigi del Maschio, un champion de lutte, et son formidable groupe d'amis, de joyeux aventuriers, princes albanais, Vénitiens anglais, mélangés. A l'intérieur, il n'était jamais rien arrivé, mais autour de ces tables avaient mûri des tragédies : des jeunes gens, qui avaient mangé en voisins dans la nuit, s'étaient tiré dessus dans cette géographie compliquée de casbah qu'est Venise. Je m'étais aperçu, tandis que je mangeais, qu'un vieux ne m'avait pas quitté des yeux. Quand je sortis, je compris qu'il me suivait. Le carreau de la porte avait servi de miroir : je l'avais vu se lever et se faufiler entre les chaises et les tables. Je m'esquivai dans une ruelle et attendis. Je cherchais dans mes souvenirs mais j'étais certain de ne l'avoir jamais connu. Il me trouva tout de suite et vint se mettre devant moi. Comme tous les ivrognes, il tenait son visage tout près du mien.

« Me feras-tu une faveur, fils ? », me demanda-t-il. Il n'avait plus aucune dent et de sa bouche sortait un vénitien incompréhensible. Il était complètement saoul.

« Oui, mon vieux ! Dis-moi. » Je m'étais déplacé et l'avais pris par le bras pour ne pas avoir son haleine en plein visage. « Viens avec moi, viens... », disait-il.

Je lui demandai de nombreuses fois de quelle faveur il s'agissait, il marmonnait des phrases incompréhensibles. Je compris seulement qu'on lui avait tué son fils il y a peu de temps, et nous, nous étions en train d'aller dans un endroit qu'il connaissait bien. Nous nous arrêtâmes devant un petit portail dans une ruelle obscure et silencieuse, une maison de riches. Nous frappâmes, personne ne répondit. Le vieux donnait des coups de pied dans la porte, il tomba même par terre. Puis il sortit de sa poche un pistolet et tira sur la serrure. Il ne rompit ni le silence ni la serrure. Je savais que dans toutes les maisons de la ruelle il y avait des gens :

pourtant pas une fenêtre ne s'éclaira, personne ne descendit dans la rue. En cet instant, je me souvins d'un soir en Afrique où les rebelles étaient venus lancer des grenades sur la maison d'un ouvrier italien, un ferblantier bizarre qui vivait seul. Nous étions à table, en train de manger et nous entendions ces coups dehors et cet Italien qui criait : « Au secours ! Ils me tuent » ; je me rappelai tous ces regards dans les assiettes à soupe, chez moi, et ces cuillères de l'assiette à la bouche, de l'assiette à la bouche, comme si de rien n'était.

Nous nous mîmes à donner des coups d'épaule dans la porte. Le vieux ne décuitait pas ; soudain il s'éloigna. Je le vis qui s'appuyait au mur et vomissait. Il revint avec un visage encore plus défait qu'avant. Il s'essuya le visage mouillé par la sueur et les larmes avec la manche de sa veste. Il avait toujours en main le pistolet. Je ne savais plus si je restais à côté de lui pour lui faire une faveur ou si j'étais en train de le protéger, lui et le monde entier, de son désespoir. Nous nous étions assis par terre quand, sous la seule pression de nos dos, le portail s'ouvrit. Je me retrouvai au sol, les jambes en l'air, moitié dehors, moitié dedans. Le vieux, avec cet emportement typique des ivrognes, sauta sur ses pieds et me marcha dessus pour entrer. Je le rattrapai alors qu'il montait un escalier, deux marches à la fois : il avait le visage d'un fou heureux : « Allez, fils, allez... », me disait-il.

En haut, dans un salon, nous avons trouvé une dame d'âge moyen. Elle cherchait à se donner une contenance, mais on comprenait très bien qu'elle était paralysée par la terreur. Elle n'ouvrit pas la bouche. Elle restait immobile, debout, comme figée.

Le vieux cria : « Où est-elle ? Où est-elle ? »

Il se mit à regarder derrière les divans et les fauteuils. Il s'approcha de la femme et lui cria : « Nous ne tuons personne, nous, nous ne tuons pas. »

Cette phrase, qui sembla laisser indifférente la femme, au moins me rassura-t-elle.

J'entrai aussi dans le salon et demandai au vieux : « Qui cherchons-nous, mon vieux ? » « Une putain, fils. Une grande putain qui a fait tuer mon fils ! »

Nous l'avons vite trouvée. Elle était dans une chambre et tira les draps jusque sur son visage. J'allumai la lumière. Le vieux fit voler draps et couvertures. Elle était vêtue, les chaussures aux pieds. « Déshabille-toi. Tout de suite. Fous-toi à poil, sale putain ! », cria le vieux.

« Que voulez-vous me faire ? », demanda la fille avec un filet de voix. Elle gardait les yeux fermés.

« Un cul comme ça, traînée », lui hurla-t-il au visage.

« Non, non, non », répétait la fille.

« Allez, allez dépêche-toi ! Mon fils aussi a dû crier « non » quand ils l'ont mis contre un mur. » Il parlait comme un infirmier qui doit convaincre un malade d'avaler un médicament. Il s'était mis dans la tête de faire quelque chose et il voulait la faire. Il était certain que, après, il se sentirait mieux. La fille sauta du lit, comme si elle voulait se sauver. Le vieux avait dû désaouler d'un seul coup. Il la saisit et la fit voler par terre. Alors, elle se releva et, lui tournant le dos, elle commença à se déshabiller. Instinctivement, je fermai la porte. Quand elle fut nue, elle s'allongea sur le lit et se mit à quatre pattes.

« Allez, fiston, donne-lui une belle enculade », me dit le vieux, faisant un signe de la tête.

C'était cela le service qu'il me demandait.

« Moi ? », demandai-je comme un idiot. Je ne m'étais pas déplacé de devant la porte. Le vieux parut déçu. « Tu m'avais promis que tu me ferais une faveur. » Je m'approchai de la fille et me penchai sur elle. Je regardai son profil, elle était assez vilaine. Elle fermait les yeux.

Je ne sais vraiment pas comment j'ai pu réussir avec le vieux qui restait là à regarder et à penser à son fils, et avec la mère qui s'était approchée de la porte et implorait : « ... ne lui faites pas mal, ne lui faites pas trop mal. »

Il est encore vivant, maintenant, ce vieux. Si nous nous rencontrons dans un bistrot à Venise, il veut toujours m'offrir à boire et parler de cette nuit. Cette fille-là est devenue une énorme dame avec plein d'enfants. Elle ne me salue pas et si, sur le vaporetto, l'unique place assise qui reste libre est à mon côté, elle reste debout.

Les guerres, comme les querelles, ne peuvent pas finir brutalement comme elles ont commencé. La guerre commence un jour, mais sa fin dure toute une période. Moi, j'errais avec bonheur, dans cette période.

Quelques jours après mon retour à Venise, je laissai les Canadiens pour les Néo-Zélandais. Je m'étais présenté au général Freyberg, le visage couvert de gribouillis maori faits avec un crayon à copier, disant que les Ecossais m'envoyaient chez lui en tant qu'interprète. J'avais déjà vu, en Afrique, ce qui arrive à une armée victorieuse : avec la tension qui se relâche, tous deviennent bien disposés. Ayant aussi remarqué que, dans l'armée anglaise, les signes distinctifs des qualifications se comptent par milliers, je m'en fis broder un personnel chez moi : « Individual Soldier ». Je me cousis sur la chemise cette nouveauté absolue. Je m'étais attribué le titre, premier exemple dans l'histoire des armées, de soldat qui combat pour lui-même.

J'errais dans l'Hôtel Danieli où les Anglais avaient établi leur quartier général, comme le plus important et le plus occupé des soldats. En réalité, ma tâche la plus importante se situait entre celle de l'imprésario et celle de l'entremetteur. Je devais organiser des spectacles pour les troupes au Lido. Comme maquereau, je réussis la chose brillamment : je ne cherchais pas à racoler ici et là, je livrais en bloc : belles, laides, jeunes, vieilles : toutes les ouvrières de la cotonnerie. Comme spectacle, c'était, dans son ensemble, un chose absurde, mais moi aussi je faisais mon numéro burlesque et j'avais même un nom d'artiste : Ongaine. « Tonight and every night in thrilling performance. » Le rideau se levait sur moi, debout sur un grand bidon, je dansais et chantais, accoutré comme Al Johnson. La nouveauté était celle-ci : le bidon était plein de sciure et nous avions fait de gros trous dans le fond de sorte que la sciure s'écoulait lentement sous la scène et petit à petit, pendant que le niveau baissait, je disparaissais dans le bidon. Ils étaient tous pliés en deux. Il me fallait passer toute la soirée à me faire avaler par le bidon, à coups de bis. Moi aussi, pauvre bougre, que n'ai-je pas fait dans ma vie pour qu'ils soient tous contents ? Ces Anglais n'ont jamais bien dû comprendre qui j'étais. En réalité, je pense qu'ils ne se le demandaient même pas.

Celui qui, peut-être, se le demande encore aujourd'hui, c'est Dracula, la capitaine Smuths. J'étais avec des compagnons d'armes néo-zélandais sur la Strada Nova quand je vis arriver en file un groupe de prisonniers allemands. Ils étaient nombreux mais, avec le visage qu'il avait, je reconnus vite le capitaine Smuths. J'ai couru près de lui et lui ai crié : « Remember me, remember me ? I am Hugo Pratt. Remember me, mister Smuths ? » Il se rappela et me

reconnut parfaitement bien, malgré mon changement d'uniforme.

Maintenant, je pense qu'il n'a jamais eu le courage d'avouer à ses amis habitants, là-haut, en Allemagne, qu'il avait engagé un aviateur sud-africain dans la police maritime allemande. Mais, avec certaines personnes, certainement aura-t-il cherché à se confier. Je pense que, de temps en temps, il doit dire à sa femme : « Quelle organisation, les ennemis ! Autre chose que nous ! Une fois, nous avons capturé un pilote anglais, à Venise ; le temps de l'enfermer en prison et déjà il s'était trouvé une mère vénitienne, un grand-père fondateur des Faisceaux de combat de la ville, un interprète à sa solde, tous prêts à répondre de lui. Mais cela n'est rien, même le secrétaire fédéral fasciste et le patriarche étaient de son côté. Les Anglais, eux, oui ! ils étaient organisés. »

Chapitre III

Imaginez avoir rêvé d'Amérique pendant cinq ans. Pas d'un endroit précis de l'Amérique, au nord, au sud ou au centre. Non. Vous avez rêvé d'Amérique comme d'un nom, d'une situation, d'une drogue, d'un sursis, d'un élargissement, d'une évasion, d'un commencement, d'un eldorado, d'une aventure, d'une jouissance physique ou d'une fugue. Imaginez avoir rêvé d'être hissé à bord de tant de navires et d'avoir été autant de fois arrêté.

Et un jour, vous vous trouvez sur le bateau, avec le billet et tout, et les bagages, et une fiancée qui salue sur le quai avec la détestée-aimée Italie qui s'éloigne ; avec l'horizon qui tombe sur la poupe tandis que la proue du navire, vague après vague, ouvre pour vous les portes du monde. Et vous avez à peine plus de vingt ans. Sur la terre qui, après avoir soulevé un décor de montagnes, s'engloutit dans la mer, vous laissez votre passé, inextricable écheveau de coïncidences vous introduisant dans ce futur imprécis qui se trouve en un autre lieu. Je me sentais hors du temps. Si le présent est une abstraction mentale pour distinguer le passé du futur, moi, entre les deux, je ressentais l'émotion d'un goéland suspendu et immobile en plein ciel, je sentais le rythme de la vie.

J'étais en voyage vers l'Argentine avec quelqu'un que je

préfère ne pas nommer. Billet payé et contrat de travail avec l'« Editorial Abril ». Je me demandais : « Es-tu un dessinateur ? » Vingt années ont passé depuis ce premier départ pour l'Amérique et je ne me suis pas encore répondu. Je crois, en ces vingt ans, avoir dessiné six mille pages de bandes dessinées. Ou neuf mille ?

L'amitié avec celui que je préfère ne pas nommer s'acheva dans l'instant précis où nous montions dans le bateau. On pourrait aussi dire que quand nous fûmes sur le bateau, nous découvrîmes ne pas être amis. Je ne saurai dire maintenant si je choisissais avec le départ de m'émanciper ou s'il existait déjà un antagonisme. En fait, nous ne devînmes ni indifférents ni agressifs. Le fait est que nous étions sur le même bateau et nous ne parvenions pas à faire une bonne querelle d'hommes, même après avoir réussi à inventer un bon motif pour nous disputer.

Quoi qu'il en soit, avec Faustinelli nous avons fait l'« Asso di Picche » (l'As de Pique), ce beau petit journal de *comics* qui maintenant a une place importante dans l'histoire de la bande dessinée italienne et dans ce que recherchent les collectionneurs. Une place méritée, parce que ce fut le travail — fait avec enthousiasme et amour — d'un groupe de jeunes qui en finissaient avec une tradition dépassée et qui cherchaient à faire quelque chose de neuf. Ce fut une belle époque. On travaillait en amitié. Battaglia, Bionda, Damiani, Ongaro, Giorgio Bellavitis, Faustinelli et moi réussîmes à sortir, au milieu de mille problèmes, avec des interruptions, avec des hauts et des bas, une quinzaine de numéros. Je pense que pour chacun de nous ce fut une expérience importante. J'eus l'opportunité d'apprendre ce travail « étrange ». En réalité, j'en apprenais la moitié. Faustinelli m'enlevait la feuille des mains quand j'avais fait

le tracé au crayon et le finissait en passant l'encre de Chine. Il disait que je n'en étais pas capable, que j'aurais tout abîmé, faisant seulement des ombres chinoises.

Faustinelli m'acceptait pour ce que j'étais : un instable. On ne pouvait pas beaucoup compter sur ma présence. J'avais souvent le feu au derrière et je partais n'importe où, jusqu'à ce que je décide d'aller en Amérique. La chose fut vite résolue. Le temps de grimper à bord d'un bateau et d'être rejeté par-dessus bord habillé et avec les chaussures attachées autour du cou : sans cérémonie. Le plus gentil fut un marin finlandais qui me demanda d'abord si je savais nager. Et moi qui lui répondis oui tout de suite, pensant que c'était l'élément positif pour me garder à bord... Mais mes absences les plus longues concernaient l'Europe. Elles ne finissaient pas autrement qu'avec le marin finlandais, mais la conclusion était retardée. Je fis un voyage à Rome pour être engagé dans la Légion étrangère. Je me retrouvai devant le bureau d'un vieux sergent de la Légion. Je fis tout mon cinéma, avec faux nom et des tas de mensonges. Mais, lui, il était « maudite-ment » vrai, comme le bandeau noir qu'il portait sur un œil. Il sortit d'un tiroir le télégramme qu'avaient expédié mes proches, m'appela avec mon nom et me demanda pourquoi je voulais m'engager.

Et moi qui n'avais pas encore compris que je ne pouvais plus jouer la comédie, je repliquai que je n'avais jamais entendu dire qu'à la Légion on vous demandait le motif de votre enrôlement. Lui, alors, devint le sergent de la Légion qui gueule et qui fait dans le genre « je te fais un cul comme ça ». Quand il se calma, il m'expliqua qu'il y avait une convention entre la France et l'Italie qui faisait qu'ils ne pouvaient recruter dans le pays, et me dit que si je voulais vraiment devenir légionnaire, il me fallait rejoindre la

frontière à Tende et, de là, on m'extraderait à Marseille. Mais je ne devais pas avoir encore bien compris comment allaient les choses, car je demandai : « Quel moyen de transport mettez-vous à ma disposition pour rejoindre Tende ? »

Je lui fis perdre patience, au sergent. « A pied tu y vas, à Tende, couillon. A pied, parce que tu dois devenir un légionnaire... », cria-t-il. Ainsi il me sauva. C'était un brave homme, avec une terrible figure d'oiseau de proie.

J'avais rejoint Rome avec un ami vénitien. Je l'avais convaincu à Venise d'aller à Rome pour s'engager dans la Légion. Je retournai à la maison ; lui, je ne sais pas s'il rejoignit Tende à pied, mais il s'enrôla. Avant de mourir en Indochine, il m'a envoyé une carte postale sur laquelle était écrit « Vive la Légion ! ».

Même le voyage à Linz se termina avec un uniforme qui me gueula au visage, un Russe cette fois. J'étais allé là-haut trouver une fiancée. Je ne devais pas avoir les idées très claires quant aux visites à rendre aux fiancées. Je me souviens que le plus important me semblait d'arriver avec un appareil photo. Je réussis à m'en faire prêter un par un Arménien qui faisait la cour à ma mère.

Trois photos me sont restées de ce voyage, floues et bougées. L'appareil était très, très vieux et en mauvais état, mais peut-être était-ce moi qui ne savais pas y faire. Ce voyage réussit, grosso modo, comme les photos. Je me rappelle qu'en ville il y avait plein d'arbres surchargés de pommes. Nous allions nous promener, et nous mangions ces pommes. J'aimais bien cela et j'aimais beaucoup aussi cette fiancée. Elle me plaisait, même si elle était presque en vêtement folklorique et avait un visage blanc et rouge comme une pomme. Elle me dit que nous devrions aller ensemble dans

la grotte des petits nains ; en petit train, dans la grotte des petits nains. Nous traversâmes toute la ville en tram. Quand nous descendîmes du tram, elle dit que, puisque nous y étions, cela valait la peine d'aller voir sa grand-mère. La petite vieille décida que j'étais un soldat américain, et il fut impossible de lui expliquer qu'elle se trompait. En effet, j'étais habillé avec brodequins, pantalons, chemise et anorak, l'ensemble provenant de l'armée américaine. Mais, en ces temps, il s'agissait plus d'une solution pratique que d'un choix délibéré : ça ne coûtait pas cher. Après, nous sommes allés dans cette grotte et je me demandais si cette fiancée n'était pas un peu débile. Grand et costaud, je n'arrivais pas à tenir dans le petit train pour enfants. Dans la grotte, il y avait ces petits nains en plâtre à voir : une chose teutonique complètement crétine. Même les Suisses ne parviennent pas à en arriver là. Je transpirais à cause de l'embarras et j'étais rouge de honte. Elle ne finissait plus, cette grotte, et il y avait partout des petits nains qui agitaient les petits marteaux. Sur le chemin du retour, les Russes arrêtèrent le tram sur le pont et montèrent pour le contrôle des permis. Comme je le sus plus tard, il se limitaient à contrôler le passage de la zone russe à la zone alliée et non l'inverse. Les habitants de Linz avaient un laissez-passer écrit en quatre langues, et moi, mes habits d'Anglo-Saxon. En russe, je savais seulement dire « tovarich », mais cela n'a servi à rien, et je fus emmené au poste avec, auprès de moi, cette fiancée aux petits nains qui pleurait. L'officier russe parlait un peu l'anglais et connaissait quelques mots français. Je ne savais vraiment que dire ; je ne pouvais certainement pas raconter que nous étions venus là pour voir la grotte des petits nains. Par gestes et phrases simples, je lui fis comprendre que j'étais amoureux de cette fiancée et que, en

nous promenant, nous avions franchi la limite de zone sans nous en apercevoir.

En 1934, en dépit du communisme international, la « Pravda » fit un clin d'œil aux Russes et pour la première fois écrivit : « ... notre bien-aimée Patrie... » autorisant un peuple à être nationaliste. Notre officier devait être complètement nationaliste et avoir une haine particulière pour tous les peuples de la terre. Je crois pourtant que son attitude en ce qui concerne les Italiens était irrationnelle : les Italiens lui faisaient tout simplement perdre son calme. Je ne réussis pas à bien comprendre ce qu'il cria. Dans ses phrases, les mots mandolines, amour, sole mio et frontières revenaient toujours. Il me signa un permis et m'envoya au diable, pourvu que j'y allasse en courant. Ce fut mon premier contact avec les Russes. D'autres suivraient, durables et importants. De toute façon, pour voyager, permis et passeports ne suffisent pas. Il faut aussi de l'argent. Avec l'« Asso di Picche » personne ne s'enrichit, pas même Faustinelli qui était le chef ; pour cela, les voyages que je fis dans ces années-là étaient des aventures, mais compliquées par le problème de la faim, du gîte et, enfin, par l'intervention des policiers. En France, il n'y eut pas de policiers mais un million d'oiseaux me recouvrirent de petites fientes. Je me baladais en Provence. Je voulais voir les paysages peints par Van Gogh, je cherchais surtout le pont d'Arles. Je mangeais comme je pouvais et je dormais où je me trouvais. Un soir, justement, le sac sous la tête, je m'allongeai sous un grand arbre pour dormir à la belle étoile. Je rêvai de Van Gogh sous un nuage d'oiseaux. Le matin, quand le soleil se leva, ce fut une explosion de trilles, de battements d'ailes et de fientes. Je me sauvai par les champs, à la recherche d'un canal. Je trouvai un coin où

me laver, mais pas le pont de Van Gogh. Pour lui, je dus attendre vingt ans.

Pendant qu'on réussissait encore à sortir l'« As de Pique », je réussis à m'offrir un voyage en Angleterre, ma première brève incursion à Londres. Puisqu'il n'y avait pas de fric pour l'hôtel, il fallait s'accommoder des bancs publics. J'étais en train de faire un beau rêve à la Victoria Station quand un policier me donna un coup de bâton sur la semelle de mes souliers. Même les policiers anglais, les bobbies, ont leur bâton : ils le portent caché dans une couture camouflée le long du galon du pantalon.

Ce fut au retour de ce voyage à Londres que je me déplaçai à Trieste avec des amis vénitiens. A cette époque, Trieste n'était pas italienne, c'était une sorte de ville libre, occupée par les Anglais.

Les villes libres sont toujours occupées par quelqu'un. Je ne sais sur les bases de quel critère, ou de quelle information ou de quelle espérance nous pensions qu'à Trieste il était possible de monter sur un bateau pour rejoindre l'Amérique. En ce temps-là, on allait quelque part avec un but précis qui devenait vite une excuse cachée : en réalité, la fin de la guerre n'avait pas ramené la paix dans nos esprits.

Les amis vénitiens avec qui j'étais parti se perdirent en route, je me retrouvai comme ça, seul et disponible, face à tout ce qui pouvait arriver, mais complètement affamé. Dans cette situation, on ne rencontre jamais, mais alors vraiment jamais, quelqu'un qui t'offre le repas. Non, on trouve toujours un affamé. Je rencontrai Kramer. Un Hongrois, un vrai personnage. Lui aussi avec l'idée fixe de rejoindre l'Amérique, et aucune idée précise sur la manière d'y aller. Il était un de ces rares personnages, extrêmement rares maintenant, qui n'ont de lieu où retourner, ce qui fait

que leur vie est une aventure totale. Il s'était battu dans l'armée hongroise, aux côtés des Allemands. Quand il se trouva devant les Russes, il se sauva. Il se sauva au sens le plus précis du terme : il se mit à courir à toutes jambes, se débarrassant de l'uniforme sans s'arrêter. Mais courut-il en rond ou se trompa-t-il de direction, il se retrouva au milieu des Russes. Ils le prirent pour un paysan du coin. Ils l'enrôlèrent immédiatement. Il passait les munitions ou les grenades à une batterie qui bombardait ses camarades. Il était arrivé à Trieste à pied, suivant les cours d'eau, les gens, les armées, tout ce qui allait vers la mer.

Nous nous promenions en ville, quand nous avons reçu une offre de travail. Un jeune Slave aux cheveux blancs — peut-être un albinos — vint vers nous et nous dit qu'il était intéressé par le commerce des peaux de chat. Nous devions capturer les chats, les tuer, les écorcher et, lui, nous achetait les peaux. Je pense qu'il voulait, ainsi, rentrer dans la fourrure. Il nous indiqua immédiatement une proie qui l'intéressait : un gros matou blanc, allongé sur le bord d'une fenêtre, au rez-de-chaussée. Kramer alla tout de suite vers l'animal. Ce chat avait une particularité : il souriait. Il nous regardait et il riait. Mon ami hongrois tendit une main, confiant. Le chat lui donna immédiatement un grand coup de griffes. Il lui avait déchiré toute la main jusqu'au sang. J'ai vu la haine entre Kramer et le chat : et l'autre qui souriait. Je dis à Kramer : « Comme ça, nous n'arriverons à rien, il nous faut un sac. » Je l'entraînai et il me suivit, hypnotisé par le chat. Quand nous sommes revenus avec un sac à sciure, le chat n'y était plus. Nous nous sommes assis sur le bord du trottoir. Nous sommes restés là des heures, avec les gens qui nous regardaient, soupçonneux. Un agent à bicyclette s'arrêta pour nous demander ce que nous faisions

assis par terre. Quand le chat ressortit, le Slave, qui était toujours là pour nous surveiller du bout de la rue, avança vers nous et dit qu'il attraperait le chat lui-même. L'animal ne lui fit aucun mal, ils étaient tous les deux blancs de poil. Avec le chat dans le sac qui se débattait et miaulait comme un désespéré, nous courûmes vers le port. Kramer proposa de le noyer, mais le Slave disait que la peau serait abîmée. Ils discutaient de cela quand le Slave ramassa une pierre et se mit à donner des coups sur le sac. Des cris déchirants sortaient du sac. Kramer n'en pouvait plus. Qui sut ce qui lui prit, il se jeta sur le Slave et une bagarre homérique s'ensuivit. Tout le monde criait. Le chat réussit à sortir du sac. Il avait un œil qui pendait hors du crâne, le museau sanguinolant et les dents cassées collées aux poils. Nous nous sommes tous mis à courir avec le chat qui tombait d'un côté et de l'autre, qui se relevait et qui nous poursuivait pour se venger. Kramer, le Slave et moi avons fini par monter sur un bateau ancré au port. Il n'y avait personne à bord et nous sommes descendus jusqu'aux timoneries. Nous nous y sommes embusqués en attendant que quelque chose arrivât. Il ne se passa rien. La faim revenait, exaspérante. Nous étions en train de convaincre le Slave de laisser tomber la fourrure et de venir avec nous en Amérique, quand nous avons entendu des voix sur le quai. Nous sommes sortis de notre trou et nous sommes descendus à terre. C'était un groupe joyeux d'ouvriers et d'ouvrières, filles et garçons qui allaient danser. Ils allaient dans une guinguette pour un concours de danse. Nous nous sommes joints au groupe. Les jeunes nous expliquèrent qu'avec ce bateau nous ne serions pas allés loin : il était en démolition. Nous l'avons regardé et avons découvert que, en effet, il manquait déjà des pièces. Très bien. Comme des chiens truffiers, nous nous sommes mis

derrière les beaux culs des filles triestines, hautes sur pattes, et nous nous sommes retrouvés au dancing. Là, enfin, on put manger. Le truc marchait comme ça : sur la piste se déroulait une compétition de résistance ; tout autour le public pariait et encourageait les danseurs à grands cris. Les couples avaient le droit de se restaurer. Je m'enfilai un tas de petits pains. Je me remplissais la panse et, en attendant, je dansais comme un fou le guitare-boogie. Le public pensait : « Celui-là danse décontracté ! » Et il pariait sur moi. Une fois rassasié, je descendis de la piste. Un grand tumulte se déclencha. Ils criaient que je m'étais fait péter la panse à force de bouffer, et qu'ils avaient parié sur moi. Avec Kramer je me retrouvai balancé dans la rue. C'est à ce moment-là que nous avons perdu le Slave. Peu après, en marchant dans la ville sans but, nous réussîmes à nous introduire dans un autre groupe de fêtards. Les bouteilles d'alcool circulaient. La tension qu'arrive à créer un groupe quand d'un commun accord ses membres ont décidé de se saouler nous exaltait de plus en plus. Nous allâmes dans un hangar, un espèce de garage abandonné ; là, des belles filles nous ont rejoints, quelques officiers russes, peut-être des observateurs militaires arrivèrent, chargés de bouteilles de vodka. Une vraie fête. Il y avait des types qui arrivaient, buvaient et repartaient. D'autres arrivaient et restaient, parce qu'ils étaient bien, ou, comme nous, ne savaient pas où aller, ou enfin, et il s'agissait des plus nombreux, parce qu'ils avaient trop bu pour prendre une quelconque décision.

On buvait ces alcools à la bouteille, vodka, gin, slivovitch, cognac ou whisky. Dans cette atmosphère, d'un instant à l'autre, tout pouvait arriver. En effet, tout à coup, les Russes baissèrent les rideaux, prirent quelqu'un, lui bandèrent les yeux et lui mirent un pistolet en main.

Kramer eut le temps de me crier : « Nous rigolons avec les Russes, les voilà de nouveau avec leurs conneries » et nous nous sommes retrouvés dans le noir complet.

On entendit une voix « hou, hou !... hou, hou ! » et la réponse immédiate d'un coup de feu : « Sbam ».

Compris le jeu ?

Les rideaux de fer avaient été baissés et ceux qui étaient dedans, étaient bloqués là. Les coups du chargeur n'en finissaient pas ; de toute manière je ne fis même pas une fois « hou, hou », j'étais trop occupé à me cacher. Si, dans la bagarre, je touchais le corps moelleux d'une fille, je me mettais derrière elle et je la serrais et je la poussais. Je tenais à la vie. Dès que possible, nous avons foutu le camp, puis dormi dans un wagon. Nous nous sommes reposés, ivres et contents, jusqu'au matin, quand naturellement des policiers arrivèrent. De grandes putains, les policiers de Trieste, alors. Ils souhaitaient que la ville devienne une sorte de Tanger de l'Adriatique et jouaient aux durs : « Qui êtes-vous ? Où allez-vous ? Que faites-vous ? Le permis ? Le passeport ? »

Par chance, je me souvins d'un cher ami triestin, Claudio Fabro. Il fut très gentil et vint tout de suite au poste de police me cautionner. Kramer finit dans un centre de triage pour réfugiés, et je pus retourner à Venise chez Faustinelli qui m'attendait avec la plume et l'encre de Chine. Je revis Kramer au Cercle hongrois de Buenos Aires ; Claudio Fabro, par contre, je l'ai revu il n'y a pas longtemps : il avait déménagé à Milan, plein de problèmes et de courage. Lui aussi fait des bandes dessinées maintenant.

Avant le départ pour l'Argentine, il y eut d'autres voyages encore, des courts et des longs. Il y eut beaucoup de fiancées, et il y eut le rugby : je me demande, aujourd'hui,

comment je faisais pour trouver le temps pour l'« Asso di Picche ».

J'ai trouvé un carton de photos durant le dernier déménagement à Malamocco. J'en ai sorti des images qui me rappellent les voyages que j'avais presque oubliés, mais les numéros de l'« Asso di Picche » se sont envolés avec toute cette première période de travail.

Ce devait être un bon travail pour l'époque car une importante maison argentine comme l'« Editorial Abril » s'y était intéressée et avait acheté les droits de reproduction. Nous ne connaissions pas toutes ces choses-là. Faustinelli était un chef très réservé. Il nous faisait des surprises. Il me dit, ainsi qu'à Ongaro, que l'agent pour l'Europe de l'« Editorial Abril » passerait par Venise. Une rencontre brève mais importante eut lieu avec cette Finzi ; elle était de passage et nous parla. Depuis le marche-pied du train, elle nous demanda si nous voulions aller travailler à Buenos Aires. Elle avait dû être, certainement, d'une très grande beauté. Elle portait une rose rouge sur son sein. Je dis à haute voix : « Avec qui peut-elle arroser la longue tige de cette rose ? » Elle dut entendre car elle se mit à rire. Ce fut la seule chose que je dis. Mais c'est peut-être à cause de cette phrase que je me retrouvai avec Faustinelli sur le bateau pour l'Amérique.

Nous avons embarqué à Gênes. Jusqu'à ce que le bateau ne lâche ses amarres, tout se passa normalement. Nous avions fait le voyage en train depuis Venise, accompagnés de ma fiancée et du père de Mario. Pendant la nuit, en train, je me serais volontiers envoyé la fille du laitier, une gentille fille qui, à force de sabayon aux biscuits de Savoie et de raviolis au fromage blanc, m'avait tant fait engraisser que j'avais dû arrêter le rugby. Mais elle avait peur que le père de Faustinelli se réveillât.

Tout se passa donc bien et le bateau prit la mer. Depuis ce moment-là, nous ne nous sommes plus regardés en face, et nous sommes arrivés en Amérique sans dire un mot. Je me mis avec certains joueurs de cartes, et je faisais le viveur. C'est un joueur professionnel grec, Leonidas, qui me sauva.

Il m'avait regardé un moment en silence pendant qu'on jouait. Puis il m'avait appelé à part et m'avait demandé combien j'avais d'argent à foutre en l'air. Il battit les cartes et me fit voir comment on s'y prend pour tricher. Il me dit que cette habileté ne suffisait pas. Il fallait aussi un bon associé, et le surveiller afin qu'il ne se mette pas d'accord en cachette avec l'adversaire, pour ne pas être ainsi le dindon de la farce.

Il me raconta l'histoire de sa vie, il y avait des fuites à Constantinople, des couteaux et des gangsters. Je lui étais sympathique et il m'avait expliqué en un voyage ce que, lui, avait appris en de nombreuses années, dans une école très dure, sans livre de référence, sans maître et sans examen de repêchage. J'appris encore autre chose, à peine avais-je mis les pieds en Argentine. Je profite encore aujourd'hui de cet enseignement. Quand le bateau accosta à Buenos Aires, tandis que tous les passagers se démenaient, Mario et moi nous nous présentâmes sur le pont pour voir le paysage. Quand il n'y eut plus de confusion, nous débarquâmes. Un des propriétaires de l'« Editorial Abril », Terni, était venu nous chercher et nous accueillit avec cette phrase : « J'étais venu pour voir si vous étiez les premiers ou les derniers à descendre. Et vous avez été les derniers. »

Ce fut une douche froide pour moi. Je me dis tout de suite : « Ami, à partir de maintenant tu dois te débrouiller pour être toujours le premier ! » De toute façon, en avance ou en retard, nous étions en Amérique. Je me trouvais avec les pieds sur le « cul » du monde. Bon, la tête en haut ou la tête en

bas, mes pieds étaient sur l'Amérique. Je les sentais s'enfoncer dans une terre pleine de pétrole. Je vis plein de palmiers, dans le taxi qui nous conduisait à l'hôtel. Je me disais : « Terre riche, onctueuse, avec le pétrole qui affleure et les palmiers luxuriants. »

Le pétrole, un camion citerne s'était renversé ; les palmiers, nous avions longé le jardin botanique !

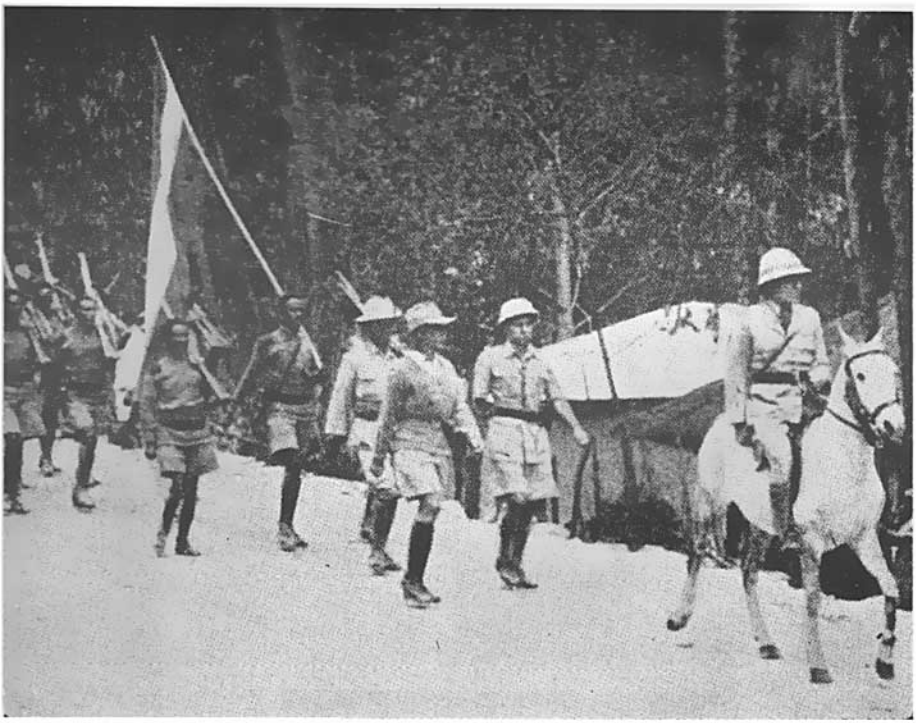
Terni nous accompagna et nous installa à l'Hôtel Bristol, un hôtel de luxe. Je me sentais très léger et content. Je pensais : « La vie est facile, il suffit d'avoir du talent et tu te retrouves dans les grands hôtels, comme les riches. » Le lendemain matin, avec Faustinelli, je me rendis à l'« Editorial » pour faire connaissance avec les collègues et prendre contact. J'appris qu'à l'Hôtel Bristol nous y étions à nos frais. Tout de suite avec Faustinelli nous avons cherché une maison ! Nous avons trouvé un chalet à Acassuso, à une demi-heure de train de Buenos Aires. Le chalet d'Acassuso, dont le souvenir encore aujourd'hui rend nostalgique l'écrivain Alberto Ongaro. Ce fut le début d'une période extraordinaire, riche en nouveautés et en découvertes. Mais Mario et moi nous ne nous parlions jamais. En vérité, nous parlions de portemanteaux ! Nous avions atteint un tel point de rancœur que nous en arrivions à ces discussions de portemanteaux. Le chalet que nous avions loué était déjà meublé. Il y avait donc dans les armoires ces petits hommes en fil de fer et nous les comptions pour faire la division juste. Alberto Ongaro, lui aussi engagé par l'« Editorial », devait arriver d'un moment à l'autre. Je l'attendais, impatient, parce que je pensais qu'il aurait mis les choses au point entre nous, faisant office de tampon. Même Mario l'attendait, confiant. Il lui avait écrit des lettres pour lui expliquer la situation. En vérité je ne sais pas ce qu'il lui

Mon grand-père, fondateur des Faisceaux de combat de Venise, poète, pédicure et théoricien de la guerre.

Ça, c'est moi à Venise en 1931...

... et avec mon père, le jour où je fus enrôlé dans la PAI en 1941.

En 1941 je connus le colonel Orde Wingate qui commandait les troupes de Hailé Sélassié, empereur d'Ethiopie...



... ce fut au mois de mai qu'il entra à Addis-Abeba, à la tête de la brigade Gedeon.

Plus tard à Città di Castello en 1943.

En 1945 je me suis enrôlé tout seul dans la Huitième armée et, aux côtés du général néo-zélandais Freyberg, j'ai passé en revue les formations partisanes dans lesquelles militaient mes amis Gian Mario Vianello, Alberto Ongaro, Nino Vascon et Giorgio Bellavitis.

J'ai passé plusieurs mois avec la Huitième armée, mais je me trouvais toujours entraîné dans de longues discussions avec les Ecossais...

... j'ai alors décidé de passer à la Cinquième armée américaine, où le caporal Jerry Planutis m'offrit un travail dans le théâtre pour les forces armées.

Jerry quitta ensuite la scène pour le cinéma, quand il connut Gregory Peck...

... de mon côté je quittai l'armée pour aller dans les grottes aux petits nains avec ma fiancée de Linz...

... et continuer en direction de Londres vers 1948.

... mais ce fut en décembre 1950 qu'il m'arriva quelque chose d'important : le départ pour l'Amérique du Sud et ma rencontre avec Leonidas.

... à peine arrivé à Buenos Aires, je me trouvai au beau milieu d'« affaires turques » avec des filles de consuls et d'ambassadeurs...

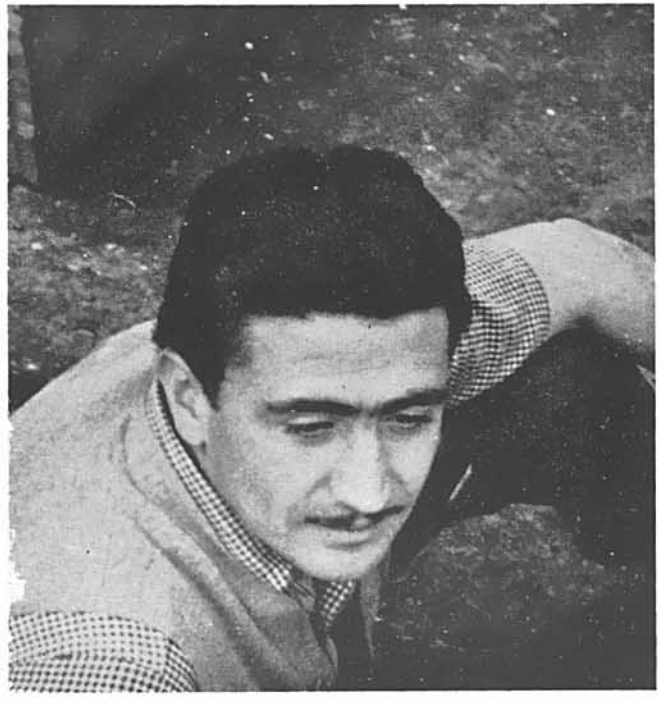
... et même si j'étais un « goyem » ou un « goyshe », je me suis trouvé faisant partie du groupe Synagogue.

... peu après mon ami Ivo Pavone arriva...

... avec lui et Ongaro, je me trouvais mêlé à d'étranges aventures de « haute société », comme le mariage de la fille de l'éditeur...

... jusqu'au moment où entrèrent dans ma vie « la grande mère Russie » et Zinaida Von der None.

... avec Zina, je connus Vincent Viegener, le fugitif de Stalingrad, un grand ami, et...

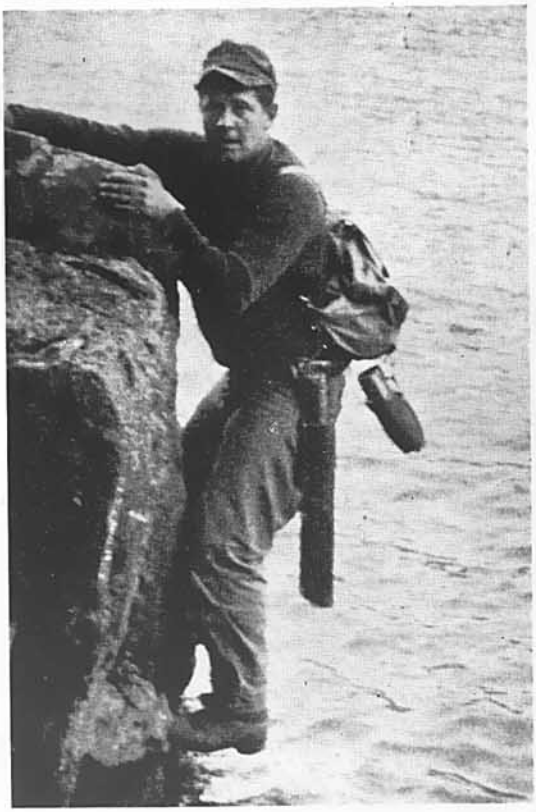


... Helmuth, le dernier hussard du Congrès de Vienne, auteur d'« Immigrant Hotel »

Pendant cette période, je connus une foule de gens, des Allemands aux noms

... et des filles basco-argentines avec la vocation de la téléphoniste, comme Marta Villa...

... et des exilés slavo-croates, fuyant toujours quelque chose ou recherchant quelque chose...



Je fis aussi plusieurs voyages en Patagonie, jusqu'au jour où...

... j'ai décidé de rentrer à Venise et de quitter B.A. et les anciens et les nouveaux amis.

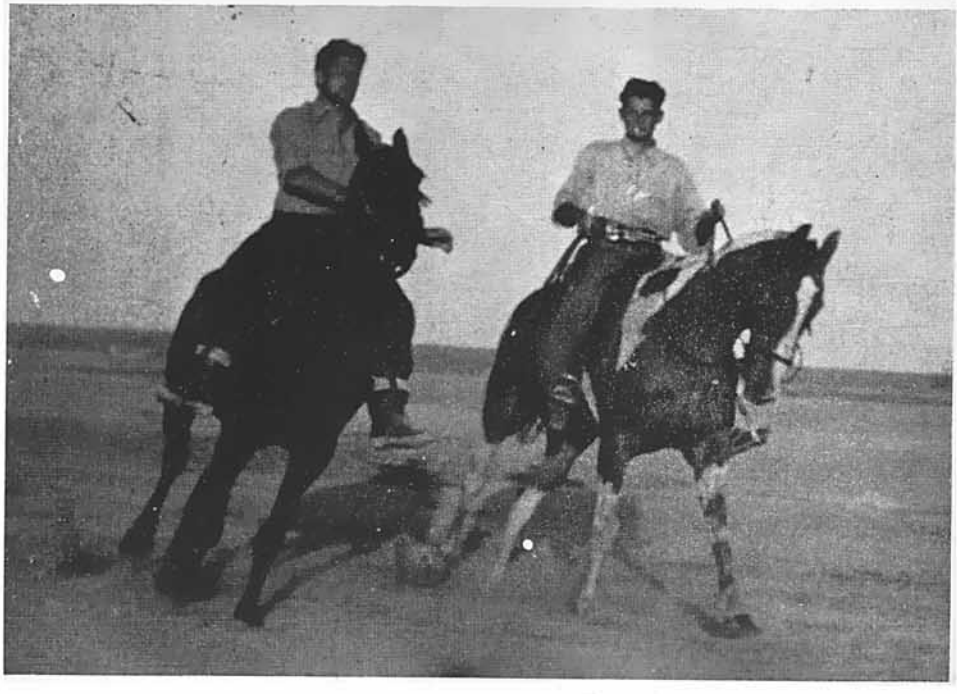
J'arrivai à Venise en hiver, et je connus Gucky Wogerer...

... que j'épousai en 1953, dans la mansarde de Giorgio Bellavitis...

Avec Gucky, j'héritai de toute sa parenté, d'aristocratiques colonels croates...

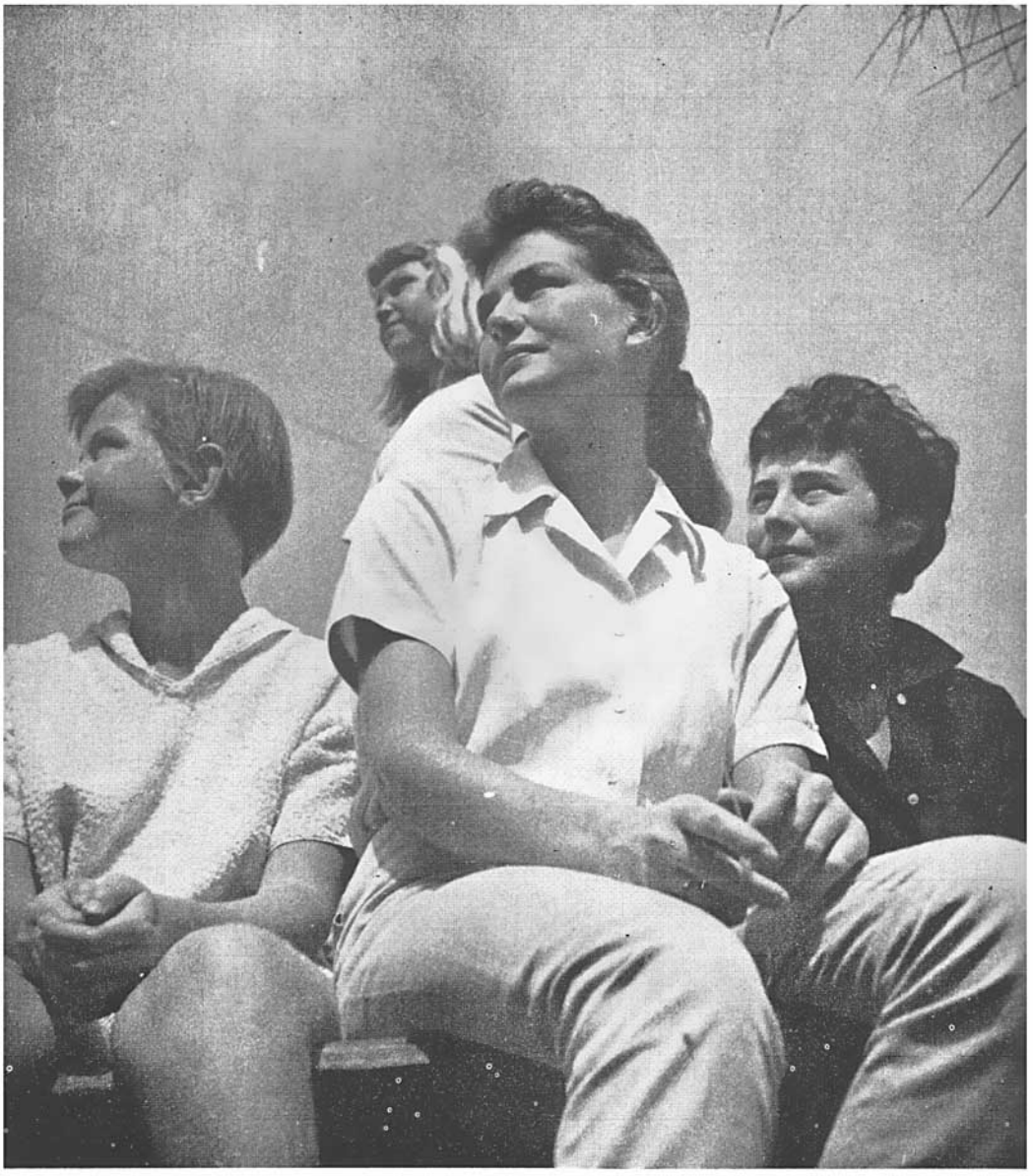
... des soldats allemands...

... et des bûcherons slovènes...

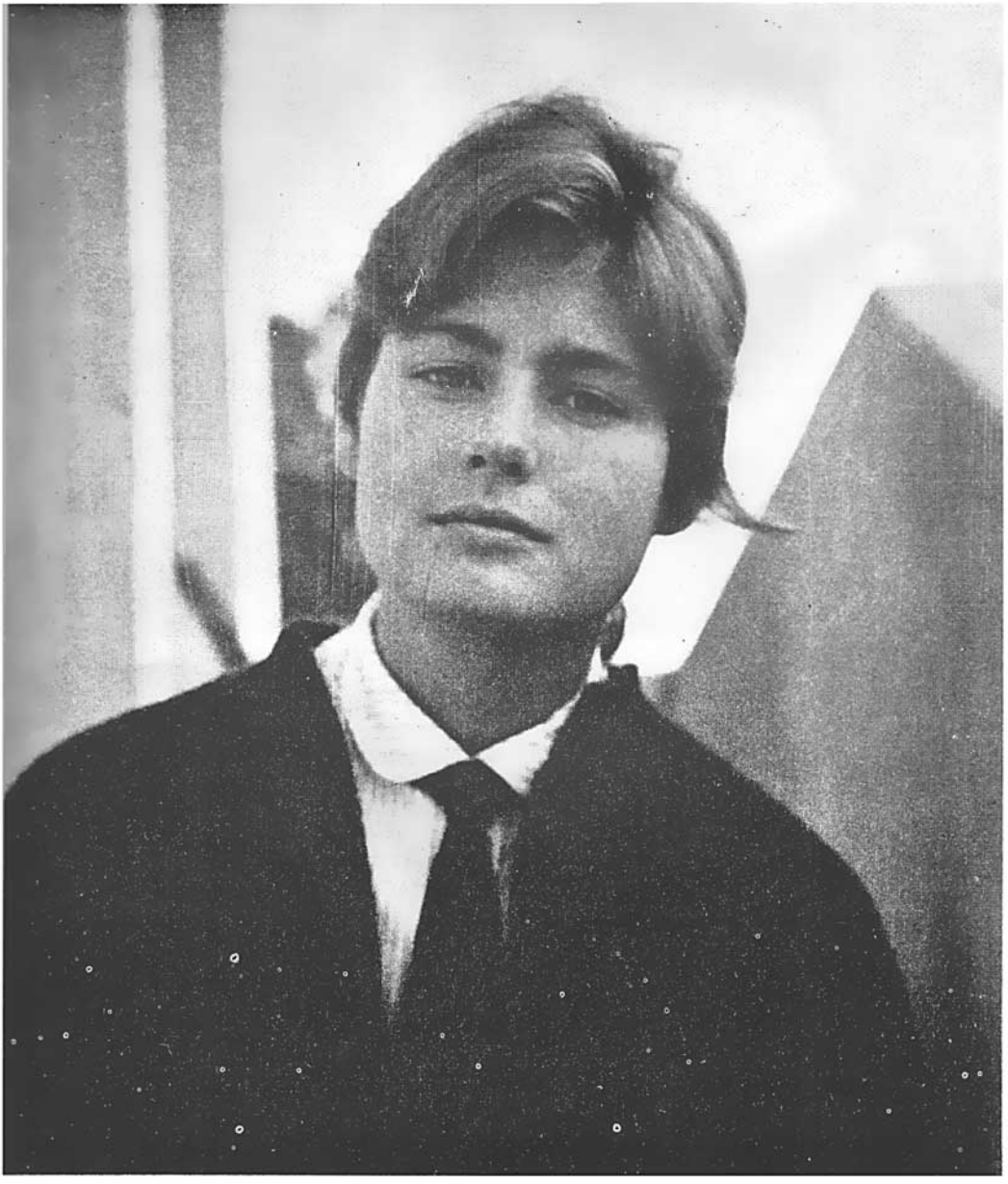


Après le mariage, je suis retourné en Argentine avec mes amis gauchos.

… et aux Salinas Grandes…



En 1954, Gucky me rejoignit, comme aussi Anne Frognier qui n'était alors qu'une fillette...



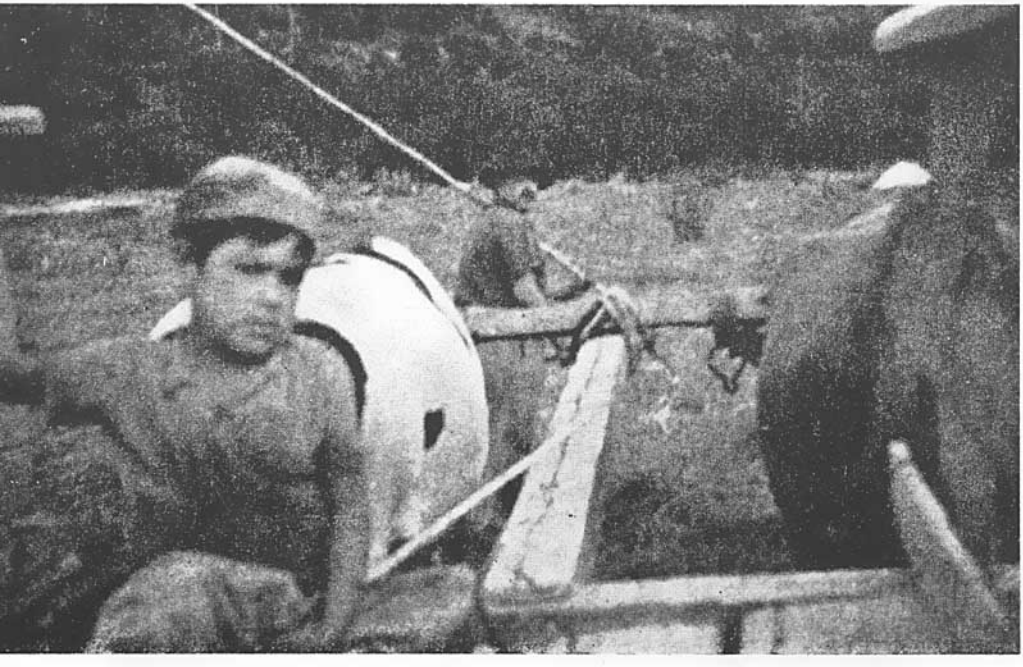
Mais ce fut en 1955 que je connus Gisela Dester...

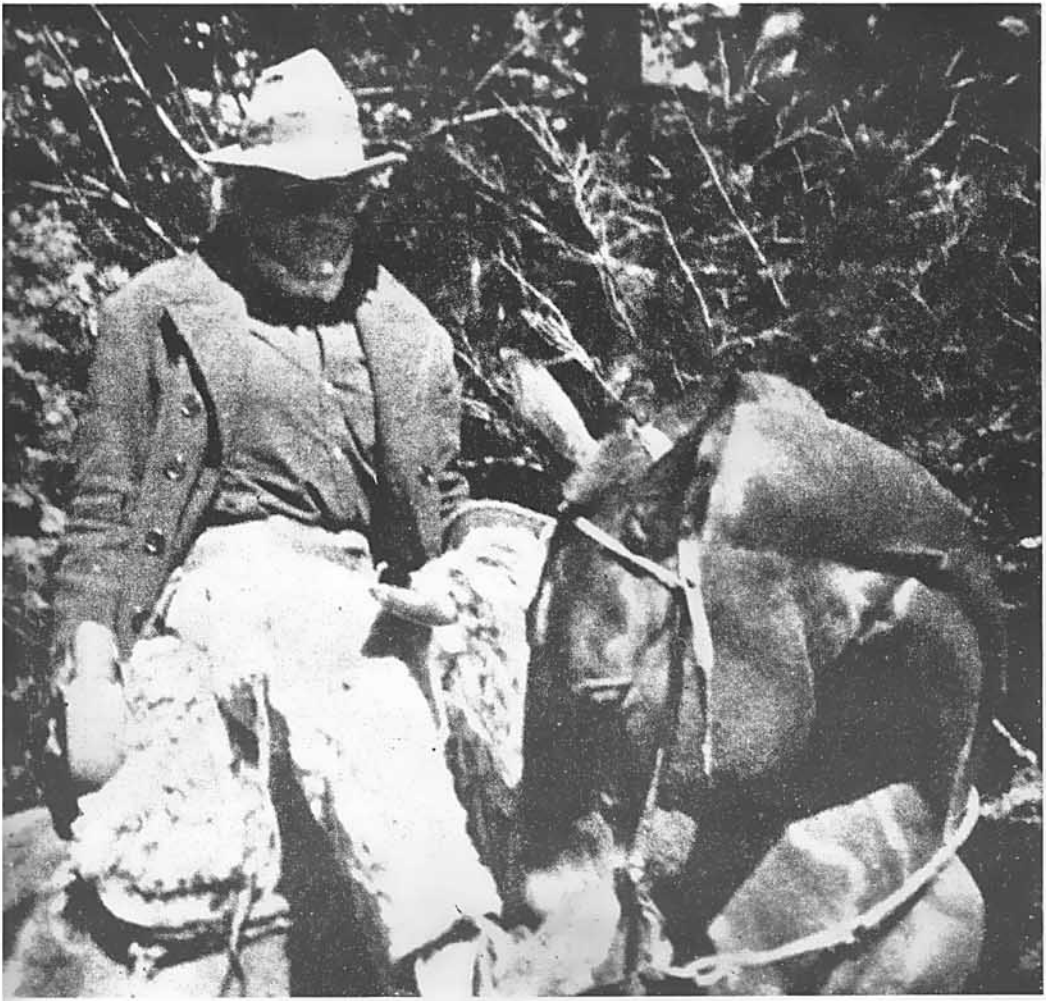
Ce fut à peu près à cette période que j'allai au sud, à Neuquen…

… avec Raniero Landini et le Paraguayen à la chasse des chanchos…

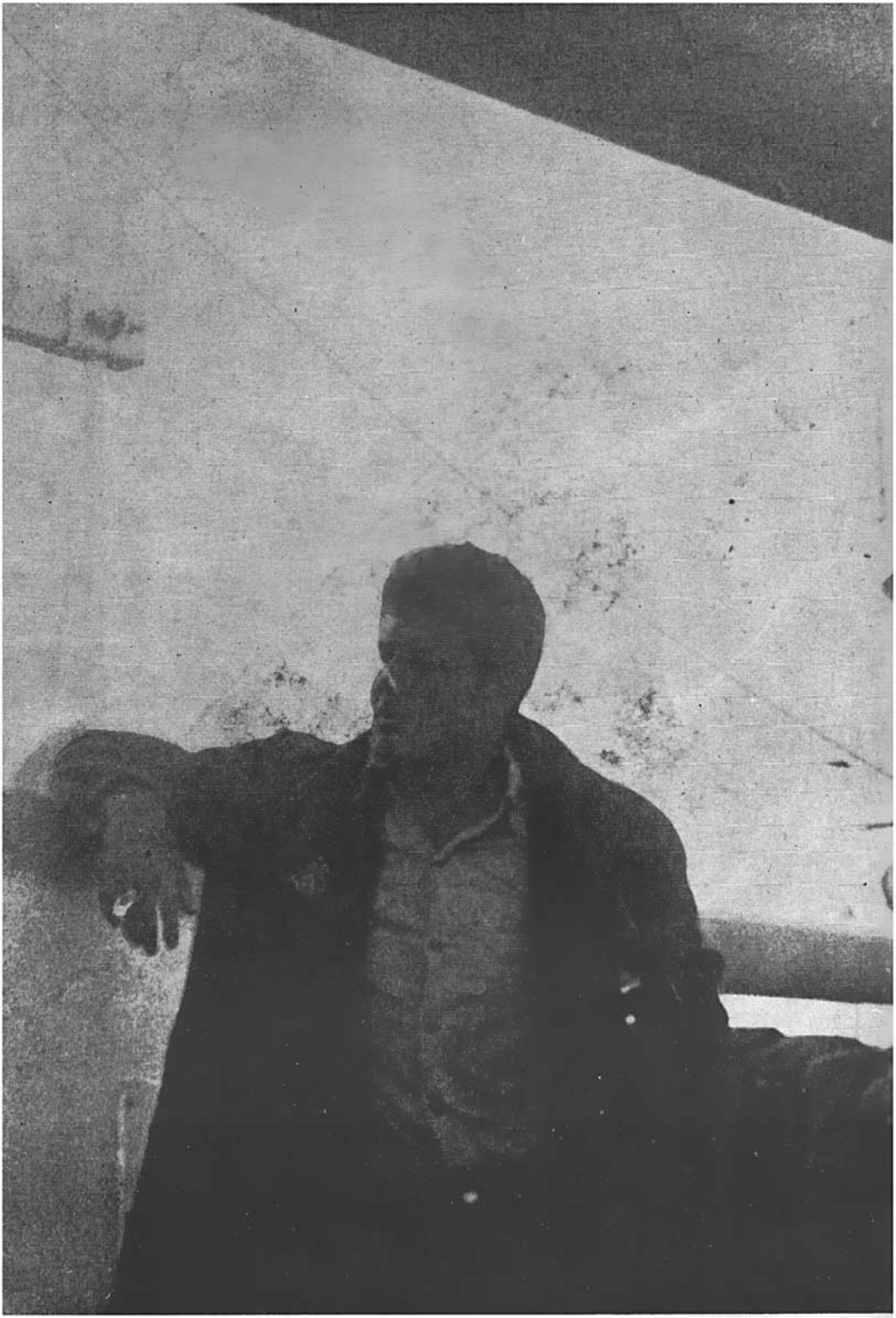
... j'en ai tué deux tout seul et un grand avec le Paraguayen et l'Indien Plume-Blanche, mais Landini ne me le pardonna jamais, au point qu'il se prit lui-même en photo avec le chancho sur la dernière image qui restait.

J'ai quitté les chasseurs et je suis allé vers l'ouest, sur un lac mi-chilien, mi-argentin, et j'ai connu les Valenzuelas...





... et avec eux los Riquelmes, «Garibaldi» et les chevaux. Pendant mon retour à Buenos Aires...

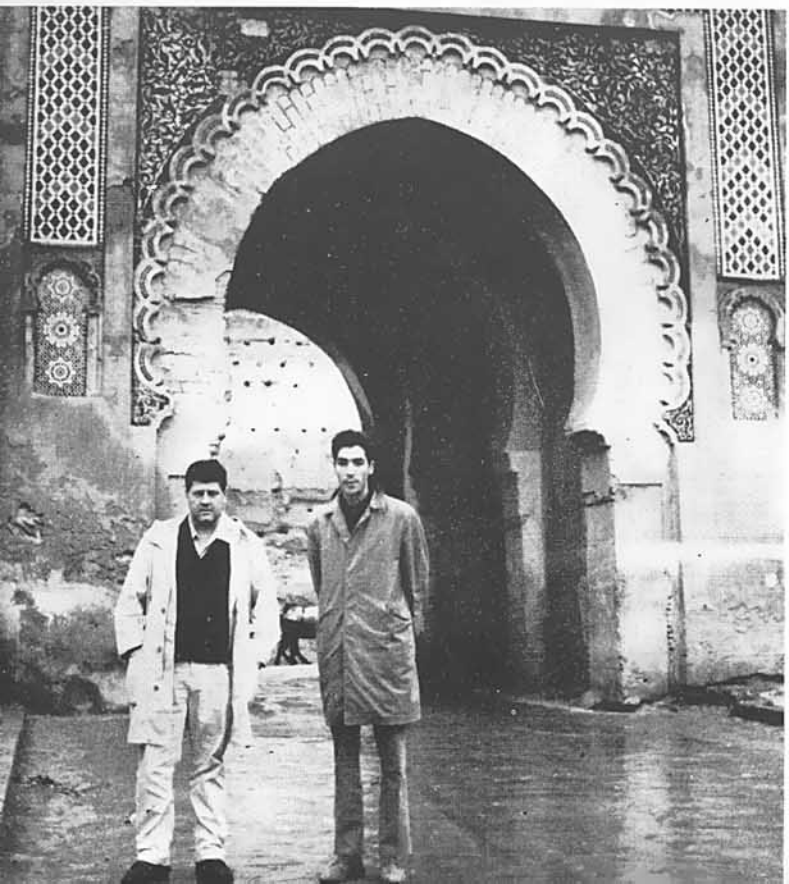


En 1957, j'ai divorcé et je suis parti pour l'Angleterre...

... où j'ai connu un étudiant masaï, David Bruncoi, que j'ai retrouvé plus tard, alors qu'il était enseignant au Kenya parmi les siens...

... et j'y ai retrouvé aussi un vieil ami, un grand musicien, Dizzy Gillespie.

Fatigué de l'Angleterre, je suis allé à Bahia chez mes amis Dias Dos Santos et Lisboa pour retourner à...



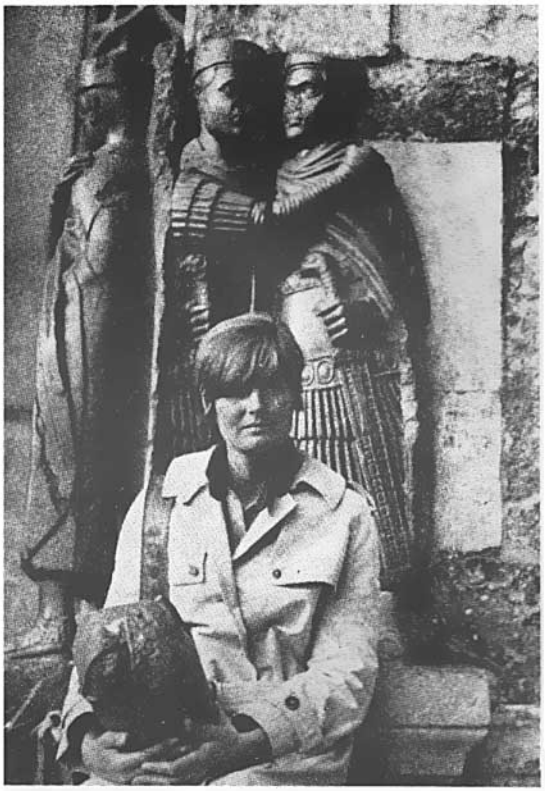
... Tanger et rencontrer Mohamed Ben Abbas qui, même plus tard avec De Rosa, nous servit de guide pour nos vagabondages à travers tout le Maroc...

... et en passant par d'autres pays, de nouveau à Londres, à Aden, à Wheeling (West Virginia)...

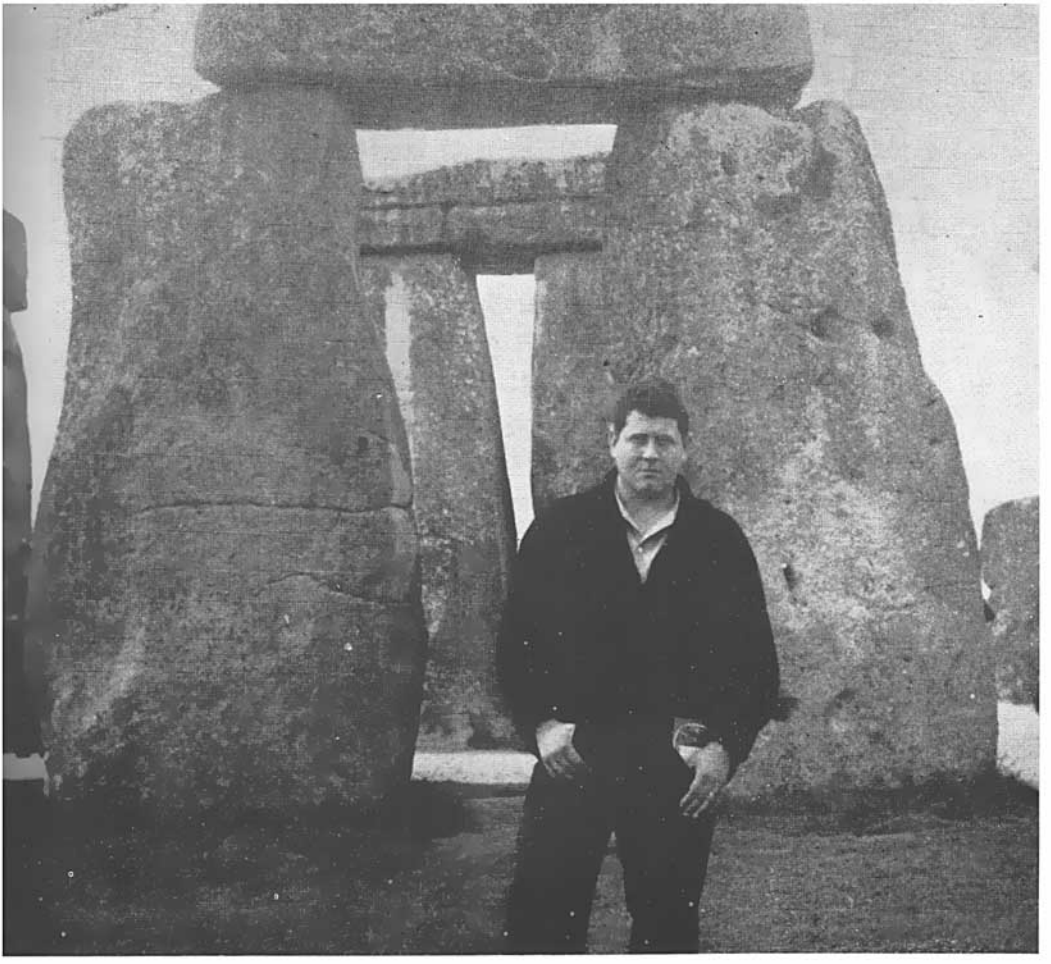
... et encore à Venise...

... jusqu'au jour où j'ai fondé une famille avec Anne Frognier, Silvina et Giona Pratt.

Avec eux, je repars souvent à Acassuso en Argentine pour visiter Gucky MacLean et son mari Ronnie, et pour retrouver les deux autres enfants Lucas et Marina Pratt, pour faire la fête chez les Fernandez et retrouver Gisela Dester…



... qui de temps en temps vient nous trouver à Venise, avec tous les autres amis de cette terre et, ensemble, nous sommes contents...



avait dit. Je ne crois pas qu'il lui avait parlé de portemanteaux.

Ongaro arriva et essaya de prendre en main la situation. Il nous parla sur un ton détaché et paternaliste, dit qu'il allait tout arranger. Mais il n'arrangea vraiment rien et finit par se trouver impliqué dans nos discussions, et commença lui aussi à réclamer sa part de portemanteaux.

Ensuite, il y eut le problème d'Ivo Pavone. Ivo est un dessinateur vénitien. Un ami qui voulait, lui aussi, venir en Argentine. Mario et Alberto disaient que c'était une grande responsabilité que de faire venir quelqu'un en Amérique. Ils demandaient : « Qui prend la responsabilité de le faire venir en Argentine ? » On aurait dit qu'ils avaient peur qu'une fois en Amérique Ivo s'en prenne à tout le monde à coups de bâton ; c'est ainsi que je pris cette responsabilité, et dans le chalet d'Acassuso nous nous trouvâmes quatre.

Bien inconscients pour ne pas avoir d'inquiétude et bien jeunes pour ne pas nous rendre compte que cela valait la peine d'être heureux. Le jour où Faustinelli me mit dans la main les huit centavos du billet de train pour Buenos Aires, je décidai de changer de maison. D'Acassuso à Buenos Aires, nous prenions le train. D'habitude, l'un de nous allait au guichet et prenait les billets pour tous. Nous étions arrivés à un tel point de rancœur, de formalisme et de connerie que Mario me donna ces huit centavos ; j'allai alors chez Von der None pour bien comprendre ce que pouvait être une pension « prim catégori ».

Ce Van der None était un Russe d'origine allemande qui avait un magasin de photographie derrière la ligne du chemin de fer. A cette époque, je commençais à m'intéresser à la photographie et j'allais chez lui pour acheter du matériel. Il me vendit le Rollei 3.5 que j'utilise encore. Il m'avait

souvent demandé où j'habitais, me disant que, si un jour cela devait m'intéresser, sa pension était une pension de « prim catégori ». Ainsi j'allai chez lui pour en avoir l'adresse. Elle était au n° 12 de la rue d'Italie. J'y allai, et frappai. Une femme d'un mètre quatre-vingt m'ouvrit. Elle n'en finissait plus. Un visage affiné, un menton pointu, deux yeux clairs, comme deux lacs froids. Mais il y avait aussi des tendresses dans son expression : Zinaida Von der None, une Ukrainienne. Elle m'accueillit avec son espagnol-russo-allemand auquel plus tard je me serais habitué, elle me dit que son mari lui avait parlé de moi et me fit prendre place. Quand nous fûmes dans la salle de séjour, elle me regarda et soupira : « Ah ! usted como Spartak. »

« Quoi donc ? », demandai-je.

« Como Spartak, anarkist roman gladiator... »

« On commence bien », pensai-je.

Je montai voir la chambre que je partagerais avec Ivo Pavone.

Cet ami vénitien que j'avais fait venir en Amérique me suivait. La chambre convenait bien ; elle était vraiment au sommet d'un petit escalier, mais à ce moment-là je ne pensai pas aux futures complications alcooliques. La chambre m'allait bien. Zinaida, avec suffisance, commença alors à me dire tout ce qui lui paraissait indispensable que je sache. Donc, elle aurait fait à manger, nous serions allés à table tous ensemble, et elle me fit la liste de tous les résidants. Au rez-de-chaussée, dans une pièce, il y avait Viegener, un Allemand. Vincent Viegener, parce que son peintre de père était un admirateur passionné de Vincent Van Gogh. Au salon dormait Podgorny, un étudiant en agronomie à Buenos Aires : ses parents étaient venus en Argentine de Tchécoslovaquie, quand Hitler avait commencé à s'intéresser d'un peu

trop près aux Sudètes, car Podgorny était un Sudète. Ses parents, comme tant d'autres Tchèques, avaient un grand domaine à Missione. Il y avait ensuite Zinaida, son mari et ses deux filles, Guña et Natacha, tous dans une seule chambre.

Sans que ce soit officiel, Helmuth, un Autrichien, venait la nuit. Il avait loué, pour dormir, la table de la cuisine, 80 × 70 centimètres. Sous cette table, il y avait la niche hivernale de « Tana », la chienne boxer de la famille.

Le milieu était varié et Zinaida le rendait cosmopolite en animant une espèce de cercle-salon de culture centro-européenne avec des gens qui venaient de la Lituanie à l'Ukraine, de Stalingrad à Minsk, pays de voleurs.

Occupant la chambre du haut, on jouissait de toute façon d'un certain isolement, si on voulait rester seul pour travailler. De temps en temps — j'étais alors complètement saoul — j'ouvrais la porte et me laissais tomber dans les petits escaliers, me retrouvant dehors après avoir arraché la moustiquaire de la porte. Il y avait cette moustiquaire pour empêcher les mouches et les moustiques d'entrer, et je m'envolais par-là et la déchirais. Zinaida me disait : « Está luoco, siempre borruacho ! » De toute façon, il lui suffisait que je fasse remettre une moustiquaire neuve. Pendant de nombreuses années, cette folie de planer me prit quand j'étais saoul.

Ce n'était pas un saut : non, je ressentais en moi l'élan du vol. Peut-être s'agissait-il d'une déformation professionnelle qui avait son origine dans les dessins de l'« As de Pique » ? Je ne sais pas. Le fait est que je n'ai jamais réussi à voler. Je me soulevais les bras ouverts et je suis toujours retombé en fracassant tout ce qui se trouvait là. Mes os, jamais.

Toujours en Argentine, avec le bon vin des frères, dans un couvent du Rio Negro, je me suis saoulé jusqu'à la folie avec la certitude de rester un moment dans les airs. J'ai volé bras tendus et yeux fermés par-dessus un mur. De l'autre côté, sous le mur, il y avait une petite table avec deux vieillards qui mangeaient des pâtes. Je détruisis, j'aplatis, j'écrabouillai tout. J'étais furieux à cause de ma déception, et des amis qui se trouvaient avec moi me chargèrent sur une jeep et m'emmenèrent.

Quand une voiture nous doubla, je commençai à lui tirer dessus. Mes amis attendirent que les coups cessent, arrêtèrent la voiture, me sautèrent dessus et m'attachèrent comme un saucisson. Un peu plus loin, la police nous arrêta et mes amis expliquèrent qu'ils m'avaient ligoté, non pas que je fusse dangereux ou criminel, mais parce que j'avais bu, et qu'ils craignaient me voir tomber de la voiture. Ils dirent qu'ils n'étaient pas au courant des coups de feu. Les policiers firent semblant de les croire. Il y avait des douilles de partout ! Avec le vin, je réussis à me lier d'amitié avec Viegener. Il y avait maintenant quelques mois que je vivais chez Zinaida et, lui, continuait à être l'Allemand qui ne parle avec personne. Comme ça, un jour j'achetai une bouteille de vin, j'entrai chez lui et lui dis : « Ecoute, ici nous vivons ensemble, on mange à la même table et ça peut durer des années. Buvons cette bouteille ensemble et que la glace soit ainsi rompue ! » Ce truc, boire le vin ensemble, lui plut et nous devînmes amis, amis vraiment. Pendant un voyage en Europe, des années plus tard, j'allai en Allemagne et son père, peintre, me fit des portraits et m'apprit quelques rudiments de peinture. Il aimait me parler des rouges, et me montrait combien les rouges sont plus brillants avec une pointe de vert.

Vincent Viegener était vraiment un beau personnage. S'il n'avait pas été aussi massif, il aurait ressemblé à Robert Hossein. Il avait des mains énormes avec lesquelles il parvenait à réaliser un travail plein de grâce et de délicatesse : il était ciseleur. Nous devînmes si amis que pendant qu'il me racontait ses histoires, il m'envoyait des coups sur les genoux, et à chaque fois je ressentais une douleur formidable. Je craignais que l'os n'eût pas tenu le coup et que ma jambe se fût cassée. A cette époque, je travaillais souvent de nuit. Quand il rentrait et montait me saluer, je lui servais tout de suite un café. Je lui faisais des cafés serrés, très serrés, très denses. Une vraie drogue. Viegener ne comprit jamais mon truc et passa des nuits entières à me tenir compagnie. C'est ainsi que j'appris qu'il était l'un des rares Allemands rescapés de Stalingrad. Il me raconta qu'ils s'étaient retrouvés à sept, isolés dans la neige avec les Russes de tous côtés. Ils décidèrent alors de lancer toutes leurs grenades et d'utiliser toutes leurs balles, le plus vite possible. Ils firent un boucan à tout casser. Les Russes pensèrent avoir devant eux une division et, pendant qu'ils se demandaient par où elle avait pu arriver, eux s'enfuirent. J'ai toujours pensé que la chose avait dû être plus compliquée, mais Vincent ne réussit jamais à mieux me la raconter : il était toujours pressé d'arriver à la conclusion. Donc, tous réussirent à rejoindre les lignes allemandes et tous, sauf lui, reçurent la Croix de fer. On lui dit qu'ils ne pouvaient la lui donner parce qu'il avait une pointe de sang juif dans les veines, à lui on pouvait seulement donner une couverture. Nonobstant ses antécédents de guerre qu'il avait eus avec les Russes, Zinaida voulait marier Vincent à une Ukrainienne. A vrai dire, elle avait déjà essayé avec moi et avec Ivo Pavone. Ivo Pavone vit maintenant à Venise avec une femme russe, mais ce n'est pas

celle que lui avait trouvé Zinaida. Avec Viegener, elle essaya vraiment tout. Elle aurait reçu en tant que faiseuse de mariage 20 000 pesos d'un bijoutier qui aurait aimé marier une de ses nombreuses filles à quelqu'un du métier. Zinaida le persécuta littéralement et réussit à l'amener dans la maison de ce Russe. Les filles avaient déjà fréquenté la maison. De temps en temps, quand Ivo et moi rentrions à la maison et les trouvions assises l'une à côté de l'autre sur le divan, Zinaida nous invitait aussi pour boire un thé. C'était des filles au visage carré, plein de soleil et de santé. Si tu leur adressais la parole, elles se mettaient à rire en se regardant et si tu les regardais, elles rougissaient.

Un soir où j'étais encore debout pour travailler, j'ai entendu chanter « Alte Kamaraden » et puis monter l'escalier. Viegener apparut à la porte, vacillant et les yeux hagards. Il était ivre mort. Il y eut une discussion parce que je voulais lui faire boire un café et il disait qu'il voulait dormir. Je réussis à le lui faire avaler. Il se laissa aller sur une chaise, me donna un de ses terribles coups de patte sur les genoux et se mit à rire. Il n'arrivait plus à s'arrêter. On comprenait qu'il voulait se calmer pour commencer à raconter, mais le fait d'y repenser le faisait rire à nouveau. Voilà ce qui était arrivé. Il avait passé une soirée et dîné à la maison du bijoutier russe. Tout avait commencé quand il comprit qu'il était en train de s'embarquer dans une situation délicate. Le bijoutier était petit, son épouse un mastodonte de femme. C'était l'épouse qui maintenant parlait de plus en plus ouvertement de mariage. Viegener me racontait que, au fond, lui n'avait même pas compris quelle était la fille qu'il devait épouser. Il était persuadé que ce détail n'avait même pas encore intéressé les parents.

Le fait est que pendant le dîner Viegener eut une drôle

d'idée. Il se dit : si je me tiens très mal, ils me chasseront de chez eux, je serai tranquille et Zinaida ne pourra rien dire. Parfait. Il se mit à boire comme un forcené. Il se rendit compte qu'on le regardait quelque peu intrigués, mais comprit qu'il en faudrait bien plus pour démonter des Russes.

Alors il se mit à roter, à s'en foutre plein la gueule et, au bout d'un moment, il ne savait plus si ce qu'il faisait, il le faisait exprès ou pas. Il perdait son self-control, il pétait.

Il se laissait complètement aller et se mit à raconter des obscénités de corps de garde. Si obscènes que le père poussa les filles hors de la pièce et, quand il revint, Viegener avait vomi de partout, ne tenait plus debout et n'arrêtait pas de s'écrouler.

Le mastodonte de femme disait au tout petit mari de balancer dehors ce porc complètement ivre. C'est la dernière chose qu'il entendit dans cette maison, me dit Viegener, avant de se retrouver dans la rue.

Zinaida demeura furieuse pendant quelque temps. Elle disait que la communauté russe de Buenos Aires ne lui pardonnerait jamais un tel affront. Elle se sentait directement responsable de ce qui était arrivé. En réalité, c'étaient les 20 000 pesos partis en fumée qui la rendaient irascible. Sur le conseil d'Helmuth, Vincent invita Zinaida au cinéma. Ils sortirent avec un air qui avait quelque chose d'officiel.

Je me rappelle que j'étais en train de faire la traditionnelle partie d'échecs avec Von der None, quand la porte s'ouvrit comme un coup de tonnerre. Zinaida apparut dans toute sa longueur avec les yeux fulminants et le grand turban de travers sur la tête : une furie. Elle se laissa aller sur un divan et se releva. Elle était hors d'elle, elle n'avait vraiment

plus rien de la cigogne russe. Pendant la guerre, Zinaida avait combattu dans un corps féminin de parachutistes soviets. Même le mari, Von der None, d'habitude impassible, était resté stupéfait. Nous ne comprenions pas ce qui était arrivé. La seule chose que criait Zinaida, c'était qu'elle n'était pas un chien : « Yo no soy un perro. On me traite como perro — bau ... bau. Yo no soy un perro ... »

Après un moment, Viegener rentra aussi. Il avait son béret basque de travers sur la tête, l'air à la fois étonné et navré. Par lui, nous avons su ce qui s'était passé. Tout avait commencé à cause du turban de Zinaida. A peine s'étaient-ils assis que le public commençait à se plaindre. Grande comme un grenadier et avec trente centimètres de couvre-chef, elle cachait l'écran à ceux assis derrière elle. Viegener nous expliqua qu'il n'y avait rien eu à faire. Zinaida prétendait qu'une dame ne peut s'enlever le « sombrero » dans un lieu public. Le film, une histoire très compliquée jouée par Gregory Peck et Ingrid Bergman, était en version originale anglaise. Zinaida ne comprenait rien et demandait à haute voix la traduction à Vincent. Vincent répondait à voix basse. Zinaida élevait alors encore plus la voix, car elle n'avait pas entendu Vincent. Vincent répétait encore à voix basse, perdait le fil et Zinaida se plaignait, et le public tout autour se plaignait lui aussi. A un certain moment, Viegener a fait « Chut ! Chut ! » comme pour lui dire de baisser la voix. Mais Zinaida avait compris quelque chose comme « Bau, bau ! » et elle bondit sur ses pieds et se mit à crier qu'elle n'était pas un chien.

Elle gifla Vincent, puissamment, du haut vers le bas. Toute une rangée de fauteuils se renversa. On interrompit la projection, on alluma la salle, tandis que Zinaida avec ses

longues jambes de cigogne sautait par-dessus tout le désastre qu'elle avait déclenché et s'en allait.

Il y avait quelque chose de véritablement fatal entre Vincent Viegener et les Russes. Il ne se fâcha jamais, et comme moi, pendant qu'il y vécut, trouva amusante la maison de Zinaida avec toutes ses folles vélléités mondano-culturelles. Ce fut le seul pensionnaire qui assista à la représentation de la pièce d'Helmuth, qui fut une sorte de « Rise and Fall » des efforts de Zinaida. Ce Helmuth était complètement amoureux de Zinaida, c'est pour cela qu'il venait dormir sur la table de la cuisine. Souvent, la nuit, je l'entendais appeler Zinaida avec son mielleux accent autrichien : « Sina, Sina ! !... » Il faut dire que sous la table il y avait la niche de « Tana » et s'il cherchait à poser la jambe par terre la chienne boxer se mettait à grogner. Alors, il appelait Zina et lui disait qu'il devait aller aux toilettes. Il espérait toujours que Von der None fût sorti de la maison. C'était un Autrichien très cérémonieux. Il me disait toujours que nous, les Italiens, avions coulé le bateau de son père, le « Saint-Stéphane ». Je m'excusais en disant que tout ça c'étaient les histoires de nos grands-pères, que nous n'y entendions plus rien et que c'était terminé.

Il était vraiment l'Autrichien typé avec les petites moustaches à la hongroise, très obséquieux ; tout en révérences et salamalecs, il en était resté au Congrès de Vienne. En gage de son amour pour Zinaida, il avait écrit ce travail théâtral, un truc dans le style de « Lei e il Signor Cimasa »[17] qu'il avait intitulé « Immigrant Hotel », comme me l'expliqua Viegener qui alla au théâtre pour rigoler. Le sujet était vaguement autobiographique. Il s'agissait d'un écrivain, un grand écrivain méconnu, et d'une foule de gens du monde entier qui veulent acheter ses œuvres et spéculer.

A la veille de la première, Zinaida donna une grande réception. Tous les acteurs étaient invités, c'est-à-dire tous les amis de la maison : Lettons, Estoniens, Lituaniens, Russes de Kiev et Russes de Minsk, pays de voleurs. Ils jouaient le rôle des hôtes de l'Hôtel des Immigrants qui veulent acquérir les écrits du grand écrivain. Helmuth avait voulu aussi y mettre un Italien, et m'avait offert le rôle. J'avais répondu que cela ne m'intéressait pas, mais que je connaissais quelqu'un qui ferait l'affaire.

J'en parlai à Franzoni, ajoutant que l'actrice principale était une Lituanienne, très belle. Il me répondit qu'il n'en avait rien à foutre. Il alla voir de quoi il s'agissait, et dit : « Au fond... pourquoi pas » et il accepta. C'est ainsi qu'il tint le rôle du ténor italien. Il ouvrait une porte, entonnait un « Là, lallà, lalalà » et refermait la porte.

Beaucoup de gens assistèrent à la réception... Il y avait des Russes de toutes les latitudes, avec tous les accents, de la mer Baltique à la mer Noire, et le pope vint aussi. Il ne me lâchait pas des yeux. Il avait une grande barbe blanche, un gros nez crochu et les yeux sombres. Il me regardait, sévère. Helmuth aussi me regardait et me disait : « Regarde comme il la regarde et regarde comme elle le regarde ! »

« Mira ella como mira el, mira el como mira ella. »

Zina s'était mis sur la tête un turban vert avec un pompon rose, portait une grosse fourrure d'hermine fatiguée et dessous un pull-over rose avec des pompons verts pour rappeler le turban. Elle avait enroulé son cou dans une écharpe de soie violette ornée de lunes de métal. Et elle fumait. Elle fumait une immense cigarette au bout d'un fume-cigarette d'un demi-mètre de long. Elle fumait sans desserrer les dents et regardait sans bouger Rimsky. Ce Rimsky avait l'allure d'un Russe dangereux, un Lituanien

aux cheveux blancs, comme ceux qu'on appela pour fusiller le tzar. Rimsky regardait Zina. Helmuth me disait : « Mira, Hugo, como el mira ella. » Von der None était là, mais ne participait pas. Il jouait aux échecs avec Viegener. Helmuth n'en pouvait plus de rester impassible et m'entretenait en termes vastes de l'ingratitude humaine. Il me disait qu'il avait écrit cette œuvre d'art pour elle. Elle ne regardait que Rimsky. Le pope n'arrêtait pas de me fixer. Les Russes parlaient dans tous les russes possibles, kirgise et caucasien. Ivo Pavone me toucha le coude et me dit de regarder les seins de Zinaida. Zinaida n'avait jamais eu de seins, elle était plate comme une planche, mais ce soir-là, elle en avait mis des faux et gardait sa fourrure ouverte sur ces deux grandes mamelles. Ivo s'était rendu compte qu'un des seins était descendu. Zina continuait à fumer sans desserrer les dents, en face de Rimsky. Un de ses seins n'était plus là. Je me suis approché : « Zinaida... »

Elle se tourna, très irritée : « Que voulez-vous ? » « Que quiere, usted ? »

« Le sein, Zina », dis-je à voix basse.

« Quel sein ? espèce de taré... »

« Un sein est tombé... », lui indiquai-je de la main.

« Ah !... » elle poussa un petit cri.

Elle se leva et sortit du living. Avec son turban et son fume-cigarette, elle s'accrochait de partout. Je la suivis et je vis qu'elle portait aussi une jupe écossaise et des bottes russes, en peau. Elle sortit de son chandail un petit tuyau de caoutchouc, y souffla dedans pendant quelques instants, puis fit un petit nœud et arrangea le tout. Avec un air suffisant, elle me demanda s'ils étaient identiques et retourna immédiatement faire son numéro avec Rimsky, numéro qui faisait tant souffrir Helmuth. A part Helmuth, ils étaient

tous contents, Russes et non Russes. Ils restaient autour de la très belle actrice lituanienne, et buvaient et mangeaient en faisant des compliments à Zinaida parce qu'elle avait très bien préparé ce buffet russe. En réalité, ce que Zina avait préparé était une espèce de friture que l'on mange chez nous en hiver avec une salade russe, du sucre et du gras d'agneau froid mélangé avec du miel. Ils mangeaient cette chose entre deux gorgées de chocolat chaud.

Ils n'en finissaient pas de féliciter Zinaida qui rejetait la fumée sans desserrer les dents et disait « Rimsky ».

A la fin, le pope s'arrêta de me regarder. Il se leva, dit une prière et donna une bénédiction. Tous répondirent en trinquant et en s'appliquant à finir cette friture au gras d'agneau froid mélangé au miel.

Le soir de la représentation, je trouvai Von der None chez lui, devant l'échiquier.

« Vous n'allez pas voir la pièce ? », lui demandai-je.

« C'est un truc pour débiles », me répondit-il.

« Bof, c'est un truc fait par les Russes. On y va comme ça, pour être avec les Russes », ajoutai-je, pour dire quelque chose.

« Les Russes fous y vont. Vous semble-t-il que je sois fou ? »

Nous jouâmes aux échecs. Von der None — ou de la nonne — n'était au fond pas tellement Russe. Ses ancêtres allemands avaient été appelés par Catherine de Russie pour calmer quelques révoltes ou faire quelque guerre.

Il avait une vie pénible, cet homme. Le jour il était dans son magasin de photos, le soir, quand il ne s'enfermait pas dans les cabinets pour développer des photos, il jouait du violoncelle dans les boîtes. Il avait commencé à jouer en

public à Heidelberg, à la fin de la guerre, fondant l'Aldemar Trio, violoncelle, piano et triangle.

Von der None essayait de faire de l'argent avec tout. Même avec « Tana », la chienne boxer. Il avait trouvé un vétérinaire qui acceptait de rédiger des pedigrees : une pute de vétérinaire arménien, Varassiuk, qui tua mon chat siamois. Elles n'allaient jamais bien les queues des bâtards que « Tana » mettait au monde. Alors, il les coupait.

C'était toujours la même scène dans la cuisine où, tous, nous courions derrière les petits chiens avec des pansements. « Tana », attachée, grognait et voulait mordre. Après ça, il avait essayé de monter une poissonnerie. Il réussit à mettre dans le coup un Italien, Landini, qui avait fait fortune en construisant des piscines. L'idée était d'utiliser la piscine pour y mettre du poisson vivant. Il se levait de nuit et allait jusqu'au fleuve, le Tigre, attendre le retour des pêcheurs. Il m'entraîna aussi dans cette entreprise de poisson. Nous n'avions pas le téléphone et il était très difficile, en Argentine, de l'obtenir.

J'ai dû devenir une espèce de fiancé de la fille de M. Villa qui bien sûr avait le téléphone. Marta Villa finit par devenir la secrétaire à la fois de son père et de Von der None. Cette entreprise de poissons-piscine s'arrêta comme elle avait commencé.

Il travaillait toujours, Von der None. Je pense qu'il mettait de l'argent de côté. En effet, quand des années plus tard il me laissa la maison, ce fut pour aller s'installer à la mer où il avait ouvert un hôtel-restaurant de « prim catégori », Le Phare. Une seule fois je l'emmenai avec moi afin de le distraire un peu et il a bien failli me tuer ! Landini et moi l'emmenions à la chasse. Il arriva avec un complet veston croisé gris. Pour avoir l'air sportif, il avait le col de sa

chemise ouvert sur celui de sa veste, et des chaussures de tennis. Mais le vrai changement incroyable et inattendu eut lieu en pleine campagne quand, sur la jeep, nous lui avons mis un fusil entre les mains. Il se passa, c'est sûr, quelque chose en lui. Souvenirs qui se muaient en regrets, qui sait ? Son visage changea, il tenait la tête droite, fier, le vent dans ses longs cheveux blancs. Il était assis derrière moi. De temps en temps, je me retournais. Il était toujours là, droit et altier. Comme l'explorateur sur la gravure du XIXe. A un moment donné, peut-être lors d'un soubresaut de la jeep, il y eut un coup de fusil « sbamm » : je sentis une formidable douleur à la tête, bien plus qu'une brûlure. Les cheveux n'ont plus jamais repoussé là où la balle m'effleura. Landini voulait que je rende le coup de fusil à Von der None. Il avait arrêté la jeep et me disait : « Tire-lui dessus, tire-lui dessus, Hugo. Un bon coup dans le ventre, tout de suite. » Moi, je ne pouvais plus tirer sur personne, car la balle qui a bien failli m'enlever la tête avait cassé le canon de mon fusil. Nous étions partis pour chasser le canard sauvage.

Landini était un bel homme, un Toscan plein de vie, qui avait réussi à gagner beaucoup d'argent. Il avait épousé une Anglaise « very smart » et fit la belle vie jusqu'à ce que l'avion qui le ramenait d'Afrique s'écrasât. Et il l'eut dans le cul. Landini m'emmenait volontiers à la chasse avec lui, jusqu'à ce qu'il y eût l'affaire des cochons : il se trouva que j'abattis les *chanchos*, et lui rien. Il m'avait donc emmené pour cette battue aux sangliers qui sont en Argentine un fléau national, avec le Dr Livingston, un Ecossais formidable, grand personnage et grande personnalité. Atteint et marqué par la poliomyélite dans son enfance, il devint médecin pour pouvoir guérir précisément cette maladie et pour pouvoir aider, non seulement avec la science mais avec son expé-

rience personnelle, les poliomyélitiques. Un jour on découvrit le vaccin de cette maladie. Il devint opticien. « Finalement, moi, je ne sers plus à rien », disait-il.

Arrivés à la rivière où nous devions trouver ces sangliers, Livingston — et ses béquilles — s'en alla avec Landini qui prétendait savoir où se poster ; un Paraguayen, un Indien et moi-même nous nous sommes mis en poste à un kilomètre de distance. L'Indien qui servait de *baqueano* (éclaireur) me montra sur la berge les flaques où depuis longtemps il versait du sel. Selon lui, les *chanchos* raffolent de l'eau salée. Il semblait tout savoir sur les cochons, cet Indien.

La nuit était tombée. Nous étions sous la lune, immobiles et silencieux à attendre, avec l'Indien-baqueano très sûr de lui, qui nous expliquait comment mettre du sel dans les mares. A un moment donné, je remarquai un changement dans l'air, une odeur nouvelle, une odeur délicate et je demandai : « Ohé, vous ne sentez rien ? » L'air avait vraiment changé.

« Nada... », répondit le Paraguayen.

« Nada... », répondit l'Indien.

Et pourtant je sentais bien cette odeur délicate qui m'arrivait de quelque part. « Mais vous ne sentez vraiment rien ? », demandai-je encore. Rien, eux ne sentaient rien. Et, pourtant, je sentais qu'il y avait eu un changement.

Je me mis à bien regarder et j'eus l'impression que devant nous quelque chose bougeait, un fourmillement, un flottement indistinct, et j'insistai : « Regardez ... regardez ... quelque chose bouge, là au fond... »

Et eux, rien. Ensuite j'entendis vraiment un bruit et je criai : « Mais alors, vous n'entendez rien, vous autres ? » « No escuchan nada ? » L'Indien regarde : « Bon Dieu ! Les *chanchos*... », s'exclama-t-il. « Bon Dieu ... vous autres vous

êtes des Indiens, vous êtes des baqueanos et c'est moi qui doit venir de Venise pour sentir leur odeur. » Je criais : « Quelle oie blanche la pute qui t'enfanta ! Je dois venir de Venise pour reconnaître les *chanchos* la nuit ! » Nous nous installâmes là avec le fusil prêts à faire feu.

« Calmes, eh ! dis-je. Attendons qu'ils soient à côté. » Je n'eus pas le temps de finir que j'en avais un devant moi, à dix mètres. Sbaam ... vrgreee ... Il cria et tomba. Je tirai avec un 44, une arme terrible. Ce fut le début d'une confusion, d'une sarabande infernale, d'un grand bordel ... Tous ces cochons en groupe, bam ba ra bam ba ra bam ... une rumba. Je remarquai que les sangliers décrivaient avec leur galopade une grande courbe entre moi et un arbre distant d'une cinquantaine de mètres. Alors, je visai la base de l'arbre et quand je fus sûr de la visée, je fis feu. Sbaam ... vrgreee ... un autre *chancho*.

Au bout d'un moment, la charge des sangliers qui m'encerclaient cessa. Le silence revint. Je regardai autour de moi et je découvris que j'étais seul. Le Paraguayen et l'Indien avaient grimpé dans un arbre, un arbre plein d'épines, se déchirant le trou du cul, les genoux et tout le reste.

Quand, déchirés et mal en point, ils se décidèrent à descendre, ils restèrent un moment en silence à me regarder, avant de parler. Le Paraguayen disait : « La grande pute ... au milieu des *chanchos*, comme si de rien n'était... » Et l'Indien : « Usted es macho, es un hombre... »

Je ne me rendais pas compte du danger que j'avais couru à être ainsi resté au milieu d'une charge de sangliers.

En courant et essoufflé, Landini était arrivé : « Que s'est-il passé ? Que s'est-il passé ? », demanda-t-il.

Après qu'il eut vu les deux sangliers abattus, il n'en finissait plus de dire : « Très bien, très très bien. »

Puis il me proposa d'aller avec Livingston. Il restait avec les grimpeurs (après l'affaire de l'arbre, je les appelais les grimpeurs, l'Indien et le Paraguayen). Cela ne me paraissait pas juste et je me mis à lui expliquer que les sangliers ne passeraient plus par-là. Convaincu, il retourna auprès de Livingston. Au bout de cinq minutes, en voilà un autre, juste devant nous. C'était peut-être l'effet de la lune, mais il me sembla gros comme un buffle. Je pensai que si je tirais, il m'aurait ensuite fallu sérieusement sauter sur un arbre. Nous nous sommes consultés : « Alors, on tire oui ou non ? » Le Paraguayen avec un Mauser et l'Indien avec son fusil voulaient tirer. Alors, tous les trois, nous l'avons mis en joue. Sbaam ... sbaam ... sbaam sbaam ... sbaam ... à la fin, le sifflement vrgreeeee. Avec douze balles, nous l'avons tué, troué de part en part. Quelle bête ! Deux cent quarante-cinq kilos, dix-huit centimètres de *colmillos* (défenses). C'était sûrement le patriarche, m'expliqua l'Indien, le chef du troupeau.

Cette fois, en plus de Landini, arriva Livingston en sautillant sur ses béquilles ; il ne voulait plus rester avec Landini : « Avec toi, on n'attrape que dalle ; moi, je reste avec Hugo ! » disait-il.

La nuit suivante, nous avons décidé de rester tous ensemble. On choisit un autre endroit, le long du fleuve. A la tombée de la nuit, nous nous sommes installés. Nous avions établi des tours de garde, et le troisième et dernier me revenait. En fait, à deux heures Landini vint me réveiller. Je me fis violence et me levai. Mais la nuit précédente sans sommeil et le silence m'endormaient. Je gardais la tête droite comme si de rien n'était. Mais rien à faire, le

sommeil me prenait. Un sommeil léger, il suffisait seulement que Landini remue un peu et moi tout de suite j'ouvrais les yeux, comme une chouette dans la nuit. Rouges et larmoyants, mais ouverts. « Tout va bien... », disais-je à Landini qui se retournait dans son sommeil.

Le matin, nous avions déjà ramassé nos affaires pour le retour, quand nous décidâmes d'aller inspecter la clairière devant nous, par curiosité. Il était passé de tout dans la nuit : juste devant nous, il y avait des petites traces, quantités d'empreintes : autruches, chevaux, cochons, tatous, pumas. De tout, hormis des éléphants parce qu'il n'y en a pas.

Personne ne disait mot, tous se regardaient avec méfiance... Landini m'emmena encore à la chasse avec lui, mais depuis l'histoire des cochons, ce ne fut plus comme avant.

Ces trois *chanchos* restèrent entre lui et moi comme un compte en suspens. Ce fut plus facile pour moi de ne pas garder rancune à Von der None pour le coup de fusil sur ma tête, qu'à Landini, qui n'arrivait pas à me pardonner ces deux nuits.

Avec Von der None, je n'ai jamais rien eu à dire, aucune dispute, même quand il faisait des heures supplémentaires la nuit, enfermé dans les toilettes pour développer ses photos et qu'il me faisait attendre derrière la porte en sautillant.

Ce fut Von der None qui m'apprit à jouer aux échecs. Il était en train de gagner une partie, quand les gens revinrent du théâtre. La première fut Zinaida, très énervée, furieuse et agitée. Elle tournait en rond dans la maison, certainement à la recherche d'une bouteille de cubana, une boisson dure, un rhum jeune, que cette cigogne russe avalait comme de rien. Elle disait : « Oh, quelle affaire ! Quelle affaire loufoque ! »

Puis Viegener rentra et cela devait faire des heures qu'il riait, car il avait les larmes aux yeux et le hoquet : « Oh, Hugo, Hugo..., me disait-il, ce que t'as perdu. » Je crois qu'il n'a plus jamais autant ri de sa vie. « Hugo, Hugo, c'que t'as perdu ; la chose la plus absurde qui ait été combinée. Quelle folie. Incroyable. Il y avait dix-sept personnes invitées. » Il ne pouvait même pas raconter, les larmes le suffoquaient. La communauté de ces Russes ukrainiens avait loué le théâtre à une communauté de juifs ukrainiens à Calle Corrientes, le Broadway de Buenos Aires, vraiment comme pour un spectacle sérieux et, d'après ce que parvenait à dire Viegener, il n'y avait pas plus de dix-sept personnes.

Helmuth rentra le dernier. En plus de son manteau en poils de chameau élimé, il portait au cou, pour l'occasion, une écharpe de satin blanc, et sur la tête un grand chapeau, un feutre mou à larges bords, que lui avait prêté un joueur de tango.

Il s'approcha et me dit : « Les gens de Buenos Aires, Hugo, no entiende esta obra de arte » et s'en alla dormir sur sa petite table avec le manteau qui lui servait de couverture et avec « Tana », en dessous, qui grognait.

Elle ne fut même pas rejouée un autre soir, sa comédie. Maintenant, je pense que si Helmuth avait mis en scène quelque chose de plus autobiographique, certainement aurait-il fait fortune : imaginez un rideau qui se lève, un homme dort sur une petite table, en dessous gronde un chien.

Les uns après les autres, tous les occupants de la « prim catégori » déménagèrent et quand Von der None et Zinaida partirent aussi dans leur hôtel El Faro, la pension « prim catégori » devint ma maison. Cela arriva petit à petit, j'eus le temps de retourner en Europe une première fois, d'y prendre une première femme, de faire avec elle deux beaux

enfants, de me séparer, et de faire mille autres choses encore. De toute façon, même sans Zinaida, cette maison continua à être fréquentée par les gens les plus sympathiques, les plus fous et les plus imprévisibles du monde.

Même Kramer vint y vivre. Quand la police nous sépara à Trieste, notre au revoir avait été un adieu. Nous n'avions osé ni espérer ni imaginer qu'un jour nous nous serions rencontrés sur l'autre face du monde. Un soir, un ami dessinateur, Horvarth, m'avait emmené avec lui à une fête au Cercle hongrois et là, dans une foule de visages tziganes, je reconnus Kramer. Pauvre Kramer, de nombreuses années avaient passé et sa préoccupation demeurait celle de rejoindre l'Amérique, celle des gratte-ciel et du business, les Etats-Unis. Il était très près du but. En Hongrie, il y avait eu la révolte et la répression par les Russes. Kramer était en train de se procurer les papiers nécessaires pour être considéré comme un réfugié de la dernière heure. Les Etats-Unis accueillaient les victimes de l'impérialisme soviétique.

Il était venu vivre chez Zinaida avec une fiancée, une danseuse ; danseuse, façon de parler. C'était une Argentine d'origine espagnole qui avait la manie de danser le trac trac trac traqué tra. Elle s'était fait construire une sorte de banquette et y montait constamment dessus pour danser le flamenco.

Mais elle le dansait très mal, lourde, grosse et vulgaire. Kramer lui disait toujours qu'il l'emmènerait en Amérique, mais finalement il s'en alla seul. Quand arriva le départ, il y eut des embrassades et de l'émotion.

Pendant qu'il vivait chez moi, Kramer m'avait fait connaître un de ses amis slaves, Duchan. C'était un géant blond, le visage plein de balafres et d'aventures. Il avait fait partie d'Alianza, la police privée de Peron. J'avais remar-

qué qu'il fréquentait la maison avec beaucoup d'assiduité ; il apparaissait aux heures les plus imprévisibles et pouvait s'arrêter cinq minutes ou toute la nuit. Je compris après le départ de Kramer le motif de ses visites. Il aimait la danseuse et attendait le départ de son ami pour prendre sa place.

Tout de suite après le départ de Kramer, l'Espagnole monta dans ma chambre et me demanda : « Hugo, que te parece... »

« De quoi ? »

« Hugo, que te parece Duchan ? »

« Ohé, qu'est-ce que j'en ai à faire, moi, de Duchan ! »

« Es un tipo muy bonito. »

« Ecoute, lui dis-je, Kramer est parti. Fais ce que tu veux. » En fait, elle voulait faire louer à Duchan la pièce que Kramer avait laissée.

Quand vint Duchan, je le priai de ne pas commencer, lui aussi, avec les « que te parece ». Je lui dis le prix que Zinaida avait fixé pour cette pièce et je lui demandai : « Que te parece ? »

Ainsi Duchan prit la place de Kramer. Elle, comme avant, montait sur la banquette et dansait le trac trac traqué tra ; lui, buvait ses vodkas bien dures et la regardait, sceptique. Et puis, quand il en avait vraiment assez, il se levait, la saisissait, l'allongeait sous lui et sans doute devait-il violemment l'aimer, car dans toute la maison on entendait des cris et des gémissements.

Je ne m'étais jamais demandé quel travail faisait Duchan ; il n'avait même pas l'air de quelqu'un qui aurait pu travailler. Mais un jour il me dit : « Allez, Hugo, viens avec moi ! » Il m'emmena, si je me souviens bien, du côté de Matanza et, arrivés dans une ruelle, il enleva le couvercle

d'une bouche d'égout et s'enfila dedans. Surpris, je lui criai : « Ohé, Duchan ! Mais qui es-tu ? Le gardien des égouts ? » Je vis que, en dessous, c'était éclairé. Duchan m'invitait à descendre. Je descendis par une petite échelle de fer et me retrouvai dans un laboratoire. Il y avait en bas cinq ou six filles paraguayennes qui fabriquaient des sacs en petites perles, et il y avait la lumière électrique et des tables de travail et des chaises : un véritable atelier en somme, entièrement sous la bouche d'égout. Je ne questionnai pas Duchan. A y repenser, considérant le personnage, on pouvait déduire qu'il s'agissait d'un repaire secret de la police de Peron.

Duchan disparut subitement de la maison de Zinaida. Un soir, je l'avais à peine laissé dans le living avec mon ami Tessarolo ; j'étais monté dans ma chambre pour ranger des dessins quand j'entendis un cri et un bruit caractéristique de verre brisé. Je courus en bas. Duchan s'était lancé, dans la nuit, à travers la fenêtre. Tessarolo me regardait et regardait la fenêtre défoncée : « Tu en as beaucoup, des amis comme ça ? », me demanda-t-il. Je revis Duchan, une rencontre brève et improvisée, quelques années seulement après le retour de mon séjour en Angleterre. J'étais passé par le café Florida et je me trouvais tout près de là devant une boîte pour riches, la Maison dorée, quand une vitrine explosa littéralement ; au centre de l'explosion, un gros paquet d'imperméable, avec deux jambes rapides comme la foudre. Dedans, il y avait Duchan.

« Eh ! Hugo... » Il avait dégagé sa tête de l'imperméable.

« Ohé ! Duchan... »

« Tu es toujours au même endroit ? Je viendrai te voir ! » Et il fila comme un éclair. De ce local, sortirent des « bêtes » en smoking : *matones* (des tueurs).

Chapitre IV

Tandis que Duchan défonçait des vitres pour sortir de ses aventures, Viszinsky entrait dans mes nuits, traversant les fenêtres avec sa suite de sorcières.

Ni tôt ni tard. Ils arrivèrent au bon moment. J'avais déjà parcouru jusqu'au bout les chemins de la liberté et j'avais les moyens de les comprendre ; j'étais disponible pour les accepter. Ils s'introduisirent dans la maison sans invitation et s'y installèrent en prenant la place à d'autres qu'ils chassèrent. Ils se donnèrent rendez-vous dans ma vie comme dans une ville : il y avait Guerrino, malheureux Frankenstein qui a perdu les boulons des tempes. Il y avait Olga, qui arrête les montres d'un regard et brise les téléphones d'un soupir. Il y avait Christina Bandolera, au doux visage de lapin. Il y avait Renée, qui rêve d'avoir un appareil photo en guise de sexe, il y avait Viszinsky avec un regard qui va un peu au-delà, qui avait dans le crâne l'autre face des choses, dans un paysage clair de steppes oubliées. Et tous les autres. Ils arrivèrent au bon moment.

J'avais organisé une fête chez moi. Zinaida, Von der None et Helmuth avaient définitivement déménagé à Villa Gessel, dans l'hôtel El Faro. Puisque j'étais sur le point d'abandonner l'« Editorial Abril », j'avais organisé cette

rencontre avec les collègues de tant d'années de travail : c'était une sorte de fête d'adieux. Ils avaient été pour moi d'excellents copains. J'étais arrivé en Argentine avec dans mes bagages toute une expérience de jeunesse africaine très importante. La vie m'avait appris à affiner mon jugement mais, dans le groupe des dessinateurs de l'« Editorial Abril », je trouvai non seulement le pain, mais aussi la viande et le dessert. Nous formions une cellule politique d'intelligence et de liberté, sans aucune des velléités bourgeoises ; pas de compétitions idiotes, aucun groupe ou faction ne pouvaient exister.

Chacun cherchait à trouver dans le travail des autres l'amour ou la véritable préoccupation qui l'avait fait naître. Exactement tout l'inverse de ce que, quelques années plus tard, j'aurais rencontré en Italie. Je quittai l'« Editorial Abril » parce que je sentais que le moment était venu de faire quelque chose de nouveau, en absolue liberté. Je fondai, en effet, avec les frères Oesterheld la revue « Frontera », sur laquelle virent le jour Anna de la Jungle et le cycle d'Ernie Pike et le sergent Kirk. Pour ce travail, j'aurais ensuite été appelé en Angleterre.

Pour le rassemblement prévu ce soir-là, j'avais laissé mes clés à Portas, car je savais que je ne parviendrais pas à me libérer de bonne heure.

Quand j'arrivai à la maison, je ne trouvai ni Portas ni aucun autre de mes amis dessinateurs. Les pièces étaient bondées de gens inconnus et très bizarres. Des races et des mélanges de races jamais vus avant. Je traversai la maison sans recevoir un signe de reconnaissance. Je rejoignis la cuisine. Là, il y avait une fille qui bricolait sur les fourneaux. Elle mélangeait et cuisait des liqueurs. Elle était en

train de préparer une espèce de *menjunje de gualicho* (mixture magique).

Blonde, avec des yeux très clairs, elle avait une bouche taillée net, entre une lèvre supérieure proéminente et fine, et une lèvre inférieure mince et large. Un visage de lapin oublié. Elle était très belle, je lui dis : « Bonsoir. » Elle souriait, me souriait et ne parlait pas. Je sortis de la cuisine et me mis à la recherche de quelqu'un de connu. Il y avait une grande animation, beaucoup de monde, des gens jusque sur les escaliers qui menaient à ma chambre et même dans ma chambre. Il y avait des couples déjà formés, enlacés sur le divan ou sur le sol ; d'autres qui étaient sur le point de se constituer, mais avec des cérémonies et des préparatifs violents : des hommes à demi nus poursuivaient, sérieux, des filles à l'air excité. Les hommes seuls avaient choisi la compagnie de l'alcool. Je me mis devant un type ivre mort : des cheveux blonds, coupés court, une bouche enfantine, des yeux de fumée, le regard tourné sur ses pensées.

« Qui es-tu, toi ? », lui demandais-je.

« Et toi ? », me répondit-il.

« Comment, qui je suis ? Le patron de la maison ! »

« Bordel ! Qu'est-ce que ça veut dire, le patron de la maison ? » dit-il.

« Comment qu'est-ce que ça veut dire ? »

J'étais sur le point de prendre ces réponses pour une provocation, puis je me suis vite demandé ce que pouvait bien vouloir dire être le patron de la maison. Et je lui répondis : « Oui, tu as raison. Qu'est-ce que ça veut dire être le patron de la maison ? Mais toi, qui es-tu ? »

« Moi, je suis Viszinsky », me répondit-il.

« Ah ! tu es l'ami de Portas ? », demandai-je.

« Jamais baisé ce Portas ! » et il dit non de la tête.

« Ecoute, mon vieux, j'avais invité mes amis dessinateurs. J'avais laissé les clés à Portas et je ne vois personne que je connaisse. Je suis Hugo Pratt. »

« Tu es Pratt ? Renée m'a parlé de toi. C'est elle qui m'a dit de venir ici ce soir. »

Je commençais à comprendre. Je fréquentais depuis quelque temps le café Florida, lieu de rencontre de jeunes qui faisaient de la peinture ou des étudiants en lettres et en philosophie. Des étudiantes sans le sou y campaient en attendant le monsieur avec qui faire quelques passes. Là, j'avais rencontré Renée. Mi-Cingalaise, mi-Arabe, elle était d'une beauté merveilleuse. Ayant découvert qu'elle était passionnée de dessin et de peinture, je l'avais invitée à ma fête.

« Ecoute Viszinsky, lui demandai-je, qui est cette fille dans la cuisine ? »

« Elle, c'est Christina », répondit-il.

« ... Ah, c'est Christina », répondis-je.

« Oui, c'est Christina Peary, poétesse. »

C'est ainsi que j'appris que la fille à la cuisine était la nièce de ce Peary, qui, en bateau, allait au pôle Nord (ou au pôle Sud), mais aussi de latifondistes américains en Patagonie.

Extravagante, lesbienne, un peu folle, c'était une très bonne poétesse. Reine du bar Florida, elle était le grand amour de Renée.

Je retournai à la cuisine. Elle y était toujours en train de doser des mélanges. Je me suis assis et je lui ai demandé :

« Qu'est-ce que tu es en train de faire ? »

« Une *brujeria*, un breuvage, un élixir de sorcière », me répondit-elle. Elle souriait pendant qu'elle me regardait.

« C'est bon à boire ? », demandai-je.

« Je suis en train de préparer. Après, nous saurons. »

Du living me parvint la voix de Renée. J'abandonnai Christina à ses *brujerias,* je retournai dans le désordre de la fête. Plus belle que jamais, Renée était arrivée. Elle allait, sûre d'elle, au milieu des gens, elle jouait à la maîtresse de maison, un véritable chaperon.

« Renée, où sont mes amis ? », lui demandai-je.

« Renvoyés. »

« Et Portas ? », demandai-je encore.

« Je lui ai demandé les clés, tu n'aimes pas ces amis ? »

« Oui, Renée, ils me plaisent. Mais n'auraient-ils pas dû rester aussi, les autres ? Tous ensemble, heureux de faire la fête ? »

« Non, Hugo ! Impossible. Ils n'ont rien en commun les autres avec ceux-ci », me répondit-elle.

« Cela te déplaît Hugo ? », ajouta-t-elle.

Et ainsi, au milieu des chants, étreintes et beuveries à en rester saoul pour toujours, avec des gens qui arrivaient et partaient comme sur une scène, la nuit de fête passa. Y apparut aussi Juan Carlos Casares, le tromboniste, avec qui je devins immédiatement ami. C'est pour cela, longtemps après, quand il créa le groupe des Jesters, qu'il m'engagea comme chanteur sous le nom de « Fabulous Sbrindolin ». Comme costume, j'avais un justaucorps en plumes de corbeau noires et un bec de feutre rouge. Je me fabriquai même un petit mégaphone de barreur à huit, que je tenais devant la bouche à l'aide d'élastiques passés derrière les oreilles, comme ça je pouvais chanter avec les mains dans les poches. On jouait surtout dans les trains. Arrivèrent à la fête Torrès

Aguero et beaucoup d'autres types sympathiques et nouveaux. Apparurent encore des Croates, des morceaux d'hommes grands et costauds ; fils d'Oustachis qui s'étaient enfuis à temps avec Ante Pavelic de la Yougoslavie et avaient continué dans l'Argentine de Peron leur boulot de gorilles, de tueurs.

Au matin, quand ils furent tous partis, Guerrino arriva, s'assit dans un fauteuil et se mit à me regarder. J'avais justement entendu parler de lui les jours précédents par des amis communs ; ils m'avaient décrit ce dessinateur comme devant être un type très particulier, gentilhomme et grand seigneur, excentrique et désespéré.

Il restait là à me regarder, assis dans un fauteuil, dans son imperméable blanc, de type anglais. Une gueule bouleversante, il lui manquait seulement les deux boulons de chaque côté du front pour être un Frankenstein inquiétant. Il me souriait, les yeux brillants pointés comme deux pistolets.

Je lui demandai : « C'est toi Guerrino ? » C'était une question inutile, mais nous ne pouvions pas continuer à rester silencieux.

« Oui. Je suis Guerrino. » Et il souriait.

« Tu veux boire quelque chose ? »

Nous nous mîmes à boire du vin.

Puis il me demanda : « Et Renée ? »

Moi, je savais qu'il était l'amant de Renée : « Renée a été ici... »

« Oui, je le sais. Etait-elle contente ? », me demanda-t-il.

« Oui, oui. Elle était contente. »

« Contente, hein... un peu saoule ? », me demanda-t-il.

« Non, non, contente. Elle est partie avec quelqu'un qui joue du saxophone. »

Ce soir-là, il commença à me raconter son histoire avec Renée. Une histoire qui dura des années et que je connus dans tout son développement, au travers des confidences directes de mon ami et au travers des explications de Renée.

Guerrino commença à me raconter qu'ils s'étaient connus en travaillant ensemble, en dessinant les décors pour un théâtre d'indépendants. Guerrino, bon dessinateur humoriste inquiétant, et Renée, curieuse de couleurs et de formes.

Ils se donnaient de la peine pour chercher quelque chose de nouveau ; je ne sais pas ce qu'ils trouvèrent, mais c'était sûrement un travail sincère, fort, ambitieux et, de toute façon, intelligent.

Le soir Nicola Paone chantait... « Blu blublu la cafetera », sur la même scène.

Il s'était fait passer pour un Italien, cet Américain de Brooklyn, et il avait un succès fou qui n'en finissait jamais. Tout le monde allait l'écouter chanter « Blu blublu la cafetera », les Italiens *locos* par nostalgie et les autres pour l'histoire du bel canto italien. Il se produisait accoutré d'un frac et de chaussettes montantes à rayures ; une espèce de Jules Berry dans l'« Aube tragique ». Pendant des années, chaque fois que je devais admettre être Italien, le nom de Nicola Paone faisait surface. « Ah ! usted italiano ? Nicola Paone eh, « Blu blublu la cafetera » se mettait-on à chantonner. J'étais mort de honte.

Un jour, la tête à l'envers à cause de la passion qui l'habitait, Guerrino décida Renée à laisser tomber décors et théâtre et à partir avec lui. Renée, une vraie mercenaire, lui demanda d'acheter des appareils photo. Elle était folle d'appareils photo.

Ils choisirent Cordoba ; je ne sais pas ce qu'il y a à photographier à Cordoba en Argentine, mais c'est en tout cas où ils allèrent. Ce fut la première fois que Renée plaqua Guerrino. Elle le laissa sans matériel photographique, sans rien. Mi-Cingalaise, mi-Arabe, les cheveux cuivrés, les yeux de braise, très, très belle, mais toujours mercenaire. Elle te faisait dépenser de l'argent, acheter des appareils photo et, après, elle t'abandonnait n'importe où.

Guerrino retourna vivre parmi ses amis avec le désir de s'émanciper et de trouver sa place.

Aussi, quand il rencontra Olga, l'épousa-t-il. Sa spécialité, c'était un autre engin. Si Renée volait les appareils photo, Olga cassait les montres.

Elle disait : « Oh, Hugo ! Quelle belle montre tu as ! » Un seul de ses regards et la tocante : terminé, la montre ne marchait plus. On enlevait celle-ci et on la lui donnait. Elle détraquait aussi les téléphones. Elle était belle. Très belle. Avec ses yeux maquillés en noir à la Nefertiti. Il y a longtemps. Liz Taylor n'avait pas encore joué Cléopâtre. Danseuse de ballet moderne, elle avait des cuisses superbes, fortes, une taille légère, le cul haut, bien foutue quoi ! Le temps de la connaître, de se donner courage... et en voyage de noces à Mar del Plata.

Cette fois ce fut Guerrino qui se tira. Il prit ses affaires et s'ôta la corde du cou. C'était le treizième jour de mariage. Après ses noces, Guerrino venait souvent travailler chez moi. Même si je n'étais pas encore devenu complètement dingue de Gisèle, j'étais par ailleurs déjà bien assez timbré. Il me tenait compagnie et, entre deux bandes dessinées, il faisait des portraits de moi, inquiétants, mêlés à mes personnages. Quand il ne pouvait plus me supporter, il jetait ses pinceaux, lançait en l'air papier et encre de Chine et

disparaissait. « Esta loco... Esta loco... » et il disparaissait quelque temps.

Il revenait toujours après. On recommençait toujours à parler de son besoin d'un voyage en Europe. De temps en temps, je me retrouvais ayant gagné un tas d'argent avec mes dessins et je lui en proposais pour faire ce voyage en Europe. Au bout d'un moment, il se laissait convaincre. Il se passait alors une chose déconcertante. Il me disait : « Tu as raison, Hugo, je dois faire ce voyage en Europe, tu as raison. » Il faisait une pause : « Donne-moi donc l'argent. » Il le voulait tout de suite, et je me suis fait avoir plus d'une fois. Dès qu'il avait le pognon dans la poche, il prenait la porte et s'en allait en courant. Il allait tout dépenser en beuveries avec des putains. Jusqu'à ce qu'il se retrouve sans un sou ; désespéré et ahuri, dans une gargotte du type Les Trois Sergents.

Alors que je ne l'avais pas vu depuis un certain temps, et que j'avais fait en vain le tour de ces endroits spécialement reluisants, j'appris qu'il s'était retrouvé tout bonnement dans une espèce de couvent de la Paloma, un endroit cauchemardesque tenu par une Roumaine.

Vraiment hallucinant ce qui lui était arrivé !

Guerrino marchait dans la rue Florida quand une voix l'interpella : « Guerrino ! » Une voix forte, haute et qui roulait les r. Il leva les yeux et vit Olga sur un petit balcon. Elle répéta : « Guerrino ! » comme un appel venu d'une chaire : « Agneau de Dieu ! *Cordero de Dios.* » Il monta. Il y avait plus d'un an qu'il s'était enfui de Mar del Plata et maintenant il se retrouvait par hasard de nouveau avec Olga, dans une pension de la rue Florida.

Il fut pris tout de suite d'une forte fièvre, Olga dut le mettre au lit et commença à le soigner. Cette fièvre ne le quittait pas. Olga, qui était alors première danseuse dans le

Ballet de Nora Soyer, devait, sitôt la représentation terminée, courir à la pension pour voir Guerrino et le calmer pendant ses accès de fièvre.

De toute manière Olga ne serait pas restée longtemps dans la troupe de Nora Soyer. Leurs personnalités se heurtèrent très vite et cela prit l'aspect d'une épreuve de force. L'Allemande ne supportait pas d'être domptée. Leur rivalité n'eut rien à voir avec une question artistique. Nora Soyer était une lesbienne bien connue et elle voulait se faire la détraqueuse de montres. Mais quand elles en arrivèrent aux actes, ce fut Olga qui se l'envoya : avec le clitoris ou je ne sais quoi d'autre, elle l'encula sans plus de façons. A peine remis du choc, Guerrino guérit. Comme ils étaient décidés à rester ensemble, ils durent affronter le problème du gîte. Ils se mirent en quête, et Guerrino trouva un garage.

Il s'était souvenu d'un ami mécanicien qui vivait avec sa femme et deux gamins à l'autre bout de Buenos Aires, du côté de Matanza. Il avait un chalet attenant à un bureau-garage où il réparait des voitures. Français, mécanicien, *compañero*, il avait accepté avec enthousiasme d'installer tant bien que mal son ami et sa femme. C'est ainsi que, un soir de pluie, Guerrino — Frankenstein malheureux toujours en quête d'amour — et Olga, sorcière errante recherchant toujours sa Gomara, se présentèrent au garage où ils allaient essayer de se remettre ensemble.

Le soir même, Guerrino, grand seigneur, voulut offrir à dîner et, pluie ou déluge, il décida de sortir faire les courses.

« Bon Dieu ! je vais en bas, moi, me chercher deux poulets et du vin à boire, sacré nom de Dieu ! »

Jetant sur lui son imperméable blanc, de style anglais, et sous la pluie, il commença à errer dans Matanza, à la recherche d'une rôtisserie. Il était déjà bien encombré de

paquets, des petits, des gros, quand sur le chemin du retour une voix l'appela « Guerrino... Guerrino ! », douce, implorante. Il se retourna et sous un porche il y avait Renée. Superbe, toujours, les cheveux trempés qui lui collaient au visage.

« Guerrino, queridito... », dit-elle.

« Nom de Dieu ! Renée !... » Il fut anéanti, elle s'était évaporée à Cordoba et maintenant il la trouvait devant lui, cachée sous un porche, à Matanza.

« Qu'est-ce que tu fais ici, sous la pluie, à Matanza ? »

« Queridito, j'ai tellement faim... »

« Bon Dieu ! ne reste pas là. Viens avec moi. Ne reste pas là comme une conne. Viens avec moi ! »

D'un seul coup son grand amour avait rejailli. Il la prit par le bras et l'emmena elle aussi au garage.

Là, le Français, sa femme, ses gamins dans le berceau, Olga, attendaient pour préparer à manger, et il débarque avec la Cingalaise. Ils se regardent pour se demander ce qui est arrivé, mais Guerrino ne se trouble pas. « Nom de Dieu ! Es una compañera, no se como es, bajo la lluvia... la compañera... Restons tous ensemble. » Très bien. Ils se mirent à découper les poulets et commencèrent à manger tranquillement.

Guerrino ne semblait pas vraiment y croire : d'un côté Olga sa femme, de l'autre sa maîtresse, tous contents. D'origine arabe, ce Frankenstein avait une grande disposition à la générosité, un grand sens de l'hospitalité et peut-être même une vocation au harem. Un baiser par-ci, un baiser par-là, jusqu'à ce que le Français s'en mêle. Celui-ci devait être arrivé en France avec un équipage de pirates. Je ne sais pas, peut-être à la suite de Linièrs. Le fait est qu'il retrouvait l'usage de la galanterie française, toujours plus insis-

tante et osée. Il y avait de la pédanterie dans son « galantero » et Guerrino commença à s'énerver à voir ce mécanicien si empressé et aux petits soins pour Renée. « Nom de Dieu », pensait-il. Ça ne lui plaisait pas du tout. Un baratin qui n'en finissait pas.

Jusqu'à ce que Guerrino se lève, un couteau à la main. Peut-être que le Français avait eu une main baladeuse. Ce fut le bordel : le mécanicien français, un sacré morceau, s'élança contre son ami. Mais Olga, rapide, s'entailla la main en arrachant le couteau à Guerrino qui, pris d'une crise de nerfs, se mit à gueuler et à se débattre. Alors Renée attrapa une clé anglaise et « sock » ! frappa la tête du mécanicien qui s'écroula. Les enfants criaient dans leur berceau, la femme du français pleurait, les deux femmes jetèrent l'imperméable sur les épaules de Guerrino qui ne parvenait pas à se calmer et le poussèrent dehors, sous la pluie.

« Je vais l'arranger, moi, je vais l'arranger, moi... », répétait-il. Mais, lui, n'avait rien arrangé parce que le couteau, c'est Olga qui le lui avait enlevé, et le coup de la clé anglaise sur la tête du mécanicien c'était l'œuvre de Renée.

Ils décidèrent d'aller se réfugier à la gare de Retiro ou Constitucion. Guerrino ne voulait pas se calmer et les deux femmes lui entouraient les épaules dans un double embrassement et le consolaient : « Mon coco, reste tranquille, tout va bien. »

Tout le monde les regardait. Ce Frankenstein entre deux belles, comme deux inquiétantes Erinyes, sorties d'un récit de Quiroga.

« Je vous emmène à Pergamino. Allons tous à Pergamino », disait Guerrino. Les deux femmes acquiescèrent et ils montèrent dans le train.

« Allons à Pergamino », disait Guerrino.

C'est ainsi qu'ils se trouvèrent tous les trois dans un train traversant la Pampa, sous la pluie.

A un certain moment, avec l'habituelle vache morte sur les rails, le convoi s'arrêta. Dehors, la nuit, la pluie, la Pampa et une cabane. Ils furent d'accord tous les trois pour descendre du train et pour aller s'abriter dans la cabane. C'était un refuge pour gauchos, construit à coups de paille et de boue. Ils sautèrent du wagon et se mirent à courir dans la Pampa, poursuivis par la pluie et le vent. Finalement, quand ils se retrouvèrent sous le toit de paille, ils étaient trempés jusqu'aux os, dégoulinant comme des gouttières. Guerrino disait que, lui, allait s'occuper d'allumer le feu, mais ça allait finir comme avec le Français.

Ce furent les femmes qui s'y mirent : ce ne fut qu'une question de minutes pour ces deux sorcières. Guerrino était de nouveau heureux ; le sol était en terre battue, dans un coin il avait trouvé un morceau de tôle qui pouvait être utile, et il était avec ses deux femmes. Le feu éclairait et réchauffait.

Ensuite Olga tira de son sac une petite radio, de sorte qu'ils eurent même de la musique. Pendant qu'il restait là planté comme Frankenstein, les filles commencèrent à s'agiter autour du feu. C'est Olga qui, la première, esquissa un pas de danse ; elle sauta, s'arc-bouta, se caressa, jouant avec le feu. Quand elle commença, toujours en dansant, à ôter ses vêtements pour les sécher, Renée l'imita.

Nues et splendides, avec leurs corps superbes, encore plus sensuelles à la lueur ardente de la flamme, elles dansaient comme des folles, installant entre elles une nouvelle complicité. Guerrino était de plus en plus bouleversé par tant de chance imprévisible : seul dans la nuit de la Pampa, avec ses deux femmes.

C'est alors que tout se gâta. A un certain moment, les deux femmes se sautèrent dessus. Et on s'excite, on se bouscule, on s'embrasse, on s'étreint, on s'enroule par terre, on se mêle, on s'emmêle, on se bouffe la chatte et tout cet enchaînement entre elles avec Guerrino là, saisi, anéanti.

Il se sauva comme d'un cauchemar, s'enfuit dans la nuit, dans la Pampa, sous cette pluie, sous ces éclairs. Seul, sans femme, sans maîtresse, avec son imperméable blanc, de style anglais. Il alla, pour oublier, abruti de cachets, dans une sorte de couvent. C'étaient ça, les endroits où finissaient les types les plus désespérés et les plus fous. D'anciens couvents transformés en pensions de bas étage ; de longues files de cellules sur d'interminables coursives.

Quand j'appris que Guerrino s'était terré dans ce faux couvent de la Paloma, j'allai le chercher pour tenter de l'emmener chez moi, afin de le remettre en état. Je le trouvai dans sa niche, immobile, muet, renfrogné comme une araignée dans son trou ; j'y suis resté moi aussi, à peu près deux mois.

La pension était tenue par une vieille Roumaine, aussi immonde que les lieux. Dans cette ambiance de folie, les événements quotidiens étaient le viol, le crime, le couteau, le suicide et l'automutilation.

Il y avait par exemple un peintre nommé l'« Andaluz » qui se prenait pour Van Gogh et qui de temps en temps cherchait à se couper une oreille avec son rasoir. On entendait alors crier : « L'Andaluz s'est à nouveau coupé... » et tous à courir avec des coussins et du coton pour éponger le sang ! Il faisait des toiles horribles, ne ressemblant en rien à celles de Van Gogh. Une fois, je ne parvins pas à ouvrir une porte car de l'autre côté pendait un homme avec le cou brisé. Il avait attaché une écharpe à la poignée extérieure, l'avait

fait passer par-dessus le haut de la porte et avait réussi ainsi, tout seul, à se pendre. Finalement c'est Guerrino qui m'emmena loin de là, et nous retournâmes chez moi pour travailler.

Plus tard, lui aussi trouva sa voie, sa place, son but, son équilibre, par un travail sérieux et stable de dessinateur. Et grâce aussi à une épouse sérieuse, une sainte, du nom d'Estelle. Institutrice, elle s'était spécialisée dans l'enseignement des enfants difficiles, un peu attardés en somme, et elle avait une patience et une bonté sans fin. La femme qu'il lui fallait.

J'ignore où il la connut, mais certainement pas dans les maternelles où nous faisions les ménestrels tous les deux. Là, il y avait des enfants en bonne santé, robustes et intelligents, fils d'Américains en bonne santé et riches, et dans le pétrole, des fils de Suédois robustes, des fils d'Arméniens très rusés, des fils de Hollandais carrés, des fils de riches, en somme. Ceux d'Esso, de Texaco et des cinq autres entreprises sœurs, plus ceux de Coca-Cola. Nous nous présentions comme des ménestrels à ces enfants, grâce à la trouvaille de la « tranquerita ». La tranquera, c'est le portail, la palissade de bois qui ferme le corral, l'enclos à bétail. Comme l'idée avait beaucoup séduit Guerrino, nous nous sommes mis tout de suite à construire la « tranquerita ». Nous construisîmes un petit portail bien ciré et qui nous arrivait aux genoux.

Puis je me mis en rapport avec toutes les filles qui avaient de l'argent que je connaissais dans les *barrios del norte* (Acassuso, Martinez, Vicente Lopez) pour proposer ce jeu de la « tranquerita, please ».

Ces filles, qui sortaient des Saint Patrick's College, des Saint Andrew's College, des Saint Word's College, se sentaient obligées d'exercer une activité quelconque et elles

fondaient ces Kindergarten et Kinderheim pour garder les bébés des femmes mariées avec Esso, avec la Standard Motor Oil, la Texaco California, la Gulf ; toutes ces femmes qui, avec les maris dans les huiles ou le pétrole, devaient être présentes à la table de bridge, ou dans les bois pour le croquet, et dans les prés pour le cricket, et dans les champs pour les pique-niques.

Ces jeunes filles, avec l'éducation qu'elles avaient reçue à Saint Patrick's College, essayaient toujours d'inventer quelque chose de nouveau pour amuser, distraire, faire jouer les enfants et bien les élever : rondes, colin-maillard, marelle, cueillette de fleurs, le monde, gendarmes et voleurs, quatre coins. J'allai donc proposer notre nouveauté à ces jeunes filles qui tenaient ces Kinderheim pour les enfants très riches : « Open, open the tranquerita, please... », jeu bilingue, chanté, animé et mimé.

Nous plantions solidement notre barrière dans le pré pendant que tous les gosses se mettaient en rang. Je me mettais sur une chaise, assis d'un côté, la guitare au bras. De l'autre côté se tenait Guerrino, une main sur la barrière. La règle du jeu était celle-ci : les enfants devaient passer d'un côté à l'autre de la petite barrière que ce Frankenstein tenait ouverte, tandis que moi je chantais ma chansonnette accompagné à la guitare : « Open, open the tranquerita please... Open, open the tranquerita, please... »

Un vrai succès ! Nous avions toute une chaîne de maternelles ; on avait à peine le temps de finir à un endroit qu'il fallait courir planter la tranquerita à un autre endroit. C'était vraiment un succès ; même les mères venaient parfois assister à la séance. Aucune réclamation.

Nous avons fait cela un bon bout de temps, et quand nous décidâmes de nous retirer, nous vendîmes la tranquerita, la

chansonnette, les adresses, les droits d'auteur en somme, à un couple de Libanais. Nous en retirâmes pas mal d'argent. Mais, eux, n'eurent guère de succès. Noirs et moustachus, leurs visages faisaient peur aux enfants. Avec l'argent des Libanais, Guerrino voulait naturellement réaliser son voyage en Europe. Il travaillait de temps en temps avec moi, dans mon atelier et, une fois, comme je ne l'avais pas vu depuis un certain temps, je pensai qu'il avait fini par se décider.

Mais un jour je l'ai retrouvé : il était rayonnant, il avait revu Renée.

Il l'avait revue dans la rue Corrientes, toujours aussi belle et pleine de vie. Elle lui avait demandé : « Guerrino queridito, como va ? » Ils ne s'étaient pas revus depuis la nuit de la cabane. Guerrino, toujours grand seigneur, l'avait invitée à boire et ainsi ils avaient eu tout le temps pour bavarder. Maintenant Renée fréquentait le cabinet d'un psychanalyste où avaient lieu des expériences de groupe : on peignait sous l'effet de la mescaline.

Quand ils se quittèrent, Renée insista pour que Guerrino vînt la voir là-bas, et Guerrino avait noté l'adresse et avait promis : « Oui, je viendrai te trouver. Je t'assure que j'irai. » Quand il se sentit sûr de lui, il y alla. Il porta dans l'antichambre un porte-parapluie en bronze, il le lui enfila sur la tête, l'enfonça par les épaules jusqu'aux coudes, et y alla à coups de bâton. Deux ou trois minutes d'acharnement, puis il la flanqua dans les escaliers, toujours dans son corset de bronze : vram, don, baradon, baradin, baradon... Ils la sortirent avec un tympan percé, à moitié sourde.

Pauvre Renée, combien de nuits ai-je fait la sourde oreille avec elle qui frappait et grattait avec un ongle, qui m'appelait et me disait : « C'est moi, c'est Renée... » Et moi

je ne répondais pas et je n'ouvrais pas, parce que je n'arrivais plus à tenir bon pendant la journée en supportant leur folie de la nuit. Et puis, au matin, je trouvais une rose devant la porte. Une fleur. Un message hippy... Mais il y a tant d'années ; quand tout était encore plus interdit que maintenant.

Le jour, j'avais mon activité de dessinateur et je ne voulais pas tout mélanger. C'est pourquoi à tous ces vampires, à toutes ces bêtes de la nuit, je leur permettais de venir me trouver, mais pas avant vingt-deux heures, et à six heures ils devaient décamper. Cette situation durait depuis un bout de temps et je commençais à donner des signes de fatigue ; aussi je m'enfermai à l'intérieur et n'ouvris plus à personne. Dans l'obscurité de ma chambre, je les entendais, en bas, s'agiter devant la porte.

« Hugo, Hugo, c'est moi, soy yo, soy Christina... » Mais moi, rien. Immobile, dans mon lit, je tenais bon, j'étais en train aussi de devenir alcoolique à force de m'envoyer toutes les nuits ces boissons fortes : caña, aguardiente. Je passais les journées avec Gisèle. On travaillait ensemble alors, j'étais de plus en plus amoureux et c'est aussi pour cela que je ne voulais pas tout mélanger.

Un bel amour, merveilleux. Mais déjà plein de problèmes avec sa famille si hostile à notre histoire. Des Allemands durs, des Saxons. Ils me toléraient tant que je donnais du travail à leur fille, mais rien de plus. C'étaient des Allemands du genre : « Ordnung, Ordnung, ich liebe dich ; Ordnung, Ordnung, ich liebe dich... » Si j'avais été dans les bougies Bosch ou dans le secteur boulons, même simplement secrétaire d'un Herr Direktor de Fabrik, ils m'auraient peut-être accepté en famille pour chanter ensemble : « Ordnung, Ordnung, ich liebe dich... » Mais

j'étais dessinateur, divorcé et Italien. La mère devenait folle à l'idée que sa fille puisse vivre avec moi. De toute façon, je continuais à espérer. Nous passions toutes nos journées ensemble à travailler, je m'attendais toujours à ce qu'elle finisse par prendre ses affaires et quitter sa famille pour rester avec moi. Je l'attendais comme quelque chose qui aurait pu arriver d'un jour à l'autre.

Je l'attendais constamment. Même à Londres, longtemps après. Je lui avais préparé une maison et je l'attendais. A la fin, au contraire, une lettre arriva, avec une mèche de cheveux blonds. Je me retrouvais à Londres avec une lettre qui me brûlait au fond de la poche. C'était donc aussi pour Gisèle que le soir je m'enfermais et n'ouvrais plus à personne. Je faisais semblant de ne pas être là, j'étais mort de sommeil et plein de boisson. Je n'en avais plus rien à faire qu'ils fussent venus avec le vent ou sous la pluie. Je cherchais à me défendre de ces hallucinés nocturnes, de ces vampires, *murciélagos* fous.

Je les entendais en bas qui appelaient, mais je faisais comme si de rien n'était. Je disais : « Assez ! Bon Dieu, assez... » jusqu'à une nuit où je m'étais déjà mis au lit, plus fatigué que d'habitude et, de plus, énervé par une dispute que j'avais eue dans la journée ; je les entendis en bas, du côté du jardin sur lequel donnait la porte de la cuisine : un remue-ménage, des pas, des voix ; je reconnus celle de Christina et puis aussi Viszinsky.

Sûr d'avoir bien fermé aussi cette porte, je restai immobile dans le lit. Dehors c'était une nuit de lune, et dans la pièce il y avait une légère pénombre : un peu de vent faisait bruisser les feuilles des arbres. « Je m'occupe de mes oignons », me disais-je. Je les entendais rire en bas. Puis j'entendis un bruit dans la cuisine. Au bout d'un moment, un

bruit de pas vraiment dans la chambre. Frr, frr, frr. A côté du lit. « Bon Dieu, c'est pas le vent !... » Je sentais une présence, j'entrevoyais une ombre, mais elle était haute comme trois pommes : « Qu'est-ce que c'est ? Un nain ? » Je me demandais. Je ne comprenais pas. Ça ressemblait à une petite et jolie silhouette. J'étais stupéfait.

Je pris la lampe de poche que j'avais à côté du lit, je la lui collai sous le nez. Ce que j'avais devant moi, c'était une petite fille de quatre ans, avec les yeux de travers, louchant, qui me regardait, qui respirait et qui me fit un sourire. Au diable ! J'avais le cœur qui m'était descendu dans le cul ! C'était la fille de Christina...

Qu'est-ce que ces fous avaient fait ? Ayant trouvé la porte fermée aussi derrière la maison, ils avaient fait passer la petite à travers les barreaux de la fenêtre en espérant qu'une fois à l'intérieur elle réussirait à ouvrir. Celle-ci, par contre, s'était mise à se promener dans la maison.

A cette époque, j'étais très passionné par les armes. J'avais presque une collection complète de fusils ; certains étaient des cadeaux, certains achetés. Je sortis une Winchester de 1867, canon large, treize coups, une très belle arme. Je descendis les escaliers pieds nus pour qu'on ne m'entende pas, et j'entrai sans être vu dans l'obscurité de la cuisine.

Je vis que Viszinsky entrait péniblement... comme un serpent. A travers les barreaux, en poussant.

J'ai attendu qu'il ait les jambes dehors et en l'air, la tête à l'intérieur et les reins sur la fenêtre, puis je lui ai mis le canon du fusil sur la bouche.

Il poussa un cri. « Hugo, Hugo, c'est moi Robert. »

« J'l'ai jamais enculé ce Robert ! »

« C'est moi Viszinsky — Hugo... »

« Je ne te connais pas, moi, je te tire dessus. »

« Hugo, Hugo, je suis ici avec Christina. Nous sommes tous ici ! »

Je lui fis prendre une telle peur qu'il en fut malade plusieurs jours. Je l'ai gardé moitié dedans, moitié dehors, avec le fusil sur la bouche, pendant un bout de temps. A la fin, j'en ai eu marre, je les fis entrer.

Ils avaient amené avec eux une poétesse, gentille elle aussi, mais laide comme un pou. Une fille juive, une Russe. Elle s'appelait Pusternek, pas Pasternak : Pusternek. Bonne poétesse, mais vraiment laide. Brune, poilue. Elle était si poilue qu'avec elle il valait mieux se tricoter un pull que s'envoyer en l'air. On a mis la fille de Christina au lit, et nous nous sommes installés au salon et avons commencé à raconter des histoires. Et tu descends un verre, et tu écoutes, et tu parles. A un certain moment, je ne sais pas comment, je me suis levé, j'ai pris la Pusternek, je lui ai roulé deux patins, je lui ai enlevé le slip et ses vêtements et je me la suis faite. Comme ça ! Avec Viszinsky et Christina qui me regardaient, stupéfaits. Ils ne savaient pas quoi faire. Ils ne savaient pas ce qui arrivait et ils nous regardaient. Puis, tout d'un coup, eux aussi se sont jetés l'un sur l'autre, et il s'est ensuivi un de ces sacs de nœuds... tous ensemble. Un grand poème russo-vénitien.

Sans savoir pourquoi : laide et poilue comme elle était. Elle me faisait penser à Rin Tin Tin[18].

A la fin, je me suis levé, eux encore entremêlés par terre, et je dis : « C'était bien, c'est comme ça qu'on fait de la poésie russe ! »

L'heure de Pasternak était venue et tous parlaient de la poésie russe à en avoir très vite plein le cul.

Le lendemain matin, c'était dimanche. Renée arriva. Nous avons renvoyé Pusternek sous prétexte qu'elle devait

ramener la fille de Christina à la maison. Elle est partie toute contente. Viszinsky n'arrivait pas encore à réaliser ce qui lui était arrivé et me disait pendant que nous allions faire un tour tous ensemble à Buenos Aires : « Vraiment, Hugo, comme tu as traité Pusternek ! Quelles manières !... »

Maigre et ivre mort, Robert se baladait dans Buenos Aires avec Christina Peary en short...

Avant de sortir, Christina avait enfilé un de mes blue-jeans, et l'avait coupé très court, à ras le bonbon, puis l'avait complètement effrangé.

Ainsi habillée, elle prétendait ne pas payer les poulets dans les rôtisseries ; moi, j'avais envie de payer, mais elle me tirait par la manche et une fois dehors me disait que c'était bien plus chouette, parce qu'on n'avait rien payé. Risquer de finir en prison pour deux poulets ! Après les rôtisseries, nous nous mîmes en quête d'une pharmacie de garde ; avec le mal de tête que nous avions à cause des alcools que nous avions bus : toujours caña et aguardiente. Nous en avons trouvé une grande, pleine de pharmaciens et de clients.

Pendant que nous attendions d'être servis, nous nous aperçûmes que les pharmaciens regardaient les jambes nues de Christina et faisaient des commentaires entre eux à propos de son beau cul, et toutes les conneries habituelles. La situation était délicate et j'étais déjà prêt à me battre. Viszinsky non : étant Russe, il voyait tout à travers ses steppes, sournois, avec ses yeux clairs, il souriait, toujours un peu dans les nuages, rêvant de la grande Mère Russie.

Mine de rien, à un certain moment, Christina Peary, très à l'aise, se planta devant le pharmacien le plus âgé, le chef en somme, et lui dit : « Por favor, dame un profilatico. » Mais à haute voix, pour bien se faire entendre de tous.

Nous sommes tous restés interdits. Tous muets. Un silence dans l'officine. Renée riait, mais Viszinsky me prit à part et me dit : « Elle est folle, complètement folle ! Qu'est-ce qui lui est encore passé par la tête ? Quelle connerie va-t-elle encore faire ? »

Le vieux pharmacien lui donna cette chose, ce « Goldon » du Dr Condon. Elle l'a pris, l'a payé. Puis elle est passée devant tout le comptoir et quand elle s'est trouvée devant le pharmacien le plus jeune, un type qui riait, avec des petites moustaches, elle lui dit : « Prenez ça, pour ne pas mouiller vos pantalons. »

Chapitre V

Quoi qu'il en soit, en Argentine aussi, je suis arrivé à me payer de sacrés roupillons, sous la charrette des Valenzuelas, avec « Garibaldi », leur chien. C'est par hasard que je rencontrai ces gens sympathiques, *cuatreros*, voleurs de bétail occasionnels. Ce fut la conséquence d'une dispute monstre qui survint lors d'un voyage au lac Puelo, à la frontière chilienne, avec les Bergère, Landini et tout un groupe de Français. A peine arrivé, je m'occupai de la fille du Dr Bergère, Marie-France, et l'entraînai de l'autre côté d'un torrent.

J'avais un flirt avec elle, et nous devions être seuls pour régler nos affaires. Merde ! Ce mouchard de torrent se mit à grossir. Et nous qui marchions sur les berges vers l'aval depuis un bon bout de temps. De l'eau de partout, le gué avait disparu ; avec mon fusil, les sacs, la machette et Marie-France dans les bras, avec l'obscurité qui tombait déjà. De l'autre côté, tous les Français nous cherchaient et criaient beaucoup et fort.

Je donnai une bourrade au premier venu et le jetai dans l'eau. Je trouvai hostilité et dureté de la part de tous. Personne ne me parlait plus, pas même Landini. Alors j'ai pensé que je ne pouvais pas rester là à me casser les pieds avec

tous ces Français, des fascistes de Vichy, j'ai attrapé mon fusil, la machette et les sacs, et je me suis tiré une autre fois de l'autre côté du torrent, loin du Dr Bergère, collabo, fasciste, médecin personnel de Pétain ! J'ai tout de suite trouvé des branches et des buissons épineux.

J'ai dû avancer à la machette. Quand, la première nuit, je me suis allongé pour dormir, j'avais fait deux cents mètres ! Le jour suivant, je continuai et je continuai... Je suis arrivé au sommet de la montagne. J'avais ouvert un tunnel tout droit, de bas en haut. Devant moi j'avais une autre montagne, elle me paraissait toute proche.

Mais tu descendais une vallée et ensuite tu remontais, et puis tu recommençais à descendre une autre vallée, et puis à remonter avec la montagne, toujours aussi grande devant... Quand finalement j'arrivai au sommet, je vis que dessous il y avait des petites maisons. Bien, pensai-je, et je commençai à descendre. Je mis deux jours pour descendre, à la machette. En bas il y avait une belle rivière d'eau fraîche et limpide. Je me suis jeté dedans. J'étais en train de me rafraîchir et de me laver quand j'ai senti qu'il y avait des gens qui me regardaient, sur l'autre rive de la rivière.

« Que pasa señor ? »

C'était un groupe de types avec des moustaches, des têtes de rebelles. C'étaient les Valenzuelas.

Je fis comme si de rien n'était et j'ai répondu : « Nada, je passais par-là, davo una vuelta... une promenade... »

« Diable ! me disent-ils. Une promenade ! C'est depuis hier que nous te voyons descendre de la montagne ! »

Un autre me dit : « Mais pourquoi n'as-tu pas pris le sentier des vaches ? Tu serais descendu en un rien de temps. »

Ils vinrent me chercher avec une petite barque ; une fois à terre, ils m'ont donné un cheval et nous sommes allés chez eux ; ils me firent la fête avec les filles Valenzuelas qui se mirent à me cuisiner des trucs et à me préparer du maté, une sorte de thé à eux, une infusion de petites herbes.

Ils t'en donnaient à boire toute la journée : il me fallait bien en avaler soixante par jour, de sorte que, après, moi aussi je pissais vert.

De braves gens hospitaliers. Ils voulaient que je dorme dedans, avec eux. C'était hors de question. Toujours dehors, sous la charrette, avec « Garibaldi » qui tenait à distance les cinquante autres chiens. Il voulait rester le seul près de moi.

« Garibaldi » était un des derniers spécimens de perro leonero, chien puma. Les Espagnols les avaient élevés et dressés pour donner la chasse aux Indiens. Maintenant, il n'y en a presque plus.

« Garibaldi », était un très beau spécimen. Courageux, lui aussi, avec les sangliers. Une fois, il en avait attrapé un énorme, à lui tout seul. « Garibaldi » n'avait pas de queue. Très méchant, il ne voulait jamais laisser les autres chiens manger. Il les mordait. Une fois, Fernando lui avait donné un coup de machette pour lui faire peur, mais il avait mal visé et lui avait tranché net la queue. Fernando était l'aîné des Valenzuelas ; il dut prendre avec lui sa femme, ses enfants, ses affaires, et changer de maison. Ils avaient dû choisir en famille entre tuer « Garibaldi » ou renvoyer Fernando. Vraiment de braves gens ! J'y suis retourné très souvent après. La première fois fut quand les Fédéraux voulaient me descendre à coups de fusil ; tous les fils Valenzuelas m'accompagnèrent à cheval dans ma longue fuite jusqu'au sud, là où il y a de la glace dans les lacs.

En les fréquentant j'avais découvert qu'ils étaient encore contraints d'accomplir des corvées de travail pour payer le droit de rester sur leurs terres.

Je savais qu'en Argentine on devient propriétaire des terres domaniales si on y habite et si on les travaille depuis plus de trente ans.

C'était la situation des Valenzuelas. Ainsi, grâce aussi à mes relations dans les ministères, leur fis-je attribuer les terres. Bon Dieu ! Cela se sut. Si bien que le matin, quand je sortis de dessous la charrette, ils y étaient tous, ces visages de métis et d'indios, qui me regardaient, et tous me racontaient leur histoire, et tous avaient droit à la terre.

Au bout de peu de temps, j'étais devenu un fauteur de troubles aux yeux des grands propriétaires. Quelqu'un qui serait arrivé jusque-là uniquement pour leur casser les pieds. Un soir, je m'en souviens, j'étais parti à cheval trouver de nouveaux amis ukrainiens, quand un gaucho à moitié du Chili, à moitié de la Pampa s'arrêta net devant moi. Une tête de bandit qui me dit : « Usted es el gringo de los Valenzuelas ? » Il me fit comprendre qu'il ne fallait pas aller plus loin. Ils l'avaient envoyé pour m'avertir que les gendarmes me cherchaient.

Alors, j'ai rebroussé chemin et je l'ai dit aux Valenzuelas. Eux, tout de suite, me sellèrent un cheval, « Cirola ». Ensemble avec tous les fils les plus âgés, Hugo, Sabato, Tapilio, Villaroël, Santas-Cenizas et d'autres encore — ils étaient peut être une vingtaine — nous avons chevauché pendant vingt jours à travers le sud, toujours avec les gendarmes à nos trousses.

Chapitre VI

Quand je débarque en Amérique, j'appelle toujours Viszinsky. Je l'appelle par téléphone. Il n'est jamais surpris.

Je dis : « Salut, Robert ! »

Et lui : « Tu es de retour, Hugo. »

Toujours avec le même calme, à deux ou trois ans d'intervalle.

La dernière fois je l'ai trouvé plus fatigué. Je lui ai demandé : « Comment vas-tu, Viszinsky ? » et il m'a fait un discours bizarre, un discours que tiennent tous les vieux. Il m'a dit : « Il n'y a plus personne comme nous autres... C'est fini. Les jeunes d'aujourd'hui, je ne les comprends pas. Ils ne font pas les choses que nous faisions nous autres. » Je ne sais pas si c'est vrai ou faux. Ces discours me semblent appartenir à des personnes âgées. Lui aussi, il en arrive là, maintenant. La dernière fois, il m'a dit :

« J'ai chez moi une femme très belle, tu veux venir la voir ? »

« Comment venir la voir ? »

« Très belle, Hugo. Elle m'aime bien, mais elle ne m'intéresse pas. Elle est vide, dure, idiote. Mais belle ! »

Nous passâmes la journée ensemble. Le soir, nous sommes rentrés chez lui, ivres morts. Elle est venue nous

ouvrir la porte, Géraldine Chaplin ! La même. Exactement. L'autre moitié de la pomme.

« Tu as vu, Hugo, comme elle ressemble à Géraldiné ? »

Celle-ci nous a regardés et a dit : « Robert, je suis allée aux toilettes, j'ai tiré la chasse et tout est venu d'un coup. Le réservoir d'eau et toutes les toilettes se sont cassés... »

« Voilà, Hugo, tu vois quelle aventure j'ai maintenant avec les femmes ! Celle-ci a chié du plomb et a tout cassé ! »

Puis il lui dit : « Fous le camp ! Va dormir !... Va... »

Il est devenu triste, Robert. Vieilli. Très seul. Ingénieur dans la ventilation chez Marelli, sans Christina, il va faire un tour bien arrosé avec toute une cour de vieilles putains.

La seule personne que je vois aussi, de notre ancienne bande, c'est Renée, même si elle lui fauche toujours les appareils photo !

Je vais la chercher, elle aussi, quand j'arrive là-bas. La dernière fois je l'ai trouvée qui vivait avec une marionnette. Toujours dans des positions délicates et dans des endroits du genre « faux couvent de Malamorte », « faux couvent de la Paloma », « faux couvent de la Morocha ».

La dernière fois, donc, je l'ai trouvée qui vivait avec un *muñeco,* un pantin ; mais de format normal, grand comme un homme et habillé. Avec le visage de Viszinsky, en pâte à modeler ; mais avec de vrais cils, de vraies dents.

Robert avait été, pendant un certain temps, vraiment choyé par Renée. Même si elle lui fauchait ses appareils photo ! C'est pourquoi ensuite elle s'était fait faire cette poupée par un sculpteur.

Ce fut précisément Viszinsky qui me donna son adresse. J'arrivai là tout vêtu de noir, comme un « monsieur », coiffé, impeccable, dans une grande limousine noire louée.

Les gens se mettaient aux fenêtres et pensaient : « Il est arrivé, l'amant milliardaire... »

Je l'ai appelée à travers les persiennes. Elle, qui ne m'avait pas reconnu avec toute cette mise en scène de grand seigneur, demanda :

« Qui est-ce ? »

« C'est Hugo. »

« Oh, Hugo ! »

Et elle descendit m'ouvrir.

Elle m'ouvrit avec, sur le dos, une espèce de cache-poussière noir, à la Toutankhamon, transparent, avec dessous des culottes noires. Le visage affaissé, mais toujours superbe.

Dans sa chambre, je trouvai Viszinsky. Assis dans un fauteuil, devant le lit. Je lui ai fait une tape avant de comprendre que c'était une poupée.

« On se prépare un café ? », me demanda-t-elle.

Elle se mit à me préparer le café dans cette pièce sordide... Les draps sales, tout sentait la sueur, la moisissure des vieilleries ; les assiettes crasseuses qui s'accumulaient les unes sur les autres depuis des mois. Et elle, au milieu de tout ce bordel étalé... Très belle encore, mais terrible. Une Erinye.

« Qu'est-ce que c'est cette chose ? », lui demandai-je.

« Robert », répondit-elle.

« Je vois bien que c'est Robert... Mais qu'est-ce qu'il fait ? »

« Rien. Il me tient compagnie. Je vis ici avec Viszinsky... »

Elle m'expliqua qu'elle l'emmenait même au lit.

Ainsi, nous nous trouvâmes, elle et moi, à boire le café à côté de Robert Viszinsky : tous les trois ensemble.

J'avais envie de dire : « Eh, Robert ! Comment ça va ? »

Renée savait tout de moi. Dans la pièce, il y avait des dépliants de mes expositions de peinture. Elle les sortit et me les fit voir. J'étais un ami et elle avait remué ciel et terre pour obtenir cette documentation, suivant la loi qui nous unit, nous autres, toujours, même dans les tumultes, dans les coups durs, dans les drames : comme si nous étions toujours ensemble. Peut-être la prophétie de Renée et de Christina se vérifiera-t-elle : un jour nous nous retrouverons tous ensemble à Gomara [19], le pays des sorcières, dans le sud de l'Espagne.

Pendant que nous étions là, à nous raconter nos histoires, une juive entra. Une grosse juive.

Quand elle s'aperçut de ma présence, elle dit : « Ah ! tu as de la visite, Renée... »

« Oui, c'est Hugo. »

« Ah !... c'est lui, Hugo. » Puis elle demanda : « Ecoute, puis-je prendre un peu Robert ? »

« Si tu veux, mais ne le garde pas trop longtemps », lui dit Renée.

La grosse juive prit Robert et s'en alla.

« Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire, Renée ? » demandai-je.

« Oui, je le lui prête de temps à autre. Elle aussi aime à être avec Robert. Maintenant elle va l'asseoir à table, en face d'elle. Comme ça, elle ne mange pas toute seule », me dit-elle.

Notes

1. Distinction honorifique du parti fasciste formée d'un large ruban pourpre et or porté en bandoulière, appelée également « écharpe du licteur ».

2. Nom donné en Grande-Bretagne après la révolution de 1688 aux légitimistes, partisans de Jacques II Stuart.

3. UPLSMOIAOI (Ufficio produzione del lavoro e sfruttamento della mano d'opera indigena — Africa orientale italiana. Bureau production du travail et exploitation de la main-d'œuvre indigène — Afrique orientale italienne). Derrière ce sigle il faut lire en fait : Ufficio politico limitrofe a sud e milizie organizzate indipendenti AOI (Bureau politique limitrophe sud et milices organisées indépendantes AOI). Le Bureau politique sud contrôlait les déplacements des caravanes — qui franchissaient continuellement la frontière en provenance des territoires du Soudan, du Kenya, du Somaliland et des Côtes de Somalie — et les bandes de patriotes éthiopiens réfugiés dans ces zones au-delà de la frontière.

4. Protestants de l'Eglise vaudoise.

5. 1937 fut une année de vives oppositions entre le roi Farouk, Nahas Pacha, chef du cabinet Wafd, et l'Angleterre, qui retira ses troupes d'occupation au-delà de la zone du canal. Les relations diplomatiques entre l'Egypte et l'Italie s'intensifièrent.

6. Célèbre régiment d'infanterie écossais.

7. Chansons populaires italiennes des années trente.

8. Film anglais de Zoltan Korda, avec le chanteur Paul Robeson, tiré d'un récit africain d'Edgar Wallace.

9. Chaîne de montagnes de l'Ethiopie, lieu d'une importante défaite de l'armée italienne en 1895.

10. Série de bandes dessinées du dessinateur américain Lymang Young, traduite en français par « Gaston et Raoul ».

11. Nom familier italien d'insectes de l'ordre des aphidiens (signifiant littéralement puces pénétrantes), parasites de l'homme et des animaux. On les attrape près des cours d'eau et ils s'introduisent sous les ongles des pieds, où les femelles déposent leurs œufs.

12. Plus précisément la brigade Gedeon était formée par le Frontier Battalion de la Sudan Defence Force et par l'Ethiopian Refugees Battalion, aux ordres du colonel Hugh Boustead.

13. Somaliland Camel Corps Scouts Police.

14. « A Pál Utcai Fink », de l'écrivain hongrois Ferenc Molnar. Il y raconte la rivalité de deux bandes de jeunes au jardin botanique de Budapest.

15. Ce bataillon faisait partie de la Xe MAS (des fusiliers de marine de l'ex-bataillon San Marco), en tant que groupe indépendant dans l'armée de la république fasciste.

16. Roman écrit en 1905 par la baronne hongroise Emmuska Orczy. Un Anglais, Sir Percy Blakeney, trouble le nouvel ordre de la Révolution française et se joue des sicaires envoyés pour le tuer.

17. Comédie naïve tirée d'une opérette d'origine triestine.

18. Célèbre chien-acteur d'Hollywood des années trente. (Rin Tin Tin était un véritable berger allemand qui faisait l'acteur, et non pas un acteur qui jouait comme un chien.)

19. Lieu mythique où sorciers et sorcières célèbrent le sabbat, réunion satanique contée dans les légendes du moyen âge et par les romantiques.

ZEN
ZENERO
TOLEDANO
EBREUCCI,
EBREUCCI...
UCCI,
UCCI...
SENTIAM
ODOR
DI FASCISTUCCI
E CRISTIANUCCI
1939-1945
Qualcuno n
nascosi a casa
d. VENEZIANI)
BORSA

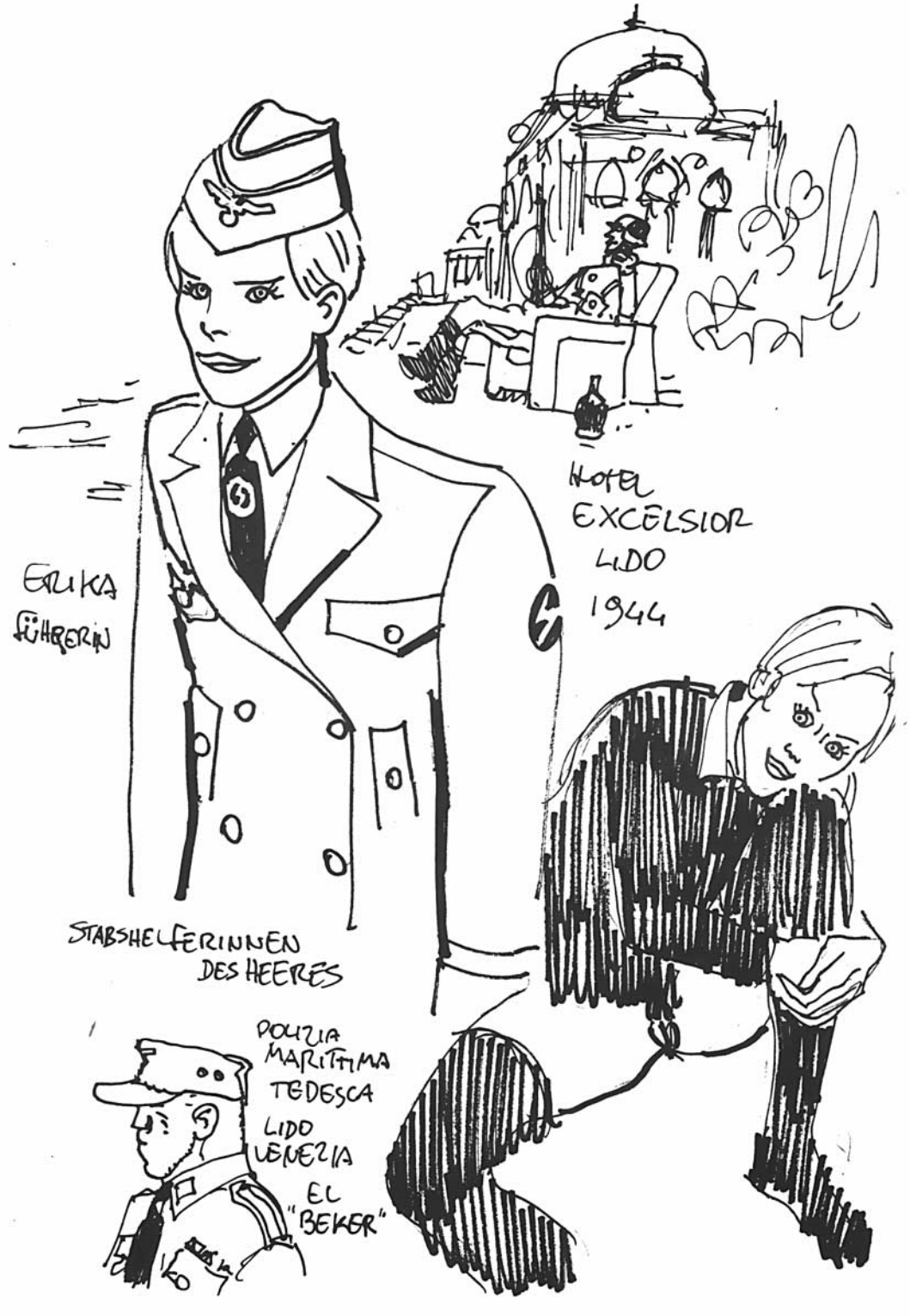
CAVIGLIA
città
di
Castello
1943
GIUGNO
Ten.
RIGACCI
Comandante
INGOZZETTI

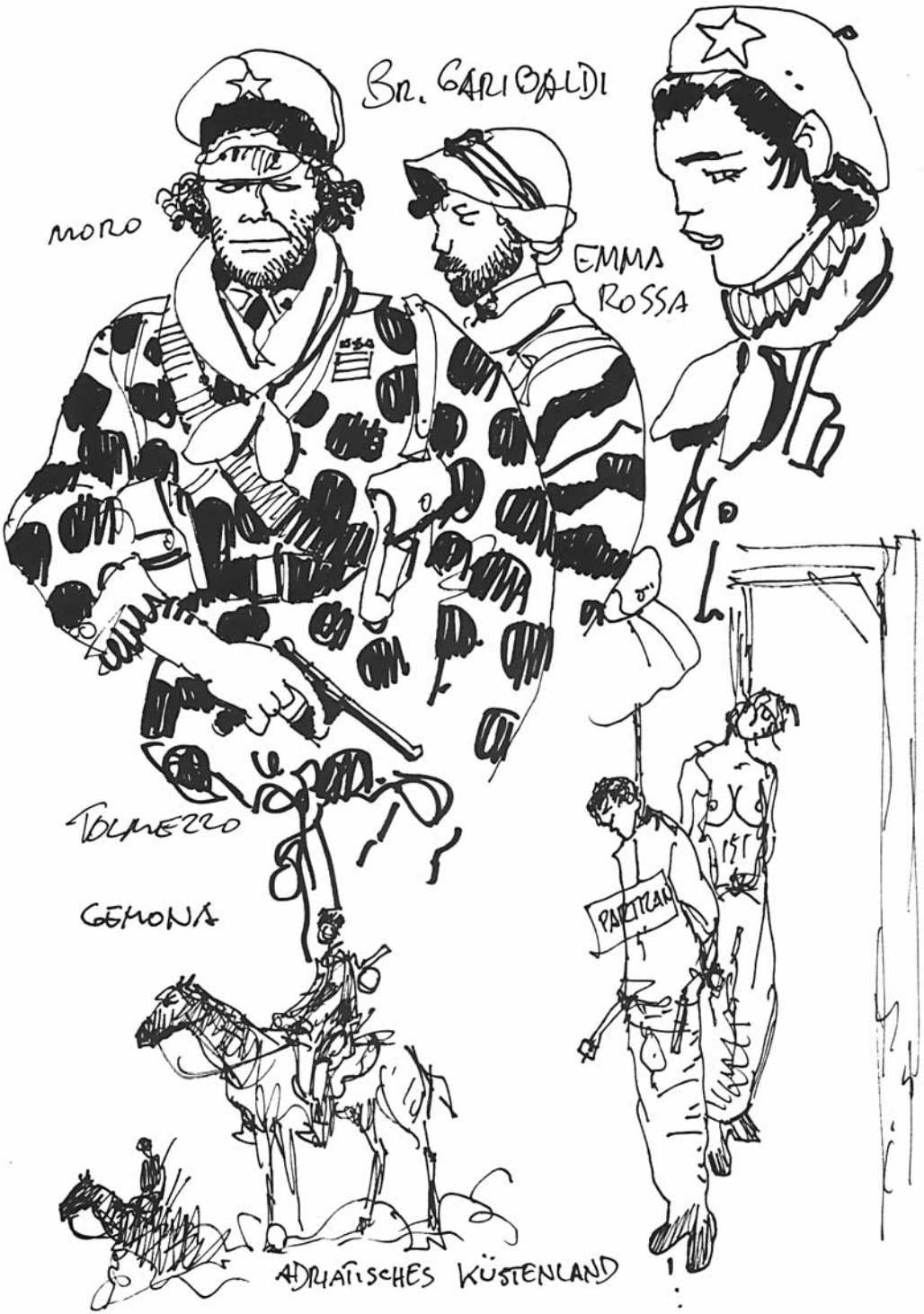
ZIO
RUGGERO
S.MARCO
SAN MARCO
BATT.
LUPO
NONNA
1943
NOV.

ROSSO
D.F.M.
"SAN MARCO"
LESOLO
1944
VENEZIA 1944
GENNARO

CULO PATRIO
LOREDANA B.N. ASARA
EMILIA BORDINI
VENEZIA 1944
B.N. RESEGA DI PASSAGGIO a VENEZIA

BARIN
OSTLEGIONEN
TURKISTAN
KOSAKENLAND
CARNIA
1944
MARIZKA
JABLUCZKA
amica
di
BARIN
a VENEZIA.
dividiamo
questo affetto
dai Suoi fratelli.


HOTEL
EXCELSIOR
LIDO
1944
ERIKA
FÜHRERIN
STABSHELFERINNEN
DES HEERES
POLIZIA
MARITTIMA
TEDESCA
LIDO
VENEZIA
EL
"BEKER"


Br. GARIBALDI
MORO
EMMA
ROSSA
TOLMEZZO
GEMONA
PARTIGIAN
ADRIATISCHES KÜSTENLAND

LANCO
ELEONORA

MARINE - KÜSTEN POLIZEI
ADRIATICO
MALAMOCCO
VENEZIA
1944-45

SS
HAUPTSTURMFÜHRER
SMUTHS

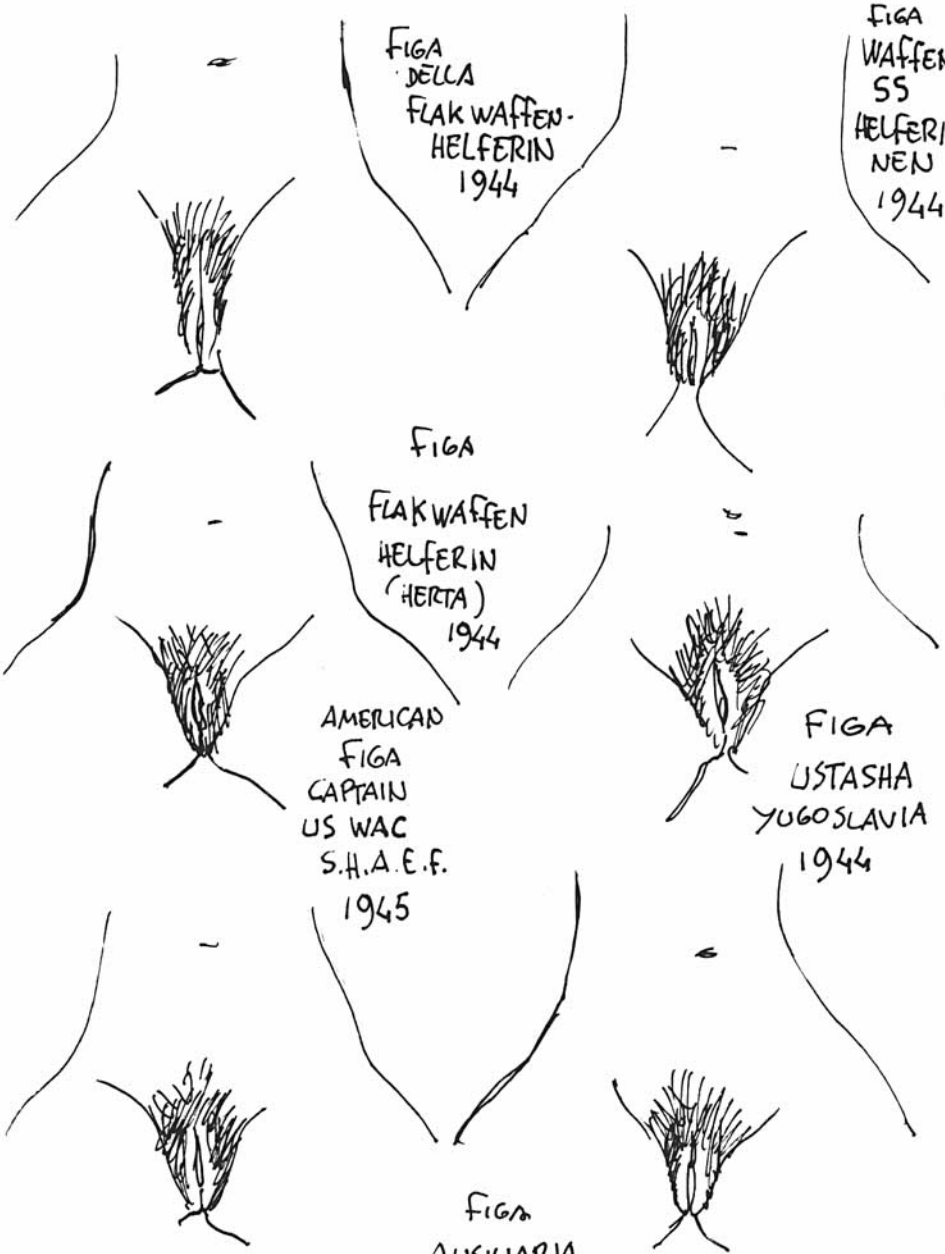
DANILO
ARDIT
L'UNICO
RESPONSABILE
DELLE
FERROVIE
TEDESCHE
DI
MALAMOCCO
1944-45
(non mi è mai
capito il
perché...)

GALLA
TROION
ALBERONI

un "ex LIBRIS"
è emblema dell'astrolabio gli fu disegnato da Psolo
PEMPS KELLERMAN POPSKI'S PRIVATE ARMY
VIII^a ESERCITO
CACCIA DOMINIONI SUO AMICO
VLADIMIR PENIAKOFF comandante della PRIVATE ARMY

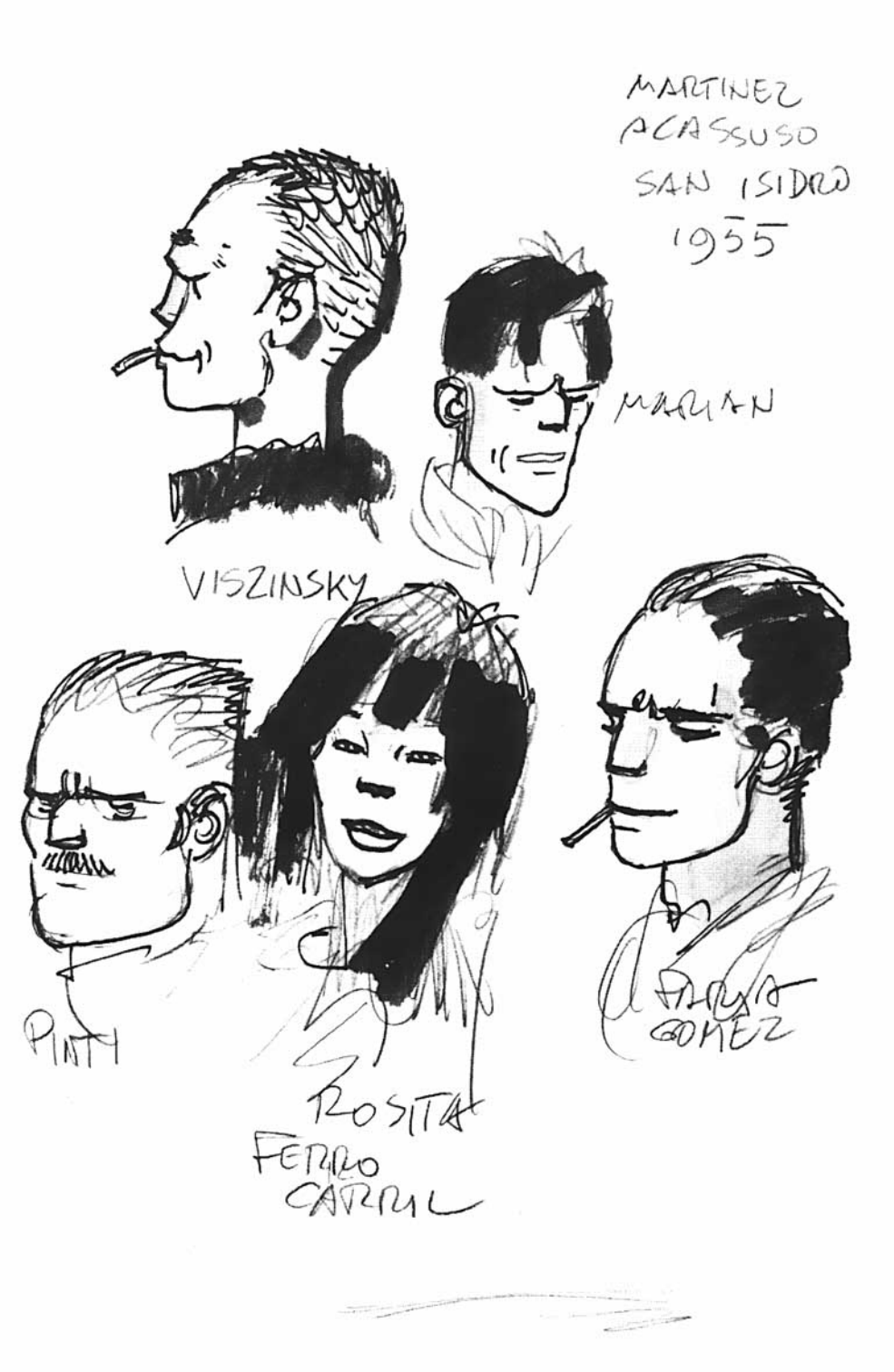
2 e 9 COMMANDOS

KATHERINE
WAAF
CAFFE'
LAVENA
VENICE
VERA
LAUGHTON
WRNS
Miss
FORBES
WAAF
NAAFI
EFI
1945
SBS
WS
LUISA
ZARDO
WELFARE
SERVICE
WSS
LIDO
VENEZIA -
LARSEN
WRNS


FIGA
DELLA
FLAK WAFFEN-
HELFERIN
1944
FIGA
WAFFEN-
SS
HELFERIN-
NEN
1944
FIGA
FLAKWAFFEN
HELFERIN
(HERTA)
1944
AMERICAN
FIGA
CAPTAIN
US WAC
S.H.A.E.F.
1945
FIGA
USTASHA
YUGOSLAVIA
1944
FIGA
AUSILIARIA
ITALIANA
M.V.S.N. BRIGATA NERA.
1945

1955

CRISTINA
PEARY
NORA
SOYER
OLGA
GOERRINO
CIMITERO
DE LA
RECOLETA
BELGRANO


MARTINEZ
PACSSUSO
SAN ISIDRO
1955
MARIAN
VISZINSKY
PINTY
ROSITA
FERRO
CARRIL

RENEÈ

BELGRANO
Bs. AIRES
1957

PHILLIS
FINNUCAN
GALLARDO
Con
ondori
in Inghilterra
DANITA WHITE
LA LUCILA 1959

Table des matières

Chapitre I 7
Dessins 35
Chapitre II 57
Chapitre III 85
Photos 97
Chapitre IV 153
Chapitre V 177
Chapitre VI 181
Notes 185
Dessins 187
Table 207

Achevé d'imprimer en septembre 1986
sur les presses de l'imprimerie Laballery — 58500 Clamecy
Dépôt légal : septembre 1986 — Numéro d'impression : 606047

Avant Corto

Récit autobiographique, ce livre a été conçu par Hugo Pratt, sur bande magnétique, dans une vieille Fiat 1100, conduite par son ami le dessinateur Antonio De Rosa sur la route de Gérone à Algésiras, puis celle de Ceuta à Rabat et, plus simplement, chez lui, dans son salon. Matériau brut. Dits d'un voyageur solitaire. Monologue fantasque. Hugo Pratt raconte sa vie «avant Corto». Défilé d'humains, cortège de souvenirs, l'auteur nous emmène, avec son père militaire, d'Italie en Abyssinie, dans cette Afrique italienne, voisine de l'autre, celle des Français, des Anglais. Il nous montre à voir ce monde en folie dans lequel il vécut une jeunesse attentive, passionnée...

Il observe avec minutie le spectacle des hommes, autour de lui, profitant de ce don exceptionnel, de cet œil aigu, perçant, ironique, caustique et, pourtant, sensible, qui fera de lui, plus tard, l'auteur que tout le monde connaît. Il organise sa planète, son aventure, son incessant voyage... Toujours en partance. Sans cesse de retour...

Et c'est un fantastique manège de soldats anglais, de coloniaux apatrides ou presque, de Vénitiens insolites, d'amis fidèles, de femmes omniprésentes: sa vie. Magique. Imprévisible.

Ils font partie de son voyage, tous ces personnages qu'il évoque et fait revivre. Ils se nomment Pavanini, le professeur de mathématique, Joseph Pratt, ce grand-père qui enseignait «des choses juives» à l'Institut Ravà de Venise, Brahane, le jeune Ethiopien, Myriam l'Abyssine, Viszinsky, Christina, Renée, Guerrino... D'Addis-Abeba à Londres, de Buenos Aires à Venise...

Hugo Pratt est d'origine vénitienne, mais en fait il est de partout. Voyages obligent... Né en 1927, il est un des plus grands créateurs de bandes dessinées de notre époque. De *Wheeling* à *Corto Maltese* l'aventurier, en passant par *Les Scorpions du Désert* et *Jésuite Joe* le métis fou... Plus qu'un simple dessinateur, Hugo Pratt est , à la fois, un écrivain, un peintre, un homme de culture, un grand voyageur, qui occupe une place à part dans le monde de la bande dessinée.

Photo : Giuseppe Pino

89F

ISBN 2-8289-0245-5